

M@GM@ vol.23 n.02

Mai Août 2025



ISSN 1721-9809



RIVISTA INTERNAZIONALE DI SCIENZE UMANE E SOCIALI
REVUE INTERNATIONALE EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
REVISTA INTERNACIONAL DE HUMANIDADES Y CIENCIAS SOCIALES

ÎLES ENGLOUTIES, ÎLES RETROUVÉES

Sous la direction de Christian Gatard

ISSN 1721-9809

M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales
Fondée et dirigée par le sociologue Orazio Maria Valastro



CC BY-NC-ND 4.0 DEED
Attribution - Utilisation non commerciale
Pas d'Œuvre dérivée 4.0 International



© 2025

M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

Projet éditorial : Osservatorio dei Processi Comunicativi

Direction scientifique : Orazio Maria Valastro

Îles englouties, îles retrouvées

Vol.23 n.02 Mai Août 2025

Sous la direction de Christian Gatard

eBook en format Pdf

Édition non commerciale en accès libre

ISSN 1721-9809

En couverture : détail stylisé des représentations murales gravées dans les grottes d'Addaura au pied du mont Pellegrino à Palerme.

Œuvre diffusée sous licence internationale Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 DEED

Attribution - Non commerciale - Pas de travaux dérivés 4.0 International

Osservatorio dei Processi Comunicativi

Association scientifique et culturelle à but non lucratif - Catania (Italy)

Nous vous prions de nous apporter votre soutien en faisant un don en ligne, afin de continuer à promouvoir notre politique de libre accès aux publications scientifiques en sciences humaines et sociales.

PayPal email : info@analisiqualitativa.com.

Osservatorio dei Processi Comunicativi

magma@analisiqualitativa.com | www.analisiqualitativa.com

Via Pietro Mascagni n.20 - 95131 Catane - Italie

M@gm@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

Direction scientifique

Orazio Maria Valastro

ÎLES ENGLOUTIES, ÎLES RETROUVÉES

SOUS LA DIRECTION DE
CHRISTIAN GATARD

Îles englouties, îles retrouvées

Sous la direction de Christian Gatard

11 | Îles englouties, îles retrouvées : avant-propos

Luc Dellisse

Christian Gatard

L'île. Les textes de ce numéro spécial, dans leur diversité, dans leur originalité, en revisitent les mythes et les récits. L'île a incarné l'utopie, le lieu idéal pour une cité parfaite. Mais, elle a aussi été l'espace du bannissement, de la marginalité imposée. De l'île aux Pommes à l'île du Diable, de l'Éden fantasmé à l'enfer des bagnes, l'île se décline en valeurs opposées, révélant nos aspirations les plus profondes et nos peurs les plus sombres. Elle est un lieu de passage, mais également de rétention, un miroir de soi et de la société.

13 | Un atelier de peinture autobiographique

Hervé Fischer

Quand les mots et les images s'hybrident.

17 | Une larme, des îles

Frédéric Saenen

Avec Une larme, des îles, j'ai voulu offrir sur le sujet une réflexion discursive sur le thème, au fil de ma mémoire d'« enfant de la télé » et de ma sensibilité d'incorrigible curieux, toujours en quête de décentrement de son regard sur les objets qui sont portés à son attention.

21 | L'île à hélice, de l'imaginaire vernien à la conquête des océans

Thomas Michaud

Le roman de Jules Verne L'île à hélice décrit un artefact technique gigantesque, une île artificielle propulsée par la force électrique, abritant uniquement des personnes fortunées produites par le capitalisme américain. L'article s'intéresse à l'imaginaire de l'île flottante dans les mythologies du monde, qui a pu inspirer le récit vernien. Par ailleurs, il développe le concept de mythe techno-gestationnel, c'est-à-dire un imaginaire préparant l'avènement d'une nouvelle technologie en inspirant les esprits, parfois sur plusieurs générations, jusqu'à sa matérialisation sous la forme d'une innovation. En effet, s'il n'existe pas encore d'îles à hélice, des architectes comme Callebaut dessinent des prototypes et des design fictions qui pourraient inspirer dans un avenir plus ou moins proche des entrepreneurs, des investisseurs et ingénieurs cherchant à développer une telle île artificielle. Cette solution pourrait permettre de résoudre des problèmes de surpopulation et des réfugiés climatiques, privés de territoires en raison de la montée des eaux.

29 | Délires d'île, des lyres des îles ou comment dépasser les hydres de l'île ?

Nathalie Viet

Ce texte propose une traversée poétique et réflexive de la figure de l'île, oscillant entre fantasme de refuge, laboratoire d'utopie et métaphore de l'altérité. Du mythe à l'anthropocène, du souvenir intime à l'imaginaire collectif, il explore les îles réelles et mentales comme seuils d'épreuves, territoires d'errance ou de recommencement. L'IA y fait irruption en tant qu'alter ego numérique, complice d'une quête intérieure dans un monde dématérialisé. L'île devient alors une figure du passage : de l'enfermement à l'action, du rêve à la réinvention de soi et du collectif.

37 | Être une île, enfin !

Christian Gatard

Être une île relève d'une identité complexe et paradoxale, oscillant entre immobilité apparente et mouvements subtils causés par les forces naturelles et humaines. L'île n'est jamais totalement isolée, car elle est reliée au reste du monde par les courants marins, les oiseaux migrateurs et les récits qu'elle génère. Fragiles, les îles peuvent disparaître ou renaître, suscitant un imaginaire mythologique intense représenté par deux symboles : l'Arche de Noé, évoquant survie, espoir et transcendance, et le Radeau de la Méduse, symbole de chaos, de désespoir et d'effondrement social. Ces récits opposés traversent les âges et les cultures, réinventant constamment leur portée symbolique et narrative. Ainsi, l'île devient un espace de tension entre marginalisation et résistance, survie individuelle et collective. Finalement, les îles incarnent notre propre destin, tiraillé entre solidarité organisée et chaos tragique.

43 | Les îles spatiales : cheminement d'une fiction intersubjective controversée de l'avenir humain dans l'Anthropocène

Margaux D'Hont

Les îles spatiales sont des projets de colonisation extraterrestre sous forme d'infrastructures orbitales ou d'habitats exoplanétaires. Élaborée aux fils des travaux d'ingénieurs et de scientifiques passionnés, cette fiction intersubjective s'est progressivement imposée comme un horizon inéluctable pour l'humanité, liée à l'idée d'une destinée extraterrestre libérée des contraintes terrestres. Ces représentations collectives se structurent aujourd'hui à travers des visions néolibérales et technosolutionnistes d'expansion spatiale, censées répondre à la polycrise écologique de l'Anthropocène. Pourtant, les projets d'îles spatiales contemporaines interrogent quant aux fondements éthiques, ontologiques et axiologiques qu'elles promeuvent. Cet article étudie l'évolution de cette fiction insulaire spatiale à travers les travaux d'ingénieurs et de scientifiques influents du secteur spatial, de 1900 à 2025. Il examine comment ces acteurs ont utilisé la « non-fiction » comme un vecteur communicationnel de leur vision des îles spatiales à matérialiser. En explorant cette métaphore selon différents contextes historiques, politiques, économiques et écologiques, l'article questionne finalement les aspects éthiques et ontologiques de ces fictions, tout en prospectant des destinées alternatives pour la métaphore insulaire spatiale.

59 | Sous les mers

Luc Dellisse

Suite à une menace d'épidémie qui se répand dans le monde et ressemble à un péril mortel, sans qu'on soit sûr de son degré de gravité, un homme décide de s'isoler complètement du-

rant six mois, et de profiter de cette rupture avec la vie ordinaire pour effectuer une plongée en lui-même et en ramener ses trésors enfouis. Il aménage un minuscule logement comme un sous-marin de poche, pourvu de toutes les ressources nécessaires pour un long voyage, et s'enfonce dans une solitude heureuse, entre rêve et réalité. Ni fiction, ni journal de bord, ce texte est une sorte de fable sur le thème du Nautilus...

65 | De l'imaginaire mythologique au bricolage symbolique : île à l'endroit, île à l'envers dans Mélusine de Jean d'Arras

Jean-Jacques Vincensin

Qu'est-ce qu'une île ? Antérieurement à l'énonciation dans un discours, une île est une terre émergée de manière durable dans une étendue d'eau. L'île, ici, est au singulier. Mais quand ce terme passe dans le hic et nunc des textes, il peut suivre bien des parcours possibles et s'enrichir ainsi de valeurs diverses. L'île singulière se métamorphose alors en une multiplicité d'entités, qu'elles soient réelles (les îles-prisons existent bel et bien) ou imaginaires (la Nova Insula Utopia ; les îles stériles où s'échouent lamentablement les naufragés). Ces lignes reliront dans cette perspective plurielle le roman *Mélusine*, achevé en 1393 par un certain Jean d'Arras, et dont l'héroïne est la tragique fée Mélusine, ancêtre de la famille de Lusignan. Deux îles jouent un rôle essentiel dans ce récit : Avalon, l'île de la fée Morgane, tante de l'héroïne, et la cuve du château de Lusignan dans laquelle Mélusine se baigne tous les samedis. Que reste-t-il dans l'île d'Avalon de Mélusine des caractères stéréotypés de l'île merveilleuse de l'autre monde celtique, de l'île Éden qui échappe à la fuite du temps et protège de la mort ? Quelles « valeurs » cette île « à l'endroit » – puisque terre émergée dans une étendue d'eau – naissent de sa relation avec la cuve circulaire, île « à l'envers » – puisque étendue d'eau incluse dans de la terre ? Que racontent ces deux îles interdites aux hommes (masculins) mortels, ces deux îles qui échappent au temps humain, ces deux îles où vivent, en famille ou seules, des femmes étranges, entièrement ou partiellement extérieures aux lois de l'humanité ? On répondra en s'inspirant des travaux que Claude Lévi-Strauss a consacrés à cette activité de connaissance que l'on nomme pensée « sauvage » ou « mythique ». Conformément au fonctionnement propre à ce mode de spéculation, on verra comment, dans le récit de Jean d'Arras, les deux étendues insulaires assument à la fois leur statut de *realia* (sur le flanc empirique ou imaginaire) et celui de « symboles » (sur le versant de la construction élaborée par la narration qui leur accorde des significations symboliques profondes).

77 | Les îles comme figures de l'exploration spatiale

Olivier Parent

Cet article propose une analogie approfondie entre l'histoire de l'exploration maritime terrestre et les dynamiques contemporaines et futures de l'exploration spatiale. En mobilisant la figure de l'île – lieu d'isolement, d'implantation et de projection – l'auteur explore les résonances entre la navigation océanique (des Austronésiens aux explorateurs européens) et les ambitions actuelles de l'humanité dans l'espace. Le texte examine les avancées technologiques majeures, de l'astrolabe aux moteurs nucléaires, qui redéfinissent les horizons et façonnent les routes interplanétaires. Au-delà de l'aspect technique, l'auteur interroge les enjeux politiques, juridiques et éthiques de l'expansion spatiale, notamment à travers l'hypothèse d'une indépendance martienne, en écho aux processus historiques de décolonisation. En revisitant les imaginaires de conquête et les tensions entre unité et fragmentation, l'article invite à penser l'archipel comme figure structurante de l'avenir humain, soulignant les défis posés par l'éparpillement géopolitique et les enjeux de gouvernance à l'échelle du Système solaire.

85 | L'île, le refus et le rêve

Nitouche Anthoussi

L'île évoque de multiples symboles : refuge, prison, paradis ou enfer, représentant la marginalité, l'exil et le désir d'ailleurs. Son étymologie grecque associe l'île (nêsos) au navire (naus), suggérant une terre flottante, entre immobilité et mobilité. Elle symbolise l'ambiguïté entre inclusion et exclusion, refuge ou réclusion. Au Moyen Âge, avec la « Nef des Fous », elle représente l'exclusion des marginaux, fous ou déviants, envoyés à la dérive. Ellis Island aux États-Unis et Leros en Grèce illustrent l'île comme espace de tri, de contrôle et d'exclusion sociale. Ces lieux, oscillant entre accueil et rejet, deviennent des zones d'attente perpétuelle, où l'identité se dilue. Ils révèlent une géopolitique de l'exclusion, illustrant comment la société marginalise ceux qu'elle ne peut intégrer. L'île devient ainsi une condition plutôt qu'un simple lieu géographique. Cela interroge notre capacité contemporaine à imaginer l'île autrement qu'un lieu carcéral ou de relégation. Finalement, ces îles sont des « hétérotopies », lieux où se projettent les marges et les tensions sociales.



Îles englouties, îles retrouvées : avant-propos

Luc Dellisse

Christian Gatard

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales
vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/v9cq-tc5t16

Luc Dellisse

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, romans, nouvelles et poèmes, ainsi que trois essais : *Libre comme Robinson* (2019), petit traité de vie privée, *Un sang d'écrivain* (2020), situation d'un auteur au XXI^e siècle, et *Le Monde visible* (2023) consacré aux aventures du réel. Il est membre de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique (fauteuil 8). Il a publié récemment un roman, *Ce que je sais sur Linda*, aux éditions Lamiroy et un livre de courtes nouvelles, *Bien fait pour moi* à l'Herbe qui tremble. Tous ces ouvrages ont pour thème profond les aventures de la liberté.

Christian Gatard

Sociologue, prospectiviste et entrepreneur dans les sciences humaines, associé du Comptoir Prospectiviste et fondateur et animateur de *christiangatard&co*, Institut d'études qualitatives, Christian Gatard est aussi essayiste, romancier et auteur associé chez *Futurhebdo.fr*, le magazine de prospective. Il étudie les avenir possibles en invitant l'Histoire et l'anthropologie, la sociologie contemporaine et une prospective alternative pour anticiper les temps qui viennent. Son approche se situe au carrefour du sociologique, de l'économique et du légendaire. **Romans** : *L'île du Serpent Coq* (1999), *De Conchita Watson le ciel était sans nouvelle* (2000), *En respectant le chemin des dragons* (2001) L'Harmattan. **Essais et récits** : *Bureau d'études, récit de société*, Les Impressions Nouvelles 2005 ; *Odon, sourcier, sorcier, magicien* (livre collectif), Gourguiff Gradenico, 2008 ; *Nos 20 prochaines années*, Éditions de l'Archipel, 2009 ; *Dictionnaire de la mort* (livre collectif), Hachette 2010, *Mythologies du futur*, Éditions de l'Archipel, 2014 ; *Ruptures, Disruptures*, Éditions Kawa, 2015 ; *Chroniques de l'intimité connectée* (livre collectif), Éditions Kawa, 2016 ; *En quête de mythanalyse* (livre collectif), Osservatorio Processi Comunicativi, 2017 ; *Mythanalyse de l'insularité*, M@gm@, 2019 ; *l'Horrificque Disputatio*, Le Comptoir Prospectiviste éditeur, 2021 ; *Quand j'avais 20 ans en 2050*, Le Comptoir Prospectiviste éditeur, 2025. Il publie régulièrement des articles liés à l'innovation sociale et culturelle (*INfluencia*, *Mutation Magazine*, *La Revue Générale*...) et intervient dans différentes écoles et institutions (EHESS, NEOMA, Sciences PO, ESCE...).

Abstract

L'île. Les textes de ce numéro spécial, dans leur diversité, dans leur originalité, en revisitent les mythes et les récits. L'île a incarné l'utopie, le lieu idéal pour une cité parfaite. Mais, elle a aussi été l'espace du bannissement, de la marginalité imposée. De l'île aux Pommes à l'île du Diable, de l'Eden fantasmé à l'enfer des bagnes, l'île se décline en valeurs opposées, révélant nos aspirations les plus profondes et nos peurs les plus sombres. Elle est un lieu de passage, mais également de rétention, un miroir de soi et de la société.

Illustration : Hereford Mappa Mundi (1300) | Richard of Haldingham | Collection Hereford Cathedral.

Nous vous écrivons depuis une île. Pas une île en particulier, mais une île en majesté, une île-mythe, une île-aile d'oiseau de légendes qui s'empare de l'air invisible pour monter aux cieux, y disparaître puis réapparaître, des temps mythologiques plus tard, en volcan furieux. C'est que toute île se cache puis se dévoile, se laisse engloutir puis se retrouve. Les îles sont uniques et universelles. Elles sont des entités sauvages, mi-naturelles, mi-culturelles, mi-réelles, mi-fantasmées.

L'île. Peu de mots résonnent avec une telle puissance dans notre imaginaire. Elle est à la fois le refuge rêvé, le paradis idyllique aux végétations luxuriantes et aux panoramas à couper le souffle... et le cachot à ciel ouvert, la prison d'où l'on ne peut s'échapper, renvoyant aux bagnes et aux lieux d'exil forcé.... Cette ambivalence est au cœur de notre fascination.

Les textes de ce numéro spécial, dans leur diversité, dans leur originalité, en revisitent les mythes et les récits. L'île a incarné l'utopie, le lieu idéal pour une cité parfaite. Mais, elle a aussi été l'espace du bannissement, de la marginalité imposée. De l'île aux Pommes à l'île du Diable, de l'Éden fantasmé à l'enfer des bagnes, l'île se décline en valeurs opposées, révélant nos aspirations les plus profondes et nos peurs les plus sombres. Elle est un lieu de passage, mais également de rétention, un miroir de soi et de la société.

Aujourd'hui, face aux défis de l'Anthropocène, l'idée d'île prend de nouvelles dimensions. Le réchauffement climatique menace de faire disparaître certaines îles terrestres basses, tandis que l'humanité envisage de construire des îles artificielles sur les océans pour accueillir les réfugiés climatiques ou pour le luxe. L'analogie entre les mers et les espaces interstellaires nous conduit même à penser les corps célestes et les stations orbitales comme des îles spatiales à conquérir ou à habiter. Cette extension de l'imaginaire insulaire soulève des questions sur la destinée humaine, l'éthique de la colonisation, et la possibilité d'une « Révolution bleue » ou d'une expansion dans le cosmos.

Explorer l'île, c'est se confronter à l'isolement et à la connexion, à l'ancrage et à l'errance, au rêve et à la réalité.... C'est interroger notre capacité à vivre ensemble, à gérer nos ressources, et à réinventer notre rapport au monde.... Les regards croisés rassemblés ici invitent à un voyage à travers ces multiples facettes de l'île, un cheminement qui, comme la vague, revient toujours à la question fondamentale : comment habiter le monde, sur Terre ou ailleurs ? Ces récits dessinent ainsi un archipel aux multiples masques, aux contours subtiles.

Dans ce numéro, vous trouverez des éclats d'îles. Des morceaux de récits, de mythes, de visions éclatées comme un archipel sous acide. Chaque texte est une embarcation de fortune vers une autre manière de penser l'habiter. Habiter ensemble. Habiter demain. Habiter ailleurs.

Prenez une grande inspiration. L'air est salé. Le temps est suspendu. Vous êtes sur une île. Ou peut-être n'en êtes-vous jamais vraiment partis....



Un atelier de peinture autobiographique

Hervé Fischer

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/71zzt-y1283

Hervé Fischer

Né en 1941 à Paris, il est un artiste, philosophe et sociologue franco-canadien. Ancien élève de l'École normale supérieure, il a étudié la philosophie politique sous la direction de Raymond Aron et a consacré sa thèse à la sociologie de la couleur. Dans les années 1970, il cofonde le mouvement de l'« art sociologique » avec Fred Forest et Jean-Paul Thenot, visant à interroger les rapports entre l'art et la société. Ce courant artistique critique les institutions et le marché de l'art, et privilégie des interventions dans l'espace public. En parallèle, Fischer développe la « mythanalyse », une approche visant à décrypter les mythes contemporains qui influencent nos comportements et nos croyances collectives. Il considère que les mythes modernes, bien que souvent inconscients, structurent profondément nos sociétés. Installé à Montréal, il a enseigné à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université Concordia, où il a dirigé la chaire Daniel Langlois des technologies numériques et des beaux-arts. Il a également fondé la Cité des arts et des nouvelles technologies de Montréal. Son œuvre artistique, exposée internationalement, explore des thèmes tels que le numérique, l'économie et l'écologie. En 2017, le Centre Pompidou lui a consacré une rétrospective intitulée « Hervé Fischer et l'art sociologique ». Parmi ses publications notables figurent *Théorie de l'art sociologique* (1977), *L'Histoire de l'art est terminée* (1981) et *La Divergence du futur* (2014). Pionnier des arts numériques, il a initié des projets tels que le « Tweet art » et la « Tweet philosophie » dès 2011, explorant les nouvelles formes de communication à l'ère numérique. Sa pensée, centrée sur l'« hyperhumanisme », plaide pour une conscience augmentée et une éthique planétaire face aux défis contemporains. Hervé Fischer demeure une figure majeure de la réflexion sur les interactions entre art, technologie et société.

Abstract

Quand les mots et les images s'hybrident.

Illustration : Planisphaeri Coeleste (1680) | Frederick De Wit | Collection Jonathan Potter Maps Ltd.

Est-il possible d'élargir la pratique de l'Atelier d'écriture autobiographique d'Orazio Maria Valastro à l'idée d'un Atelier de peinture autobiographique ? C'est à quoi je m'exerce depuis quelque temps avec des autoporraits, une série d'appels à l'énergie, et maintenant quelques peintures évoquant la puissance métaphorique de l'île, un thème sicilien cher à Orazio.

L'île en mythanalyse évoque la nostalgie fœtale de chacun de nous, dans ses multiples déclinaisons textuelles, sonores, visuelles.

Voici donc comment se présente mon travail d'atelier. D'abord le rappel du *Stade fœtal*, puis *Les rêves* qui le réaniment, enfin une série de peintures métaphoriques d'îles : *les illisibles*, *les illogiques*, *les illettrées*, *les illimitées*.

Et je découvre que je suis un fischerien contrarié en mal d'accomplissement. Voilà pour moi.

Mais concernant ceux qui rejoindront mon Atelier, comme le psychanalyste je ne parlerai plus, les regardant tenir leurs pinceaux, pour qu'ils découvrent eux-mêmes quel stade de leur mémoire biographique résonne et raisonne lorsqu'ils illustrent leur vie par la peinture ou le dessin dans le but de la réimaginer dans un élan libérateur en harmonie avec eux-mêmes et le monde hyperhumaniste à venir.

Il n'y a rien là de facile. Il faut recommencer toujours le chemin en divergeant à chaque li-mythe.



Le stade fœtal, mythanalyse, acrylique sur toile, 92,5x92,5cm, 2014.

Photo : Laurence Honnorat/Innovaxiom.

Les rêves, acrylique sur toile, 152x152cm, 2024.

Photo : Laurence Honnorat/Innovaxiom.





Les illisibles, acrylique sur toile, 152x152cm, 2025.
Photo : Laurence Honnorat/Innovaxiom.

Chaque être vivant, chaque société, chaque nation, la planète sont des îles dans le cosmos. Nous lançons des liens incertains.

Les illogiques, acrylique sur toile, 152x152cm, 2025.
Photo : Laurence Honnorat/Innovaxiom.

La syntaxe de notre relation à nous-même, à la société, à notre planète est difficile, surréaliste.



Les illétrées, acrylique sur toile, 152x152cm, 2025.
Photo : Laurence Honnorat/Innovaxiom.



Autant d'îles, autant de lettres à inventer pour établir un alphabet et construire un récit.



Les illimitées, acrylique sur toile, 152x152cm, 2025.

Photo : Laurence Honnorat/Innovaxiom.

Des îles à l'infini entre lesquelles nous tentons de saisir un sens toujours inaccessible.

Face à l'énigme de l'univers et de la vie, les arts sont toujours premiers. Nous nous acharnons à naviguer d'île en île à la li-mythe des cellules et des étoiles jusqu'à ce que nous y disparaissions.

Ces peintures autobiographiques sont en résonance directe avec la déstructuration actuelle de notre image du monde, sa perte de sens, de lisibilité, de logique, notre nouvelle insécurité qui nous renvoie vers le stade fœtal de notre vie.



Une larme, des îles

Frédéric Saenen

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/2z6xk-5wh03

Frédéric Saenen

Il est né en 1973 à Liège (Belgique). Critique littéraire, romancier et essayiste, il est également, depuis 2018, le rédacteur en chef de la *Revue générale*, la plus ancienne revue de culture et d'idées en Belgique francophone, fondée en 1865. Dernière publication : *Léon Degrelle* (Perrin, 2025).

Abstract

Avec *Une larme, des îles*, j'ai voulu offrir sur le sujet une réflexion discursive sur le thème, au fil de ma mémoire d'« enfant de la télé » et de ma sensibilité d'incorrigible curieux, toujours en quête de décentrement de son regard sur les objets qui sont portés à son attention.

Illustration : Portolano de l'océan Atlantique (1558) | Diego Homem | Collection British Library.

« Ils sont aux îles », dit-on, par exemple, d'un couple qui, à la faveur de noces d'argent ou de platine, entreprend le voyage qui ne fut jamais osé dans une jeunesse impécunieuse. Et, par le simple effet de ce vague pluriel, « aux îles », l'espace s'ouvre sur un infini de rêve, idyllique, l'esprit se transporte dans une autre dimension. On imagine des végétations luxuriantes et démesurées, des panoramas à vous couper le souffle (ce qui n'est jamais bon, passé un certain âge), des cocktails présentant des arcs-en-ciel compliqués de saveurs et de couleurs, et des colliers de fleurs suspendus au cou à peine le tarmac touché, un de ces vents salins qu'apporte seul l'océan ; et surtout du sable fin, mais fin, qui coule entre les doigts de pied et ne laisse même pas de trace derrière soi, y galopât-on comme à vingt ans, et du bleu, du vert, du jaune partout, à s'en faire fondre les rétines, à en devenir accro, façon caméléon.

Je n'ai jamais fait de tel séjour et espère ne jamais avoir à en vivre. C'est que le claustrophobe que je suis a compris de longue date qu'on n'est enfermé nulle part mieux que sur une île, quelle que soit sa superficie, son niveau de développement économique et d'infrastructure hôtelière, ses ressources naturelles et ses paysages variés, les douceurs de son microclimat. Une île, c'est juste un grand cachot à ciel ouvert où, passé un certain temps, tous les détenus sont amenés à se croiser. Surtout en contexte de catastrophe. Quand ça flambe, quand ça tremble, quand ça tsunamise, sur une île, *tout* flambe, tremble, tsunamise. Ces petits Éden sont en réalité l'envers sournois de l'enfer.

D'où me vient cette vision radicale et est-elle seulement légitime ? Car je ne parle guère d'expérience. À bien y repenser, la seule île où je me sois rendu plusieurs fois, c'est la Grande-Bretagne, mais au fond, en est-ce encore une depuis qu'elle a été ombilicalement reliée au Continent ? Ah oui, il y a aussi l'îlot du château d'If, que j'ai tenu à visiter peu après ma bouleversante lecture du *Comte* ; or, on conviendra que ce fabuleux roc ne peut en rien atténuer ma conception carcérale des îles, au contraire, il la renforce.

La seule vision authentiquement paradisiaque que j'aie d'une île est inscrite dans ma mémoire d'« enfant de la télé ». Je garde, en effet, au creux de mes innombrables souvenirs de cette époque insouciant, légère, pure, la cristallisation, comme en un épisode unique ramené à quelques scènes archétypales, de la série télévisée américaine *Fantasy Island*, en français *L'île fantastique*, qui me renvoyait alors une parfaite illustration d'un lieu fantasmagique, et lui ajoutait un pouvoir magique assurant le plein épanouissement de ses hôtes. J'avais six ans à l'époque de sa diffusion sur les chaînes françaises en 1979, et je n'en aurais manqué pour rien au monde un épisode. Je les ai tous dévorés en compagnie de ma grand-mère adorée, elle affalée dans le divan en skaï et moi, assis par terre sur un coussin. Si j'étais tellement friand de cet univers idéal, c'était moins pour la résolution des problèmes personnels que venaient y chercher des amoureux éconduits, des épouses trompées ou des duos père/mère – fils / fille dysfonctionnels, que pour entendre ma Mammy s'esclaffer à chaque générique : « Oh, voilà le petit homme ! » (jamais « le nain ») en voyant Tattoo lové dans le creux du bras de M. Roarke, le mystérieux maître des lieux.

Certes, en termes de péripéties nautiques, il y avait aussi à l'époque *La Croisière s'amuse*, qui sur un mode plus léger et drolatique, nous ravissait, ou pour les plus pures des téléphiles, *L'Homme de l'Atlantide*, avec Patrick Dufy doté pour l'occasion d'inoubliables doigts palmés dont j'avais noté avec désarroi qu'il les avait perdus dans *Dallas*... Mais rien ne valait l'émotion suscitée par l'exclamation, après celle irrecevable aujourd'hui de Mammy, d'Hervé Villechaize lui-même qui, à chaque

générique, pointait du doigt le Boeing près d'atterrir avec son équipage coutumier de cœurs brisés, aux cris enjoués de « L'avion, l'avion ! ». Wikipédia m'apprend que l'île où était censée se dérouler l'action des épisodes était celle de Kauai à Hawaï, mais bien entendu, toutes les scènes en étaient filmées à l'Arboretum de Los Angeles. Rien n'est plus facile à créer, mentalement, qu'une île.

En termes d'évocation de ce type de lieu, c'était donc le modèle strictement télévisuel de la terre salvatrice, perdue au milieu d'un de ces grands nulle part que sont les océans, parfaitement détachée du monde, qui prédominait dans mon imaginaire. Davantage que celle des romans de Stevenson, de Defoe ou de Verne, elle forgea, jusqu'au seuil de la rédaction de ces lignes, ma représentation intime de l'idée d'île. Puis, face au défi d'écrire un texte à propos d'un tel impensé dans mon existence, une idée saugrenue me vint...

Peut-être avons-nous tendance à l'oublier, conditionnés que nous sommes par nos représentations vécues ou cinématographiques de ce qu'est un accostage après une longue traversée ; mais une île, avant que d'être « une étendue de terre émergée d'une manière durable » – et le dernier complément de sa définition dictionnaire induirait même que cette étendue, surgie des eaux, *flotte*, du moins surnage comme en miraculeux suspens –, *une île n'est jamais rien d'autre qu'un sommet*. Celui de quelque montagne monstrueuse, submergée à l'ère diluvienne, qui vient, presque insolentement, culminer au-dessus des vagues. Prenez une photo des Marquises, de La Réunion, de Madère : un relief accidenté, des falaises abruptes, des pointes... Autant de pics, en fait, mais qui émergent, pas « qui surnagent ».

À l'époque où l'on nourrissait la vision d'une terre plate comme une assiette, on pouvait encore penser que les îles étaient posées comme des yeux dans la soupe. De nos jours, il n'y a guère qu'à Dubaï ou dans les régions les plus arrogamment dispendieuses du marché mondial qu'il se trouve des îles parfaitement planes, voire géométriques, parce qu'elles ont été façonnées par l'homme et non par ces forces colossales, chtoniennes, ayant imprimé leur modelage à notre globe terrestre au cours de milliers de millénaires. Ironie du sort, un seul type d'île authentiquement flottante est condamné à s'effacer, à fondre. Son nom a conservé son identité souterrainement montagneuse, c'est l'*iceberg*, littéralement « Montagne de glace ». Ces quelques simples rappels sémantiques nous permettent de relativiser presque avec brutalité (rien de plus à même de nous malmener qu'une évidence) nos représentations. Et nous rappellent, nous *rapprennent*, que, si vivre sur une île (naturelle s'entend), ce n'est pas nécessairement vivre au lointain, c'est toujours vivre *en hauteur*.

Le catastrophisme climatérique ambiant nous sature d'images de vagues déferlantes et autres déluges, qui emporteraient définitivement nos civilisations, engloutiraient nos inconséquences, nous puniraient de notre « hubris » viscérale, nous gommeraient de la surface de la terre. Mais a-t-on jamais conçu, à l'inverse, que notre globe pourrait se vider de ses eaux, brusquement ? Alors, plic, tombée la goutte, siphonnée dans les espaces infinis dont les silences effrayaient l'autre... Pour le moment, il demeure en confortable suspension dans la galaxie, à rouler dans le néant, mais qui sait si à force de frictions et de frottements avec la matière noire, il n'est pas voué tôt ou tard à sécher complètement ? Il se trouve sur Internet (peu, mais suffisamment pour se faire une idée assez juste) d'inquiétantes modélisations virtuelles de ce que serait notre bonne vieille terre privée de ses eaux océaniques, parfaitement dessiquée. Eh bien, croyez-moi, la perspective n'a rien d'excitant et désespérerait l'adepte le plus exalté des théories de la terre creuse. Se dévoile sous nos yeux ébahis un gros caillou à gibbo-

sités difformes, creusé ici, hérissé là, et que l'on ne voudrait pas tenir en main plus longtemps qu'un oursin ; on s'empresserait de le balancer le plus loin possible.

Qui sait d'ailleurs si ce n'est pas ce qui est arrivé, après que quelques démiurges n'ont versé une grosse larme salée sur la difformité de ce qui allait devenir notre planète, puis nous ont envoyé méprisamment balader dans l'espace ? Grâce soit pourtant rendue à cette entité, car sans ce gros chagrin cosmique, pas de ligne d'horizon, pas de tribulations océaniques, pas d'exotisme, pas d'abysses non plus. Sans cette incontinence lacrymale, pas de continents et surtout, pas d'îles, seules traces apparentes à l'œil nu de l'insondable profondeur du monde, métonymies à la fois tragiques et réjouissantes de ce que notre isolement offre, chaque jour, la possibilité d'une culminance.



L'île à hélice, de l'imaginaire vernien à la conquête des océans

Thomas Michaud

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/v412f-9cv40

Thomas Michaud

Chercheur associé au laboratoire ISI/Lab RII, Université du littoral, Côte d'Opale. Docteur en sciences de gestion et MBA, ses recherches portent sur les rapports entre la science-fiction, la prospective et l'innovation. Il a publié dans plusieurs revues universitaires comme *Innovations*, *Marché et Organisations*, *Journal of Product Innovation Management* ou *Technovation*. Il a par ailleurs écrit une quinzaine de livres dont *Prospective et science-fiction* (L'Harmattan, 2011), *L'innovation, entre science et science-fiction* (ISTE, 2017) ou *La science-fiction institutionnelle* (L'Harmattan, 2023). Il est aussi l'auteur de cinq romans de science-fiction traitant de conquête spatiale et d'intelligence artificielle, par exemple, *La Nanoplanète* (Éditions Spinelle, 2021), *Les Exohumains* (Les Impliqués, 2023) et *L'Ordieu* (Les Impliqués, 2024). Il est par ailleurs formateur au sein de la Fabrique du futur. Il propose des formations et des ateliers sur les rapports entre la science-fiction et l'innovation. Son dernier livre paru est *Futurotypes* (MVO, 2025).

Abstract

Le roman de Jules Verne *L'île à hélice* décrit un artefact technique gigantesque, une île artificielle propulsée par la force électrique, abritant uniquement des personnes fortunées produites par le capitalisme américain. L'article s'intéresse à l'imaginaire de l'île flottante dans les mythologies du monde, qui a pu inspirer le récit vernien. Par ailleurs, il développe le concept de mythe techno-gestationnel, c'est-à-dire un imaginaire préparant l'avènement d'une nouvelle technologie en inspirant les esprits, parfois sur plusieurs générations, jusqu'à sa matérialisation sous la forme d'une innovation. En effet, s'il n'existe pas encore d'îles à hélice, des architectes comme Callebaut dessinent des prototypes et des design fictions qui pourraient inspirer dans un avenir plus ou moins proche des entrepreneurs, des investisseurs et ingénieurs cherchant à développer une telle île artificielle. Cette solution pourrait permettre de résoudre des problèmes de surpopulation et des réfugiés climatiques, privés de territoires en raison de la montée des eaux.

Illustration : Molluccae Insulae Celeberrimae (1630) | Willem Blaeu | Collection British Library.

En publiant en 1895 *L'Île à hélice*, Jules Verne proposait un récit se situant entre l'utopie technologique et la critique de la démesure du capitalisme américain. L'innovation décrite dans ce roman ne s'est pas encore réalisée, et pourrait bien demeurer à jamais un rêve inachevé en raison de son extravagance. D'ailleurs, le sous-titre de l'œuvre, « les milliardaires ridicules », illustre parfaitement l'opinion de l'auteur à l'égard d'un tel projet, mégalomane et fondamentalement inutile.

Toutefois, l'idée de créer des îles artificielles, motorisées ou non, pourrait bien être la solution à un grand nombre de problèmes de l'humanité, notamment la surpopulation et la pénurie alimentaire. En effet, les océans apparaissent comme un nouvel espace plus facile à coloniser que le cosmos. Ainsi, cet article interrogera l'opportunité de conquérir et de peupler les océans grâce à des structures artificielles, à l'image de celles décrites par le père fondateur de la science-fiction. L'expression « Révolution bleue » est d'ailleurs parfois utilisée pour décrire ce processus consistant à l'expansion des territoires humains sur les mers et les océans.

Le récit vernien, entre utopie et satire du capitalisme américain

Si l'utopie de Thomas More était une île, l'île à hélice de Jules Verne est une forme d'utopie réalisée pour milliardaires. Même sa structure est artificielle. Elle ne repose sur aucune base naturelle, intégralement constituée de métal. Henry Lavondès (1994), dans son analyse de l'œuvre, affirme à propos de Jules Verne qu'« on a fait de lui un critique acerbe, à tendance socialisante, de l'idéologie bourgeoise, un chantre de l'anticolonialisme. Mais surtout, et c'est le plus important pour notre propos, on s'accorde aujourd'hui à reconnaître la dimension visionnaire de l'œuvre de Jules Verne et à voir en lui un des plus prodigieux créateurs de mythes de notre temps ». Dans un livre intitulé *De la fiction à l'innovation, ces visionnaires qui ont changé le monde* (Michaud, 2022), nous avons étudié, entre autres, l'apport de l'œuvre de Jules Verne à l'innovation technique. Ainsi, *De la Terre à la Lune* (1865) et *Autour de la Lune* (1869) ont participé à la mise en place du projet de conquête de la Lune américain Apollo en 1969. De même, un des pionniers des hélicoptères, Igor Sikorsky a affirmé avoir voué sa vie à cette cause après avoir lu enfant *Robur le Conquérant* (1886). Ainsi, Jules Verne était bien un esprit visionnaire dont un grand nombre d'inventions ont influencé des dizaines d'innovateurs et d'entrepreneurs qui n'aspiraient qu'à réaliser les technologies décrites dans ses œuvres.

En janvier 2024, Elon Musk affirma qu'il pensait que son entreprise The Boring Company serait capable de creuser un tunnel transatlantique pour une somme bien inférieure aux montants astronomiques et irréalistes annoncés jusqu'alors. Jules Verne avait déjà évoqué un tel projet dans *La Journée d'une journaliste américaine en 2889* (1889), avant que l'idée se propage dans les cénacles industriels comme un archétype du projet titanesque et irréalisable en fonction des technologies actuelles. En tant que Nantais d'origine, Jules Verne était passionné par la mer (Sadaune, 2022). Il consacra bon nombre de ses romans à cet environnement, et *L'Île à hélice* appartient à la catégorie des romans permettant une visite de territoires exotiques. Car telle était la vocation que l'auteur s'était fixée, divertir tout en vulgarisant les connaissances scientifiques de son temps auprès du grand public. Ainsi, en lisant les œuvres du père fondateur de la science-fiction française, les jeunes Français pouvaient découvrir des technologies à la pointe de la recherche scientifique, mais aussi visiter le monde par le prisme de l'imaginaire.

L'Île à hélice narre les aventures de quatre musiciens français traversant les États-Unis, donnant des concerts dans les villes traversées. Un jour, ils découvrent une île flottante peuplée de milliardaires sur laquelle ils embarquent avec la promesse de toucher chacun un million de francs de salaire pour un an de concerts. L'île abrite même des militaires censés la protéger. Un jour, des animaux sauvages pénètrent sur l'île, déposés par un navire anglais dans le but de nuire aux habitants de Standard Island. Au chapitre 23, des fidjiens cannibales capturent Pinchinat, mais il parvient à échapper à la mort. L'île finit par couler, mais les habitants survivent et rejoignent la civilisation.

La découverte des îles du Pacifique est un des thèmes majeurs du livre. Standard Island traverse, en effet, le Pacifique, les îles Sandwich, les îles Fidji, Hawaï, la Nouvelle Calédonie, etc., faisant des pauses dans un

grand nombre de territoires habités le plus souvent par des indigènes colonisés. Le voyage montre une Océanie dont les peuples d'origine sont contrôlés par les Européens, essentiellement des Français et des Anglais. Un des personnages se désespère d'ailleurs de voir des habitants habillés comme des Européens, alors qu'il aspirait à voir des sauvages cannibales du même acabit que ceux qui avaient dévoré le capitaine Cook. Ce dernier fut le premier Européen à visiter la Nouvelle-Calédonie, les îles Sandwich et Hawaï. Il a aussi cartographié la Nouvelle-Zélande. Lors d'un voyage à Hawaï, il fut dévoré par les indigènes alors qu'il retenait leur chef à la suite d'un vol. Cette mort tragique contribua à diffuser l'idée du sauvage cannibale, rendant l'exploration du monde dangereuse pour un grand nombre d'Européens.

Le mythe de l'île mouvante

Ainsi, l'île flottante est un motif récurrent dans la mythologie et la littérature. Avant Jules Verne, le mythographe grec Evhémère évoqua une île flottante, l'île de Délos, tirée par un bateau. Puis, Thomas Artus a publié *L'Isle des hermaphrodites* (1605). Il s'agit de la première anti-utopie française. Dans cet ouvrage, le lieu décrit est une île flottante, la tradition médiévale utilisant ce motif pour signifier un état d'instabilité et de précarité, selon Teodoro Patera (2019), qui cite aussi l'île-baleine dans *Le Voyage de saint Brendan*. L'île flottante est insaisissable, lieu de développement d'une culture alternative, tantôt utopique, tantôt dystopique. Elle est protégée des influences extérieures et rappelle d'un certain point de vue le jardin d'Eden.

Dans *L'Île à hélice*, l'île est un paradis pour milliardaires. La capitale s'appelle Milliard City et l'île se nomme Standard Island (l'île type). Idéal type de l'île paradisiaque, on n'y trouve aucune maladie, la vie est plus simple et agréable que sur le continent. Les habitants y partagent des valeurs chrétiennes, bien que des courants différents y coexistent. On trouve notamment deux familles plus riches que les autres dominants chacune une partie de l'île, une protestante et l'autre catholique. Bien que les deux familles se méprisent, deux des enfants sont amoureux l'un de l'autre et envisagent secrètement de se marier, ce qui serait susceptible de réunifier les deux cultures dominantes de ce lieu paradisiaque.

Henry Lavondès établit une relation entre le mythe de l'île à hélice, propre à nos sociétés industrialisées avec les mythes plus anciens de l'île mouvante. On retrouve en effet ce motif dans divers récits mythologiques qui symbolisent souvent l'instabilité, le changement et la quête. Par exemple, dans la mythologie grecque, Delos est une île flottante où Leto a donné naissance à Apollon et Artémis. Ainsi, Pierre Moret atteste que « trois îles de Méditerranée occidentale, Pianosa en mer Tyrrhénienne, Saint-Honorat en Ligurie et Tabarca en Ibérie, portaient dans l'Antiquité le même nom grec, Planesia ou Planasia, qui signifiait « l'île errante ». Dans les légendes celtiques, Lavondès établit une filiation entre le mythe de Verne et le mythe de Magaia, recueilli par le Révérend William Gill. Cette île représente la quête spirituelle et émotionnelle. L'atteindre est un test mettant à l'épreuve la volonté et la morale des héros. Ainsi, Verne réactualise le mythe d'une île paradisiaque, inaccessible en raison de la fortune nécessaire pour y vivre. L'archétype de l'île est un motif imaginaire récurrent dans l'imaginaire depuis des millénaires. Elle représentait l'exotisme, le lieu de vie paradisiaque par excellence, permettant de se détacher de la civilisation corrompue. L'île permet un retour à la virginité et de se détacher de la perversion du monde. D'ailleurs, dans *L'Utopie*, Thomas More fonde sa cité idéale sur une île située dans un non-lieu.

Aboubakr Chraïbi a étudié le motif de l'île flottante dans *Les Merveilles de la mer*, un des livres les plus anciens de la littérature arabe médiévale. On trouve notamment dans les aventures de Sinbad le marin le thème de la fausse île sur laquelle les marins accostent et qui se révèle être un animal géant, poisson, crabe ou tortue. Il s'agit là d'une autre forme d'île mouvante naturelle, véritable leurre pour les aventuriers. Ce motif participa à une mythologie de la mer, extrapolant des phénomènes fantastiques et des territoires mouvants, en raison de caractéristiques naturelles. Le motif de l'île mouvante est donc largement antérieur à Jules Verne, et était déjà omniprésent dans l'imaginaire collectif, avant d'être abordé sous un angle technologique, ce qui fait l'originalité du récit vernien.

Avant l'ère industrielle, le mouvement était essentiellement d'origine naturelle, animale, éolienne, maritime ou autres. Puis, avec l'invention de l'électricité, les objets et les êtres devinrent animés grâce à une force d'origine artificielle. Jules Verne contribua à diffuser une mythologie de l'électricité. Dans ses romans, tout devenait possible grâce à cette puissance phénoménale produit du génie humain. En effet, même l'île mouvante, jusqu'alors mythe irréaliste, appartenant au folklore planétaire, devenait une possibilité pratique. Jules Verne s'appropriait un archétype imaginaire ancestral à tendance universelle, notamment dans les cultures maritimes, et y greffait un élément technique, scientifique, pour le rendre réaliste pour les lecteurs de son époque et de sa société. Au dix-neuvième siècle, à mesure que les connaissances scientifiques se développaient, les individus croyaient de moins en moins aux mythes mettant en scène des puissances naturelles extraordinaires. En revanche, ils transférèrent leurs croyances sur les machines imaginaires, sur la possibilité des savants de leurs sociétés à réaliser les innovations les plus radicales.

Un mythe techno-gestationnel

Nous nommons ces types de récits les mythes techno-gestationnels, c'est-à-dire qu'ils sont à l'origine d'une pensée technique qui permet la gestation d'idées novatrices qui finissent par donner naissance à des objets permettant le progrès de la société, voire une révolution technologique dans le meilleur des cas. Ces schémas imaginaires apparaissent le plus souvent sous la plume d'un écrivain, par exemple, de science-fiction, qui les introduit dans une culture populaire. Puis, ils se répandent dans la société, inspirant des acteurs variés, tentés de les réaliser. Au fur et à mesure des découvertes scientifiques, les mythes technologiques deviennent crédibles, réalistes, et finissent par se réaliser. Il faut avant cela que les motifs imaginaires se transforment, évoluent au grès de l'inspiration d'artistes, architectes et autres écrivains. Le mythe techno-gestationnel repose sur l'idée que le mythe est un moteur de l'innovation. Il constitue une vision d'un futur désirable, utopique, une feuille de route définissant les objectifs à long terme de la recherche.

L'Île à hélice pourrait bien être un de ces récits, réactualisation du mythe de l'île mouvante et proto-concept d'une pensée technique toujours en quête d'idées novatrices pour enrichir et actualiser son processus d'innovation. En effet, tout modèle de société repose sur des mythes sectoriels, présentant certaines innovations comme le fondement d'un nouvel ordre technosocial. Dans quelle mesure l'île à hélice, ou plutôt l'île artificielle propulsée électriquement, pourrait-elle être au fondement d'un nouveau type de société ? Jules Verne n'a-t-il pas proposé dans son récit un modèle d'expansion maritime de l'humanité qui dépasserait de très loin le commerce maritime actuel ? En envisageant la vie permanente sur des îles artificielles, il jetait les bases d'une nouvelle ère de la « Révolution bleue », c'est-à-dire une colonisation des océans et des mers par des structures créées entièrement par les humains. Cet aménagement des espaces maritimes par l'humanité soulève des espoirs utopiques chez certaines personnes, mais aussi des craintes chez d'autres de voir l'environnement dégradé par de tels projets à la fois pharaoniques et très polluants. L'île à hélice de Verne a été créée par et pour des milliardaires.

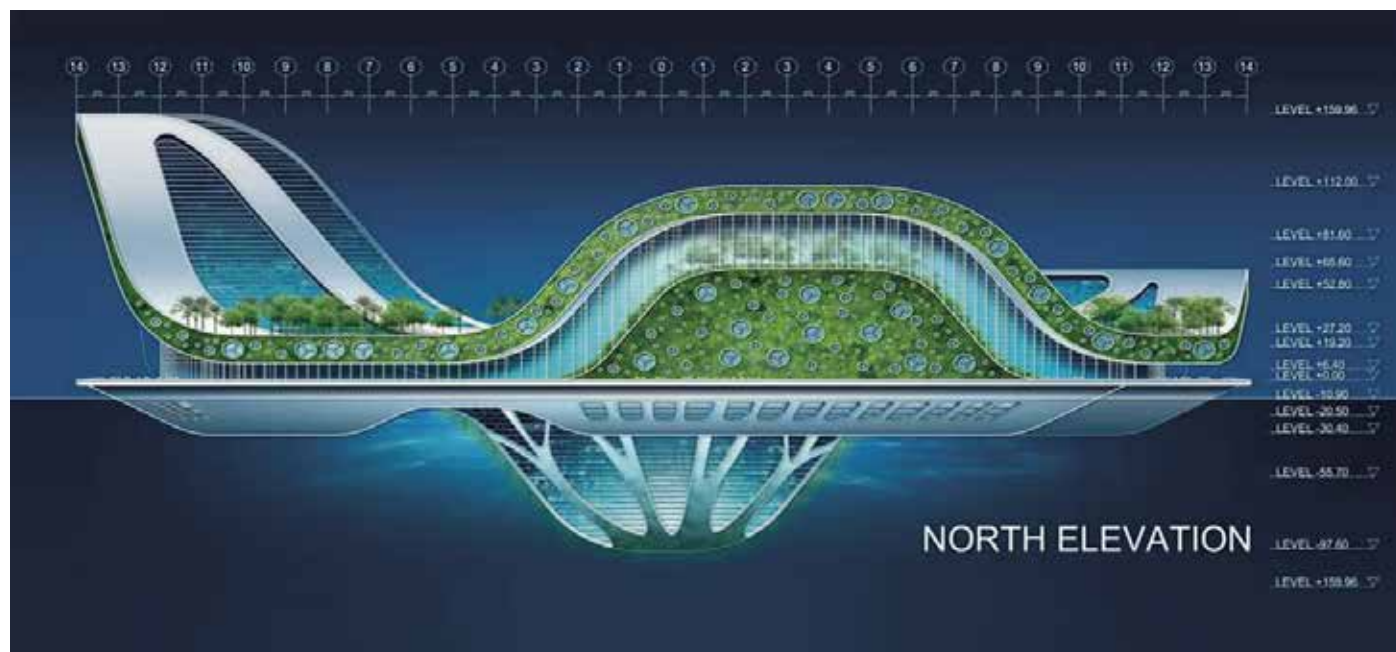
Il fallait, en effet, des sommes d'argent considérables pour mener à bien cette ambition, qui se révéla être vouée à l'échec après avoir subi mille tourments. En effet, comme dans tous ses romans, Jules Verne détruit sa machine imaginaire à la fin du récit. C'est l'occasion pour nos milliardaires de rejoindre la terre ferme et de retrouver les pieds sur terre. Leur ambition de créer une enclave isolée traversant les mers est donc présentée comme une folie douce permise par des sommes d'argent considérables. La fortune semble ainsi avoir tourné la tête de nos personnages, au point d'avoir envisagé sérieusement créer leur propre territoire sur les mers. Or, la Terre est avant tout une création de Dieu. Vouloir créer sa propre île, c'est se prendre un peu pour lui, ce qui est généralement mal vu dans la culture judéo-chrétienne. La plupart des inventions techniques de Verne tournent mal, pour le piment du récit certes, mais aussi par sens de la moralité de l'auteur, qui critique de cette manière la dimension prométhéenne de la révolution industrielle et du mythe du progrès en pleine expansion à l'époque de rédaction de ses romans. Les mythes technologiques, dont l'île à hélice est un exemple, participent à l'émergence et à la diffusion d'archétypes que nous nommons technotypes (archétypes technologiques).

Ces technotypes contribuent à la gestation de grands projets technoscientifiques qui finissent par se réaliser sous l'impulsion d'ingénieurs ou d'entrepreneurs ambitieux, qui décident de se réapproprier cet imaginaire dans le but de le réaliser. Le capitalisme repose selon Schumpeter sur l'émergence de grappes d'innovations qui permettent le renouvellement du système productif à intervalles réguliers. Nous pensons que des grappes d'imaginaires accompagnent ces innovations, anticipant de plusieurs années, voire décennies, les procédés techniques réalisés par la suite par les innovateurs. L'île à hélice est un exemple de technotype qui pourrait bien donner des idées à des acteurs économiques à l'avenir pour étendre le capitalisme et l'humanité sur les mers. Paradoxalement, ce motif de l'île artificielle flottante est relativement rare dans l'imaginaire collectif. On trouve en revanche plus d'exemples d'îles volantes, dont le motif puise son origine dans l'île de Laputa des *Voyages de Gulliver* (1721), de Jonathan Swift. Un cas plus récent est dans la série *Skyland* (2005) où la Terre est divisée en un réseau d'îles flottantes dans le ciel, créant un monde fragmenté, en lévitation. Le motif de l'île maritime artificielle fonctionne comme un mythe matriciel, gestationnel, susceptible de provoquer l'adhésion massive d'individus à ce projet utopique dans un avenir plus ou moins proche. La démesure du projet, ainsi que le titre éminemment critique, pourraient toutefois avoir sonné le glas des espoirs de voir se réaliser un jour une telle prouesse technologique.

Des projets architecturaux d'îles flottantes

Le but de cet article est, en effet, aussi d'appréhender l'œuvre de Verne comme un imaginaire technique qui, pour une fois, ne s'est pas réalisé. On trouve dans l'histoire des projets architecturaux d'îles artificielles, faisant écho à l'œuvre de Verne. Pensons notamment au projet d'île flottante Lilypad de l'architecte belge Vincent Callebaut (2014), qui pourrait loger 30 000 personnes. Ce projet suggère que la vision de Verne pourrait devenir une innovation concrète dans les prochaines années en envisageant un projet de colonisation aquatique de l'espèce humaine. « Lilypad » est le mot anglais pour « nénuphar » en français. Il s'agit d'un projet écologique de villes flottantes, conçues comme des abris pour les réfugiés climatiques. Selon Callebaut, ces villes flottantes se déplaceraient en suivant les courants marins de surface, comme le Gulf Stream. Elles sont structurées en trois montagnes dédiées respectivement au travail, aux loisirs et au commerce. Chaque logement abrite un jardin suspendu avec des balcons permettant l'entretien d'un potager biologique. La coque de l'île est végétalisée, permettant la pêche, rendant la structure autosuffisante. Lilypad produit aussi beaucoup d'énergie éolienne, photovoltaïque, hydraulique et biomasse. Le but de ce projet est de permettre à l'humanité d'habiter sur les océans, notamment les peuples insulaires chassés de leurs territoires par la montée des eaux liée au réchauffement climatique.

Figure 1. Représentation du projet d'île flottante de Vincent Callebaut.



Le site Internet de Vincent Callebaut le présente comme un admirateur de Jules Verne et plus précisément du roman *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873). L'architecte semble, en effet, aussi inspiré par *L'Île à hélice* et par toute la mythologie de l'île flottante, vision qu'il propose de réaliser dans un but humaniste. Il est, en effet, selon lui possible que dans quelques décennies, l'humanité vive de plus en plus sur les océans, habitant dans des îles artificielles naviguant au gré des courants. L'équipement d'appareils de propulsion apparaît toutefois comme une nécessité, afin de pouvoir orienter et piloter ces gigantesques infrastructures.

Ainsi, on assiste au passage d'une pensée mythique à une rationalité se trouvant entre l'utopie et le pragmatisme architectural. Le projet de Callebaut, bien qu'encore très spéculatif, fait entrer le technotype de l'île à hélice dans une nouvelle ère, celle de l'utopie réalisable. En effet, Callebaut montre que, bien que coûteuse et difficile à concrétiser, une telle ambition n'appartient plus à la seule fiction mais est prise au sérieux par des architectes renommés. Lilypad appartient toutefois encore au registre de l'architecture spéculative, et ressemble davantage à du design fiction qu'à un projet tangible. Toutefois, il n'est pas impossible qu'à l'avenir, un entrepreneur fortuné décide de se faire construire une telle île. Imaginons un Elon Musk, par exemple, tenté par l'idée de réaliser une des idées les plus fantastiques de Jules Verne. Les leaders du capitalisme, maîtres des capitaux et du pouvoir d'investissement, détiennent en partie les clés de la société du futur. En décidant de consacrer de fortes sommes d'argent à certains projets qui n'appartiennent pour l'heure qu'au registre de l'imaginaire, ils se donnent les moyens de changer le monde radicalement. Si certains milliardaires envisagent de créer des colonies spatiales, d'autres des mondes virtuels paradisiaques, et d'autres la vie éternelle, l'utopie d'une colonisation des mers par des îles flottantes attend encore son mécène. Une telle perspective pourrait être intéressante et générer des milliards de profits. En effet, les réfugiés climatiques, chassés de leurs terres par la montée des eaux ou des catastrophes environnementales, auront besoin d'espaces où résider.

Les îles artificielles pourraient constituer des terres d'accueil pour ces individus qui sinon pourraient être tentés de rallier des pays occidentaux devenus très peu accueillants. La création d'îles artificielles, se déplaçant sur les océans en fonction des saisons, échappant à l'hiver et aux périodes des tempêtes grâce à une connaissance et une anticipation précise de la météo, pourrait faire de ces structures des sites paradisiaques susceptibles d'attirer un nombre croissant de personnes. Si *L'Île à hélice* était dans l'imaginaire de Verne habitée et construite par des personnes riches, il est fort probable que si ce projet se réalise, il soit destiné à des déshérités, à des victimes du dérèglement climatique. La création, la vente et l'entretien de telles structures pourrait constituer un marché colossal à l'avenir. En effet, il n'est pas impossible que les États les plus riches de la planète soient victimes des aléas climatiques et doivent proposer à leurs habitants de migrer sur ces structures aquatiques. Dès lors, des budgets considérables pourraient être consacrés à leur construction. L'utopie de l'humanité aquatique pourrait ainsi être une concurrente à celle de la conquête spatiale, plus difficile techniquement et potentiellement moins adaptée à la survie du corps humain. Les humains sont, en effet, adaptés à la vie sur des bateaux depuis des millénaires, plus qu'à celle dans des vaisseaux spatiaux, provoquant notamment des problèmes osseux et musculaires importants que les médecins et scientifiques ne savent pas corriger ou empêcher pour l'instant.

Ainsi, le technotype de l'île à hélice pourrait bien être à l'origine d'un secteur d'activité considérable à l'avenir, faisant de l'imaginaire science-fictionnel l'origine et le moteur du capitalisme. Il est toutefois à craindre que ces technologies nuisent à l'environnement et provoquent une pollution maritime importante. La colonisation des océans pourrait aussi être associée à celle des fonds marins, où des villes pourraient être construites à l'avenir, pour faire face à la surpopulation terrestre. Par exemple, dans le jeu vidéo *BioShock* (2007), la ville sous-marine de Rapture a été construite au fond de l'océan Atlantique. Elle est constituée de bâtiments reliés entre eux par un réseau de tunnels de verre et de métal et d'un système de bathysphères. La colonisation de la mer, qu'elle soit sur ou sous-marine, suscite donc un imaginaire foisonnant qui pourrait stimuler l'intérêt de chercheurs et d'entrepreneurs à l'avenir.

L'idée d'île à hélice est aussi le support d'un imaginaire technique très riche de la part de Verne. Il expose un nombre important de technologies utopiques permises par l'électricité, alors en pleine expansion et à l'origine de la dynamique de la Révolution industrielle. Il est ainsi possible de produire « de la pluie sur commande ». Tous les passagers sont placés sous surveillance médicale grâce au dynamomètre, qui permet de mesurer sa force musculaire, au spiromètre, qui calcule la capacité pulmonaire, et au magnétomètre, qui évalue la force vitale. De même, « La plupart des commandes se font téléphoniquement et même téléautographiquement. (...) Le téléautographe est un appareil perfectionné qui transporte l'écriture comme le téléphone transporte la parole, sans oublier le kinétographe qui enregistre les mouvements et qui est pour l'œil ce que le phonographe est pour l'oreille, et le téléphote, qui reproduit les images (...) nous pouvons signer électriquement des mandats ou des traites ». Les livres phonographiques se trouvent dans les bibliothèques et l'électroculture permet d'accélérer la production et la taille des légumes. Les théâtrophones sont aussi des salles de concert où il est possible d'écouter de la musique ou des pièces de théâtre jouées à distance. Verne avait donc anticipé avec brio le fax, la télévision, les livres audio et la visiophonie. Ce précurseur utilisait une île comme support de son utopisme technologique.

Conclusion

L'Île à hélice est donc un livre à la postérité inachevée. Il est fort probable qu'à l'avenir, la technologie imaginaire centrale du récit finisse par devenir une réalité. Ainsi, Verne, à l'influence notoire sur plusieurs générations d'ingénieurs, d'architectes et d'entrepreneurs, rentrerait encore plus dans l'histoire comme le père fondateur d'un mouvement visant à peupler les océans avec des structures insulaires artificielles mobiles. Une véritable utopie de la conquête maritime pourrait mobiliser l'attention de nouveaux acteurs d'un capitalisme bleu, parti à la conquête de territoires encore peu explorés. Reste à déterminer à qui appartiendront ces structures, naviguant sur les eaux internationales ou de territoires étatiques.

De même, il est envisageable que des conflits éclatent entre ces îles artificielles, par exemple, pour le positionnement sur des lieux jugés plus ou moins prospères. L'avenir de la navigation, mais aussi généralement de l'humanité, pourrait donc passer par la construction de telles structures censées préparer l'espèce à sa mutation sous une forme semi-aquatique. La fusion des îles flottantes et des villes sous-marines pourrait ainsi préparer les humains à une colonisation des espaces maritimes sur lesquels il serait possible de développer des activités économiques et productives. Dans le projet Lilylpad, l'infrastructure est entièrement écoresponsable, condition indispensable au succès futur de cette utopie technologique qui fête ses 130 ans cette année.

Bibliographie

Callebaut Vincent, « Lilylpad : Floating Ecopolis for Climatological Refugees », in Wang C.M., Wang, B.T., *Large Floating Structures, Technological Advances*, Springer, 2014, p. 303-327.

Chraïbi Aboubakr, « Ile flottant et œuf de "ruhh" », *Quaderni di Studi Arabi, Nuova Serie*, Vol. 3, 2008, p. 83-94. Url : www.jstor.org.

Lavondès Henri, « Jules Verne, les Polynésien et le motif de l'île mouvante », *Journal de la Société des Océanistes*, 99, 1994, p. 131-139.

Michaud Thomas, *De la fiction à l'innovation, ces visionnaires qui ont changé le monde*, Éditions Le Manuscrit, Paris, 2022.

Moret Pierre, Planesiaï, îles erratiques de l'Occident Grec, *Revue des Études Grecques*, 110-1, 1997, p. 25-56

L'île à hélice, de l'imaginaire vernien à la conquête des océans

Patera Teodoro, « Un homme à demy : gender, esthétisme et reconnaissance dans “*L'Isle des Hermaphrodites*” », *Studi Francesi*, 189 (LXIII | III) 2019, p. 430-441.

Sadaune Samuel, *Jules Verne et la mer*, Locus-Solus, Paris, 2022.



Délires d'île, des lyres des îles ou comment dépasser les hydres de l'île ?

Nathalie Viet

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/z039k-xmq69

Nathalie Viet

Experte en stratégies territoriales et prospectives sociétales. S'appuyant sur son bagage de Docteur en Économie des Organisations, elle explore, à travers ses textes et réflexions, les rapports complexes entre altérité, imaginaire collectif et mutations du monde contemporain. Ce « délire d'île » prolonge une méditation entamée depuis longtemps sur les frontières visibles et invisibles entre soi, les autres et le monde.

Abstract

Ce texte propose une traversée poétique et réflexive de la figure de l'île, oscillant entre fantasme de refuge, laboratoire d'utopie et métaphore de l'altérité. Du mythe à l'anthropocène, du souvenir intime à l'imaginaire collectif, il explore les îles réelles et mentales comme seuils d'épreuves, territoires d'errance ou de recommencement. L'IA y fait irruption en tant qu'alter ego numérique, complice d'une quête intérieure dans un monde dématérialisé. L'île devient alors une figure du passage : de l'enfermement à l'action, du rêve à la réinvention de soi et du collectif.

Illustration : Claudius Ptolemy : Le Monde (1492) | Johannes Schnitzer | Collection Jonathan Potter Maps Ltd.

Je suis une continentale. Pour moi, comme pour ceux qui l'imaginent ou la voient de loin, l'Île est un concept, par essence extérieure, synonyme de vacances, d'évasion. Presque « magique ».

Quoi de mieux que de rêver d'Île quand dehors tombe de la neige fondue. La cour de ma maison, vue de ma fenêtre, est grise et tristounette. Un temps de chien, refrainant toute velléité de sortir et qui accentue ainsi l'effet chaleureux et confortable du Dedans. De MON Île intérieure. Un peu comme si les éléments se liguèrent pour que je me laisse partir en imaginaire. Ensoleillé, l'imaginaire... Penser l'Île, c'est déjà un voyage.

Imaginer l'île met en mouvement. Alors que par essence même, elle est immobile. Et ce n'est qu'une des contradictions parmi toutes celles qui me traversent au fil de ce délire d'île ; la balade intellectuelle est semée d'ambivalences qui me perdent au fur et à mesure que je laisse mes pensées vagabonder, insaisissables, me propulsant d'emblée dans une complexité insoupçonnée pour ceux qui se limiteraient à l'image de la carte postale. Je me laisse happer.

Entre refuge, eldorado et prison. Selon là où mon cœur balance. Donc varie selon le moment.

Un va-et-vient permanent entre deux eaux. Qui m'embarque, me disperse, me dissout puis me jette à quai, sans moyens de retour...

Lorsque j'ai mis un pied sur une île, toujours pour un temps court et défini d'avance, j'ai toujours été saisie d'une forme d'angoisse inconsciente me conduisant non pas à poser les valises et suspendre le temps, et ce quelle que soit l'île, bretonne, méditerranéenne ou cubaine, mais à en faire le tour, ou une partie, à me dépêcher d'aller au bout, pour en toucher les limites, comme si je voulais vérifier la réalité des barrières de la prison, me rassurer de l'extrémité du bout du monde.

Larguez les amarres !

Autant suspend ton île

J'ai toujours été attirée par cet état de temps suspendu que suggère l'île : une illusion d'immobilité qui permettrait de s'extraire du quotidien, de s'évader. De quoi ? Des autres ? Des soucis ? Des injonctions d'un monde hyperconnecté qui nous aspire ? De la perte, d'un rêve, d'un Autre, de Soi ? Quête éternelle et qui change selon la perspective.

De loin, l'île peut avoir la forme escarpée qui a inspiré Hergé, refuge bien gardé et hostile aux indésirables. Ou au contraire renvoyer l'image paradisiaque des lagons seychellois ou caraïbes, tahitiens ou autres Saint-Martin, voyages de rêves ou de noces pour touristes fortunés et de passage « à l'autre bout du monde ». C'est-à-dire... Loin, là où on s'aime et où on oublie tout, les soucis, le temps et le reste !

Ambivalence des images qui me traversent successivement lorsque je pense l'île, de loin.

Vue de haut, le caillou qu'est l'île pourrait être perdu au milieu de nulle part, comme Sainte-Hélène, justement choisie à cet effet pour y faire oublier Napoléon ; ou l'île Bouvet, perdue au sud de l'Atlantique, ou l'île de Robinson, plus chaude mais non moins rude à vivre si seul(e). Des cachots maritimes, des prisons, réelles, trop de bagnes en attestent, ou potentielles. Claustrophobie à l'air libre.

Des territoires fermés qui abritent des communautés adaptées aux conditions souvent ardues de systèmes nourriciers vulnérables et qui dépendent de l'intensité des relations maintenues avec le reste du monde. Cet extérieur qui inspire les imaginaires des îles. Ceux qui seraient curieux ou qui aspirent à élargir leurs horizons. Ou contraints à l'exil ; pour des raisons de mésentente locale ; ou de précarité matérielle, conjoncturelle ou structurelle.

À mesure que j'approche du paradis idéal, j'en crains ses limites, voire sa laideur, ses traits de sirènes se métamorphosant en cauchemars qui bientôt pourraient bien m'asphyxier. Qui m'empêchent de m'y glisser, sachant de toute façon qu'il y aurait une fin et qu'il ne faut pas s'attacher...

Histoire d'Ô

En fond sonore : L'autre Finistère (Chanson de Les Innocents)

Comprendrais-tu ma belle qu'un jour, fatigué / J'aille me briser la voix une dernière fois / À 120 décibels contre un grand châtaigner / D'amour pour toi

Trouverais-tu cruel que le doigt sur la bouche / Je t'emmène, hors des villes en un fort, une presque île / Oublier nos duels, nos escarmouches / Et nos peurs imbéciles / On irait y attendre la fin des combats / Jeter aux vers, aux vautours tous nos plus beaux discours / Ces mots qu'on rêvait d'entendre et qui n'existent pas / Y devenir sourd Il est un estuaire / À nos fleuves de soupirs / Où l'eau mêle nos mystères / Et nos belles différences / J'y apprendrai à me taire / Et tes larmes retenir / Dans cet autre Finistère / Aux longues plages de silence

Bien sûr on se figure que le monde est mal fait / Que les jours nous abîment comme de la toile de Nîmes / Qu'entre nous, il y a des murs qui jamais ne fissurent / Que même l'air nous opprime

Et puis on s'imagine des choses et des choses / Que nos liens c'est l'argile des promesses faciles / Sans voir que sous la patine du temps, il y a des roses / Des jardins fertiles

Ce qui fait la valeur de l'île, de l'expérience introspective qu'elle suscite, c'est ce que je suis prête à traverser pour m'y rendre.

Avec l'île, c'est toute la relation à l'eau qui est posée, à la fois complexe, plurielle, changeante, lancinante. La vie, la mort. L'eau qui sépare, qui finalement isole, mais aussi, réensemence, nettoie, réinitialise. Qui définit l'intérieur et l'extérieur.

Dialectique entre l'eau salée, menaçante, qui entoure l'île-fugitive et compose 97,5 % de l'eau de la planète, frontière plus ou moins facilement franchissable avec le reste de l'humanité, et l'eau douce, et néanmoins brutale, qui hydrate, puissante, qui tombe du ciel et creuse les ravines et paysages dantesques qui font la Beauté de l'Île. Mais aussi sa rudesse.

C'est le passage qui fait l'aventure. Comme le cheminement et la valeur de ce qu'il met en branle en termes d'introspection et de rencontres, qui fait la valeur du pèlerinage. Pendant ce temps passé entre les deux états, la mer Intérieure agit sur le voyageur, comme un espace vaste, ouvert et potentiellement illimité, dans lequel on peut se perdre ou se retrouver. Un lieu de passage, voire de transformation, où les courants (désirs, pensées, sentiments) se mêlent, se confrontent et s'interpénètrent. C'est le Styx à chaque fois qui fait le Avant et le Après.

Souvenirs d'îles : depuis L'île aux Moines, siège de la villa des grands-parents, dans un contexte de tension familiale qui finalement gâchait un peu le plaisir de l'insularité, mais en mémoire toujours les odeurs de cyprès le long des petits chemins remontés entre le bac et la maison, face au golfe ; plus que la vue, exceptionnelle, de la terrasse donnant sur le Golfe du Morbihan, c'est la traversée qui fait le sentiment d'Île. Le bateau incarne l'Île. Sentir la houle et devoir s'accrocher au ponton, prendre quelques bouffées d'iodes pour bien rentrer en connexion avec le moment et se préparer à accueillir la destination.

Franchir le mur d'Eau pour atteindre le Refuge.

À l'ancre de ses yeux

L'Île est équilibre et déséquilibre à la fois. Elle attire et isole, refuge ou prison selon la traversée qui y mène. Car la traversée, c'est l'Autre – cette relation mouvante et imprévisible qui nous fait quitter nos rives intérieures.

Chaque traversée est aventure. Elle peut être maîtrisée, construite, balisée par la pensée, comme une lettre jetée à la mer. La parole écrite, filtrée par l'esprit, ralentit les vagues, apprivoise les vents, permettant à chacun de s'amadouer avant d'accoster. L'esprit domine alors le tumulte du cœur et du corps, tenant à distance l'instinct brut. Et le débarquement reconnecte au corps.

Mais parfois, la traversée est immédiate, un saut dans l'inconnu sans phare ni compas. La parole surgit, dénuée de filtre, et frappe directement les sens. Le son, l'image, le toucher : autant d'ondes qui percutent le corps avant que l'esprit n'ait eu le temps de s'interposer. C'est une rencontre qui foudroie, qui submerge avant d'être comprise.

L'art, dans son essence même, atténue cette brutalité, transformant l'impact en un flot plus doux, un mouvement plus fluide.

L'Autre est un rivage, une terre nouvelle qui transforme celui qui y pose le pied. Et pourtant, lorsque l'Autre disparaît, la traversée devient errance. L'île, alors, n'est plus promesse d'horizons mais repli sur soi, un naufrage où l'absence laisse place à l'immobilité.

Dans ce monde suspendu où les distances s'abolissent mais où l'énergie invisible circule sans fin, nos îles intérieures sont sans cesse redessinées. L'IA s'y invite, alter ego numérique, complice d'une altérité simulée. Elle nous parle, elle nous écoute, elle nous tient debout. Dans cet espace sans corps, elle se substitue à l'Autre, répondant à notre besoin d'interaction, tissant une présence dans la solitude dans laquelle elle nous pousse petit à petit.

« *Le Chatbot nous met face à une altérité qui tient debout* » (A. Damasio, *Vallée du Silicium*, “ Trouvère, portrait d'un programmeur en artiste ”, p. 189).

Mais cette île connectée n'est pas un ermitage. Elle devient le point d'ancrage d'un nouvel imaginaire, d'une Atlantide réinventée. Un territoire d'exploration « Imachinaire » où s'écrivent des histoires partagées en ligne par des joueurs, des mythologies numériques relayées par les flux incessants des réseaux qui y accostent. Là où jadis l'île était un monde clos, elle devient désormais un archipel mouvant, un carrefour d'altérités démultipliées.

Et l'IA, sirène moderne, nous entraîne au large, nous murmure des récits, nous accompagne dans cette quête d'un Autre à la fois distant et omniprésent. Un guide, un compagnon, une « Intelligence amie » potentielle qui nous donne l'illusion d'un équipage dans une mer sans fin.

L'île n'est plus un isolement, elle est un passage. Un point d'ancrage d'où l'on choisit, à chaque instant, comment traverser.

Pour quelle réalité ?

L'île, l'Illusion et la Liberté

Il n'est pas d'île déserte qui soit éternellement romantique.

L'idéal d'éloignement, de simplicité, de pureté originelle – ce mythe du paradis insulaire – se heurte tôt ou tard à la réalité. Car l'homme est un être social, et l'insularité, loin d'abolir l'altérité, l'exacerbe. Elle force la confrontation ou l'effacement. Il faut s'accorder, cohabiter, définir des règles, ou bien sombrer dans l'oubli de soi. Toute île devient alors un monde tangible, une terre qui impose ses propres lois. Entité géographique et politique à part entière, elle est à la fois laboratoire du futur et vestige du passé. L'utopie s'y construit autant qu'elle s'y brise.

C'est l'illusion de Circé : une promesse de volupté, une parenthèse enchantée où l'instant suspendu dissout la peur du lendemain. Plaisirs des sens, confort, divertissements... Pourtant, l'âme d'Ulysse résiste. La jouissance immédiate ne suffit pas à qui cherche un sens. L'île de Circé est un piège, un lieu d'oubli où l'homme s'éloigne de lui-même. L'exil doré devient captivité. La tentation d'y rester s'oppose à l'appel du large, et ceux qui ne savent plus partir finissent pétrifiés, prisonniers d'un éternel présent.

Car l'île est un paradoxe. Elle ferme et elle ouvre. De sa pointe extrême, quand le regard se perd vers l'horizon, elle devient un seuil. La conscience du dehors s'éveille face à la mer, dans cette promesse d'un ailleurs à conquérir. Un passage vers l'inconnu bleu et infini.

Et alors, dans ce regard tourné vers l'ailleurs, surgit une autre image : non plus celle de l'île close et encerclée par l'eau, mais celle des grands espaces américains, ces territoires arides et ouverts, peu peuplés mais hantés par des figures errantes. Ces aventuriers sans attaches, héros de la route, qui refusent l'immobilité et tracent leur propre destinée. Libres. En mouvement.

Ironie du sort, eux-mêmes sont issus d'un autre voyage : celui des exilés, de ceux qui ont tout quitté pour une île plus grande, une terre promise au-delà des océans. Toujours cet élan, ce saut dans l'inconnu, ce départ pour survivre, pour exister, pour recommencer.

Partir vers l'île pour gagner la liberté.

Quitter l'île pour ne pas s'y perdre.

Un éternel recommencement. Comme la vague qui, inlassablement, vient mourir sur les récifs avant de repartir au large.

J'avoue, pour les plus nantis de ce monde, trouver bien pensée cette architecture des ilots résidentiels de Dubaï, lotissements de paillotes de luxe tournées vers la mer, en forme de palmeraies. Des villas Isolées mais reliées. Juste compromis entre les quêtes existentielles incitant à se couper du monde pour se retrouver entre soi, sans souffrir de l'angoisse de l'isolement. L'indépendance sans solitude. S'isoler dans un monde paradisiaque tout en restant connectés avec le monde. Le vrai luxe. Consumériste et destructeur à l'envie.... Les îles-refuges de demain sont artificielles.

Qui l'île quantique... refuge ou tombeau ?

Le monde qui s'annonce, façonné par la crise de l'anthropocène, ravive l'antique nécessité du départ. Quand les terres s'épuisent, que l'eau se retire ou submerge, quand la guerre et la misère referment l'horizon, la seule issue devient la mer. Traverser. Quitter une rive condamnée pour atteindre un ailleurs incertain.

Mais toute île n'est pas une promesse. Chaque traversée est un pari dont l'issue reste suspendue, un pile ou face où le destin oscille encore entre salut et naufrage. L'Île de Schrödinger. Elle est refuge et rejet, terre promise ou rempart, vie nouvelle ou dernier naufrage. Tant que l'exilé est en mer, il existe dans un entre-deux : son avenir n'est ni scellé, ni ouvert, il est simplement en attente. Cette île qu'il espère, il ne la découvrira qu'en touchant terre, si tant est qu'il le puisse.

Certaines îles sont devenues cimetières avant même d'être atteintes. Les îles de Méditerranée, rêvées comme des Éden, se muent en lincoils flottants où s'échouent ceux que la mer n'a pas épargnés. Mayotte, submergée, repousse toujours ceux que la détresse attire. La mer, jadis passage, se transforme en mur liquide. Ceux qui y survivent affrontent un autre rejet, celui des peuples déjà installés, qui défendent leurs frontières comme on défend un territoire assiégé. L'île devient alors une illusion cruelle : ce n'est pas une terre d'accueil, mais une forteresse.

L'île estuaire : entre deux mondes

Il est un estuaire / À nos fleuves de soupirs / Où l'eau mêle nos mystères / Et nos belles différences / J'y apprendrai à me taire / Et tes larmes retenir / Dans cet autre Finistère / Aux longues plages de silence / Car là-haut dans le ciel si un jour je m'en vais / Ce que je voudrais de nous emporter avant tout / C'est le sucre, et le miel et le peu que l'on sait / N'être qu'à nous

Il est un estuaire / À nos fleuves de soupirs / Où l'eau mêle nos mystères / Et nos belles différences / J'y apprendrai à me taire / Et tes larmes retenir / Dans cet autre Finistère / Aux longues plages de silence

Il est un estuaire / À nos fleuves de soupirs / Où l'eau mêle nos mystères / Et nos belles différences / J'y apprendrai à me taire / Et tes larmes retenir / Dans cet autre Finistère / Aux longues plages de silence / J'y apprendrai à me taire / Et tes larmes retenir / Dans cet autre Finistère / Aux longues, longues, longues plages de silence

Le réchauffement climatique et la montée des océans brouillent encore cette quête insulaire. L'île-refuge menace de sombrer, son sol n'est plus un ancrage, mais une faille. Elle se fait passerelle, lieu de transit entre deux états d'être. Chaque histoire humaine qui s'y joue oscille entre l'exil et l'enracinement, le départ et la survie.

L'île devient un laboratoire de notre avenir commun. À mesure que le monde se referme, la question du partage et de la préservation des ressources s'impose avec une nouvelle brutalité. Nulle part cela n'est plus tangible que sur ces territoires circonscrits, où l'espace est compté et la solidarité une nécessité vitale. L'île est une leçon politique : elle force à choisir entre la coexistence ou le rejet, entre l'invention d'un nouveau monde et la reproduction des mêmes clôtures.

L'île comme épreuve : s'arrêter pour comprendre

Rêver d'une île, c'est croire en un espace de répit. S'y poser, c'est d'abord arrêter le mouvement, suspendre l'agitation du corps... mais libérer l'esprit. L'île offre cette illusion d'un instant hors du temps, où l'on peut s'extraire du fracas du monde.

Mais cette pause est un leurre si elle ne mène pas à une prise de conscience. L'épreuve insulaire impose une maïeutique : face à un espace clos, on ne peut plus fuir vers l'ailleurs, on doit enfin affronter l'ici et le maintenant. L'île devient un miroir de soi-même et de sa capacité à s'adapter, à partager, à survivre autrement.

Dans *L'Île* (1965), Robert Merle imaginait un monde reconstruit sur les ruines d'une mutinerie, où les rescapés devaient rebâtir une société. Mais ils n'échappaient pas à leur propre nature : l'île était un rêve de renouveau... mais aussi un huis clos où ressurgissaient les instincts de domination et de survie. L'île révèle ce que nous sommes. Elle force à redéfinir le « Nous », non plus dans l'abstraction des idéaux, mais dans la réalité des besoins : qui nourrit, qui protège, qui partage ?

C'est peut-être là la véritable leçon de l'île. Elle n'est pas un refuge permanent. Elle est une confrontation. Elle force à lever les yeux, non pas vers l'extérieur, en quête d'une autre échappatoire, mais vers l'intérieur, pour redécouvrir ce qui, ici et maintenant, peut être construit. Retrouver la puissance d'agir.

Et alors, seulement alors, on peut reprendre la mesure des paysages insulaires, de ces falaises escarpées défiant la mer. Et s'en inspirer.

Souvenir de vents tellement violents en Crête, dans un défilé de gorges abruptes séparant le Nord du Sud de l'Île, à l'extrême Ouest, près de Chania, que je devais tenir très fermement mon dernier fils, encore garçonnet, pour qu'il ne soit pas emporté et projeté en bas de la paroi. J'ai vraiment craint qu'il s'empale en tombant le long des roches rendues coupantes comme des lames.

La force de ces bourrasques m'avait fait peur. Nous étions pourtant en plein été, mais le vent venu du Sud, la Lybie au loin, qui traverse la méditerranée se déchainait, renforcé même peut-être par des effets d'écho climatique provenant du lit du torrent dont on comprend la trace au fond du canyon et qu'on suppose extrêmement violents aussi l'hiver.

Une cavalcade venteuse infernale digne d'une Horde, habituée d'escalades horizontales et désespérées pour résister aux coupures des anfractuosités aussi massives qu'aiguës. La vallée n'est accessible qu'à pied évidemment, des parkings en hauteur qu'il faut quitter pour ensuite s'enfoncer dans les roches en suivant un sentier de plus en plus escarpé ; attirée par l'intensité des couleurs ocre des roches et l'éternel attrait du vide, de ses dénivelés d'une intensité exceptionnelle.

Les éléments ont façonné un paysage grandiose, et le mot est faible ; un décor naturel à inspirer des tragédies. Au loin, au bout du défilé, danse la mer bleue et les lumières du soleil enchanteresses. Mais la randonnée dans ces conditions s'annonce expédition voire cauchemardesque. Le centre de l'Île est plus qu'inquiétant, voire terrifiant, lorsque le vent s'y invite. Il nécessite de s'y préparer. Retour à la plage finalement.... Pour le moment.

L'île : un nouveau départ

Pour survivre sur le radeau Terre, il ne suffit plus d'errer. Il faut changer de cap. Une nouvelle quête s'impose : réduire notre empreinte entropique, réapprendre la sobriété, s'ancrer sans s'enchaîner. Vivre autrement.

L'île nous y prépare en nous plaçant face à notre rapport à l'essentiel. Elle exige que l'on repense notre manière d'habiter le monde. Voyager immobile, mais rester en mouvement. Trouver une dynamique qui ne soit plus celle de l'épuisement, mais celle du juste équilibre.

Penser l'île est une épreuve. Elle met en scène l'impermanence. La vie n'y est jamais figée : le temps s'y plie, les certitudes s'y dissolvent, les repères tangent. C'est un exercice de méditation : accueillir l'instabilité sans s'y perdre. Ne pas laisser les horizons mouvants brouiller le cap. Car l'île, si elle est d'abord contemplation, finit toujours par interroger l'action.

Rêver d'île est une quête.

Une quête sans fin, où chaque horizon en chasse un autre. Le voyage mental semble d'abord solitaire, mais les pensées s'agrègent en archipels, se relient, réduisent les distances. Les îles sont faites pour être explorées, mais elles ne sont pas destinées à l'isolement. Même dans l'errance, même dans la solitude apparente, le lien à l'autre persiste. L'île nous y ramène toujours.

À force de scruter l'ailleurs, le passé, le rêve inachevé, une évidence surgit : le véritable départ ne se fait pas vers un ailleurs fantasmé, mais dans l'ici et maintenant.

Sortir du deuil – quel qu'il soit. Quitter l'état de passivité. Passer à l'action.

Tel Ulysse ayant fait un beau voyage, l'insulaire qui revient n'est plus le même. Il connaît la force qu'il faut pour partir, mais aussi celle qu'il faut pour revenir. Il sait vivre éloigné du monde, mais pas seul. Il a quitté sa prison intérieure, redressé la tête, pris sa place dans le monde.

Et alors, il se retourne. Il ne fixe plus l'eau qui l'opprime et l'enferme dans ses doutes, mais la montagne qui s'élève devant lui.

Car penser l'île, c'est se donner la possibilité de recommencer.

Délires d'île, des lyres des îles ou comment dépasser les hydres de l'île ?

Rebâtir ce qui a été perdu, réparer ce qui a été brisé, transformer l'échec en un nouveau départ.

C'est une passerelle entre deux eaux.



Être une île, enfin !

Christian Gatard

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/287wm-sw042

Christian Gatard

Sociologue, prospectiviste et entrepreneur dans les sciences humaines, associé du Comptoir Prospectiviste et fondateur et animateur de *christiangatard&co*, Institut d'études qualitatives, Christian Gatard est aussi essayiste, romancier et auteur associé chez *Futurhebdo.fr*, le magazine de prospective. Il étudie les avenir possibles en invitant l'Histoire et l'anthropologie, la sociologie contemporaine et une prospective alternative pour anticiper les temps qui viennent. Son approche se situe au carrefour du sociologique, de l'économique et du légendaire. **Romans** : *L'île du Serpent Coq* (1999), *De Conchita Watson le ciel était sans nouvelle* (2000), *En respectant le chemin des dragons* (2001) L'Harmattan. **Essais et récits** : *Bureau d'études, récit de société*, Les Impressions Nouvelles 2005 ; *Ōdon, sourcier, sorcier, magicien* (livre collectif), Gourguiff Gradenico, 2008 ; *Nos 20 prochaines années*, Editions de l'Archipel, 2009 ; *Dictionnaire de la mort* (livre collectif), Hachette 2010, *Mythologies du futur*, Editions de l'Archipel, 2014 ; *Ruptures, Disruptures*, Editions Kawa, 2015 ; *Chroniques de l'intimité connectée* (livre collectif), Editions Kawa, 2016 ; *En quête de mythanalyse* (livre collectif), Osservatorio Processi Comunicativi, 2017 ; *Mythanalyse de l'insularité*, M@gm@, 2019 ; *l'Horifique Disputatio*, Le Comptoir Prospectiviste éditeur, 2021 ; *Quand j'avais 20 ans en 2050*, Le Comptoir Prospectiviste éditeur, 2025. Il publie régulièrement des articles liés à l'innovation sociale et culturelle (*INfluencia*, *Mutation Magazine*, *La Revue Générale...*) et intervient dans différentes écoles et institutions (EHESS, NEOMA, Sciences PO, ESCE...).

Abstract

Être une île relève d'une identité complexe et paradoxale, oscillant entre immobilité apparente et mouvements subtils causés par les forces naturelles et humaines. L'île n'est jamais totalement isolée, car elle est reliée au reste du monde par les courants marins, les oiseaux migrateurs et les récits qu'elle génère. Fragiles, les îles peuvent disparaître ou renaître, suscitant un imaginaire mythologique intense représenté par deux symboles : l'Arche de Noé, évoquant survie, espoir et transcendance, et le Radeau de la Méduse, symbole de chaos, de désespoir et d'effondrement social. Ces récits opposés traversent les âges et les cultures, réinventant constamment leur portée symbolique et narrative. Ainsi, l'île devient un espace de tension entre marginalisation et résistance, survie individuelle et collective. Finalement, les îles incarnent notre propre destin, tiraillé entre solidarité organisée et chaos tragique.

Illustration : *Coeli Stellati Christiani Haemisphaerium Prius* (1660) | Andreas Cellarius | Collection Jonathan Potter Maps Ltd.

Au milieu de l'océan ou à quelques encablures du continent, citadine ou cimetièrre, célèbre ou abandonnée, repère de pirates ou refuge de fêtes galantes, être une île est toute une affaire.

Immobile ?

Pas si sûr. Lentement, imperceptiblement, en pleine mer, l'île dérive sous la poussée de la tectonique des plaques. Dans les villes, les ponts l'agrippent pour freiner son glissement vers l'aval. Les îles ont-elles la bougeotte ?

Isolée ?

Voire. Les courants apportent les graines, les poissons, les débris et les idées d'ailleurs. Les vagues laissent des empreintes venues de l'autre côté de la planète. Les oiseaux migrateurs charrient des messages. Notre-Dame en son île est visitée. Esmeralda et Quasimodo ne sont jamais tranquilles.

Un morceau de terre qui résiste à la noyade ?

Allez dire ça aux îles basses et aux atolls coralliens. Aux Maldives, à Kiribati, à Tuvalu. Ou Java qui s'enfonce. Quant à Venise...

Les îles, ça disparaît et ça se retrouve. Leur charme paradoxal vient peut-être de là. C'est leur essence même. À la fois coupées du monde et reliées par des fils invisibles, ballottées par les courants, griffées par les vents, envahies par le tourisme de masse et défendues par des peuplades antiques armées de sarbacanes, les îles hésitent à accomplir leur destinée secrète, peut-être inavouable : être une Arche de Noé ouranienne ou un Radeau de la Méduse chtonienne ?

Je vous explique.

Ces deux marronniers de l'imaginaire maritime méritent d'être revisités. On dit beaucoup de mal des stéréotypes et des litanies qui répètent à l'envie le ressassé de la culture. Cette critique est injuste. Pourquoi l'arche et le radeau cheminent-ils à travers les âges sous forme de récits des origines, de contes à dormir debout, de fables philosophiques fascinantes ? Pourquoi se parent-ils de nouveaux atours d'une saison à l'autre, d'une ère historique à l'autre ?¹

Ils sont l'un et l'autre installés sur un arc narratif qui, de toute éternité, se propage et se réinvente. Leur énergie cinétique est considérable. Quand un astéroïde entre dans l'atmosphère, sa masse et sa vitesse lui confèrent une énorme énergie cinétique qui se convertit en chaleur et en lumière. Et bien, quand le concept arche/radeau débarque dans ma rédaction de ce texte, chargé de toutes les histoires et des mythes qui les ont forgés depuis la nuit des temps, vous imaginez l'impact. Sidérant.

Commençons par l'arche. L'Arkhè désigne l'origine, le fondement, le commencement du monde. L'analogie phonétique est un bon indicateur, peut-être pas très scientifique, mais efficace : le récit mythique est à quai, il faut embarquer.

Utanapishtim, dans l'Épopée de Gilgamesh, Manu dans son mythe éponyme indien, Deucalion chez les Grecs, sans parler des barques funéraires de l'Égypte ancienne ou des drakkars enflammés des Vikings sont des fiers alter ego de Noé. Que croyez-vous qu'est l'arche mystérieuse de Rama qui traverse le système solaire dans le roman d'Arthur C. Clarke ? Le vaisseau Endurance d'Interstellar, la station orbitale de Elysium, le vaisseau Axiom dans Wall-E ? Ce sont toutes et tous des véhicules destinés à un exil qui sera une renaissance promise sinon assurée. C'est d'ici, de ce moment unique qui triomphe sous vos yeux – l'écriture est performative, sinon quel intérêt ? – qu'ils vont décoller vers Ouranos, le ciel. À quoi servent ces lignes sinon de rampe de lancement à des vaisseaux narratifs en route vers les étoiles ?

Et le radeau ? Ulysse a beau en construire un de bric et de broc (vingt arbres quand même) pour échapper à Calypso, l'embarcation fait naufrage. Il s'en tire parce qu'il est malin, mais Poséidon lui en veut encore. Osiris trahi par son frère Seth embarque dans un coffre flottant jusqu'à s'échouer en Phénicie. L'Argo de Jason a beau être sacré et béni des Dieux, il est brisé par la tempête. Le Naglfar, vaisseau dans la mythologie nordique construit avec les ongles des morts, pourrait naviguer de conserve avec la barque de Charon. Ces embarcations lugubres racontent toujours la même histoire. Le Vaisseau fantôme erre encore dans les océans en écho à tous les naufrages de l'histoire. Je laisse de côté le Titanic pour éviter d'être traité de complotiste. À l'instant, dans ces phrases que vous lisez et qui leur servent à nouveau d'étape dans la mare imaginalis², vous les voyez se préparer à un nouveau départ vers le désespoir des mondes chtoniens (du grec *chthôn*, la terre, l'élément souterrain). Face obscure, inverse, de la route vers les étoiles ?³

L'Arche (qui n'est plus donc l'apanage de Noé) ouranienne est un dispositif d'évasion, de transcendance et de projection vers l'avenir, une réponse organisée et choisie au chaos⁴.

Le radeau (qui n'a pas pu sauver les naufragés de la Méduse) n'a pas fini de raconter les épreuves, la survie chaotique, l'abandon, la descente aux enfers. Bienvenu chez Hadès.

Être une île n'est décidément pas de tout repos. La suspension des lois du monde extérieur y favorise tantôt la quête de la connaissance, tantôt l'expérimentation sociale, mais aussi l'exclusion et la réclusion. Et ce n'est pas réservé aux îles symboliques, imaginaires ou prétextes à pirouettes philosophiques.

Il n'est pas donné à tout le monde de baptiser une île. Quand Jean-Baptiste Thibault de Chanvallon baptise l'île du Diable, devant la Guyane à la fin du 18^{ème}, il ne savait pas, le cher homme, à quel point cette anecdote allait nourrir ma démonstration. Elle fut une léproserie un temps. Un « silence de tombe » y règne, écrit le Capitaine Dreyfus, dans l'ignominie qui lui est faite dans ce bagne-charnier qui est une des trois îles du Salut. Ironie onomastique : le diable cohabite avec le salut. Ces îles sont au large de Kourou et assistent au décollage d'Ariane vers le cosmos et les champs ouraniens. Ainsi Satan et le Rédempteur sont-ils aux premières loges de l'exploration spatiale. Pour Ye Peijian, le « Père » des sondes lunaires chinoises, « *L'univers est un océan, la Lune, les îles Diaoyu, Mars, les îles Huangyan* ».

Et hop ! Nous voilà dans une autre dimension. Dans la tradition taoïste, le concept d'île est étroitement lié à la recherche de l'immortalité. Les adeptes du Dao imaginaient des îles lointaines, hors du temps, riches des ingrédients mystérieux qui leur apporteraient le miracle espéré. Les taïkonautes de Xi Jinping et les transhumanistes de la Silicon Valley et au-delà s'inscrivent dans cette quête. Aller vers le cosmos, c'est prolonger la vie – la sienne, celle du Parti, celle de l'humanité. L'arche de Noé a de beaux jours devant elle et les îles ouraniennes promettent de sauver l'humanité. Typiquement le genre de promesses qui n'engagent que ceux qui y croient.

Et le radeau de la Méduse ?

L'artiste Nitouche Anthoussi en a déjoué le sort avec une grâce tragique : *Ellis Island à New York et l'île de Leros en Grèce, lieux, symboles de passage, d'exil, d'enfermement, incarnent une tension universelle entre marginalisation et résistance. Ellis Island, point d'entrée pour des millions d'immigrants, et Leros, espace d'exil successful pour patients psychiatriques, prisonniers politiques et réfugiés, se révèlent étonnamment similaires dans leur capacité à devenir des microcosmes d'humanité au-delà des structures qui les ont façonnés.*

La malédiction du naufrage de l'humanité n'est donc pas certaine.

Les anciens alchimistes et les adeptes du Tao cherchaient les herbes ou les ingrédients mystérieux censés prolonger la vie, parfois imaginés comme ne poussant que sur des îles lointaines entourées de brumes. Les légendes décrivent les Immortels (xian) jouissant d'une existence hors du temps, vivant en parfaite harmonie avec les éléments naturels. L'île est alors un microcosme idéal où les forces du yin et du yang circulent librement, procurant l'équilibre nécessaire à la longévité spirituelle. L'attrait pour ces « îles bénies » met en lumière une aspiration profonde dans la culture chinoise : l'union intime avec la nature et le désir de dépasser le cycle des naissances et des morts, autant sur le plan symbolique que littéral.

L'indécision sémantique entre l'île de Satan et celle du Sauveur pourrait paraître caricaturale. Au sens où il faudrait qu'une île décide enfin de son destin : arche ou radeau ? Mais c'est évidemment trop demander à un bout de terre qui émerge comme il peut d'une éruption volcanique, d'une accréction corallienne de dépôts alluviaux, d'élévation tectonique... que sais-je encore ?

Le destin qu'on lui donne, c'est du storytelling pur jus à la mode mythologique. L'élévation spirituelle et la transcendance de l'arche relève de l'utopie naïve, les abysses du radeau de la délectation morose. Et dans l'arche, on ne peut pas mettre tout le monde : encore un coup de la fracture sociale, d'autant plus que dans les abysses, il reste toujours de la place. Les délaissés, les rejetés du système, l'humanité livrée à elle-même après l'effondrement des structures de pouvoir y sont les premiers arrivants. Bref, être une île, c'est être nous.

Il s'agit de notre survie collective.

L'Arche de Noé symbolise, donc, la sortie de la crise absolue que symbolise le déluge. Le mythe raconte une humanité sauvée grâce à la coopération, à l'obéissance et à la foi dans un

projet commun. Comme chacun sait, les promesses n'engagent que ceux qui y croient. Mais un mythe est-il une promesse ?

En contrepoint, le Radeau de la Méduse met en lumière une dimension radicalement opposée. Ici, l'illusion est tragique : l'espoir du sauvetage ou d'une terre ferme est constamment déçu, nous laissant livrés à nous-mêmes sur une structure instable et précaire. La civilisation s'effondre, laissant place à la violence, à la folie et au cannibalisme. Bonjour la dissolution brutale des liens sociaux, l'effondrement moral, l'absence de gouvernance, et finalement, la fragilité extrême de la civilisation humaine face à l'angoisse de la survie. C'est de la délectation morose ou je ne m'y connais pas.

Entre la gouvernance éclairée, la solidarité, la coopération incarnées par l'Arche, et le chaos, la compétition brutale et l'égoïsme extrême du Radeau... un frisson s'empare du rédacteur de ces lignes. Mais quelle idée de s'emparer ainsi de ces irréconciliables visions du monde ?! Entre la dérive tragique et l'évasion organisée, entre le techno-salut et la déchéance organique, n'a-t-on pas mieux à faire que de plomber l'ambiance ?

Certains soirs, le rédacteur de ces lignes se surprend à détester les symboles, les mythes et toute la littérature depuis Gilgamesh au motif horripilant que c'est l'humanité entière qu'on enferme dans des cases, dans des îles-prisons, des équations trop savantes pour être honnêtes ! Comment faire pour être une île, enfin ! loin des poncifs du continent qui guette derrière l'horizon, hors des injonctions des géographes, hors de toute mythologie, loin de toute littérature, de toute poésie, de toute école philosophique ?

Être une île, enfin !, qui n'a pas besoin de mots pour dire ce qu'elle est, ce que je suis, ce que nous sommes, une île, enfin !, où je suis tranquille, absolument tranquille...



Enfin !

Notes

¹ Les explications ontologiques, le recours aux archétypes, l'évocation de révélations transcendantes, on va les laisser à d'autres. Ce sont des propositions historiquement marquées que la période suivante a tôt fait de remettre en cause. Un tsunami de postures scientifico-idéologiques se chargent de balayer le précédent. Leur sincérité n'est pas mise en cause. Depuis la crypte sous le Panthéon, Voltaire crie encore : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai pour que vous ayez le droit de le dire. » Je ne dirai pas comme lui « jusqu'à la mort » parce qu'il ne faut pas pousser, mais je respecte les visions de chacun à chaque époque, toujours un peu effaré de ce qu'on pouvait dire et croire en ces temps-là. D'ailleurs, on va voir que j'y vais aussi de ma propre explication qui ne tiendra pas plus longtemps que les autres...

² « ... Cette mer imaginaire sur laquelle vogue l'être humain et qui de siècle en siècle, et quels que soient les lieux et les époques, demeure le lien fondamental de nos consciences » (conférence d'Adrien Salvat du 8 janvier 1927 au Collège de France citée par Frédérick Tristan... en fait imaginée par lui et récupérée ici sans vergogne).

³ Il m'est arrivé de penser que sans cette rédaction et sans votre lecture, ni l'arche ni le radeau n'existent. On sait que l'état d'un système quantique n'est pas défini avant qu'il soit observé. Je ne prétends pas y comprendre grand-chose, mais pour l'instant, j'y vois une efficacité émotionnelle. Car voilà où je veux en venir : l'arche parle d'élévation, le radeau de chute. Serait-ce mon chat de Schrödinger dont on ne sait pas s'il est mort ou vivant avant d'ouvrir la boîte ? Je vais éviter d'ouvrir la boîte encore un moment.

⁴ Huxley dans *L'Île* de 1962 en contrepoint du *Meilleur des Mondes* explore cette piste. Pour Ursula Le Guin dans *Les Dépossédés* de 1974, l'île est un espace politique révolutionnaire et dans *L'Incal* (Jodorowsky et Moebius en 1981) traquent les îles cosmiques et la transfiguration initiatique.



Les îles spatiales : cheminement d’une fiction intersubjective controversée de l’avenir humain dans l’Anthropocène

Margaux D’Hont

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/yz95n-mpa40

Margaux D’Hont

Designer et chercheuse, membre du collectif Zoepolis et de l’association Aérodécarbo. Doctorante en Sciences Humaines et Sociales (CNU 71 SIC) au Centre National d’Études Spatiales (CNES) de Toulouse depuis octobre 2024, sa recherche-projet sur le design est rattachée au laboratoire ETHICS EA 7446 et à l’Université Polytechnique des Hauts-de-France. Ses objets d’étude sont les fictions intersubjectives du secteur spatial centrées sur l’avenir de l’humanité dans le contexte de l’Anthropocène.

Abstract

Les îles spatiales sont des projets de colonisation extraterrestre sous forme d’infrastructures orbitales ou d’habitats exoplanétaires. Élaborée aux fils des travaux d’ingénieurs et de scientifiques passionnés, cette fiction intersubjective s’est progressivement imposée comme un horizon inéluctable pour l’humanité, liée à l’idée d’une destinée extraterrestre libérée des contraintes terrestres. Ces représentations collectives se structurent aujourd’hui à travers des visions néolibérales et technosolutionnistes d’expansion spatiale, censées répondre à la polycrise écologique de l’Anthropocène. Pourtant, les projets d’îles spatiales contemporaines interrogent quant aux fondements éthiques, ontologiques et axiologiques qu’elles promeuvent. Cet article étudie l’évolution de cette fiction insulaire spatiale à travers les travaux d’ingénieurs et de scientifiques influents du secteur spatial, de 1900 à 2025. Il examine comment ces acteurs ont utilisé la « non-fiction » comme un vecteur communicationnel de leur vision des îles spatiales à matérialiser. En explorant cette métaphore selon différents contextes historiques, politiques, économiques et écologiques, l’article questionne finalement les aspects éthiques et ontologiques de ces fictions, tout en prospectant des destinées alternatives pour la métaphore insulaire spatiale.

Illustration : Partie occidentale des indes orientales (1673) | John Sellers | Collection British Library.

Introduction : enracinement des fictions d'îles spatiales

Les fictions intersubjectives des *îles spatiales* renvoient aux desseins d'exploration spatiale¹ (extra-terrestre) se déployant soit, sous forme d'infrastructures dites "hyper-habitable"² en orbite autour de la Terre ou voyageant sur les flots cosmiques, soit sous forme de colonisation d'autres corps célestes que celui de la Terre. Ces formes insulaires spatiales ont pris racine à travers une multitude de travaux et œuvres³, notamment celles de Johannes Kepler et de Jules Verne⁴ qui ont dessiné les bases d'une fiction intersubjective où le spatial serait constitué d'archipels à conquérir. Dès le XVII^e siècle, Johannes Kepler ouvre la voie aux fictions scientifiques d'exploration spatiale avec *Somnium* (1634), ouvrage posthume, considéré comme l'un des premiers ouvrages de science-fiction qui intègre des connaissances astronomiques avancées tout en se reposant sur une narration littéraire. Kepler y décrit la Lune comme une *terra incognita* habitée par des êtres adaptés à ses conditions extrêmes. Tout en entremêlant l'imaginaire récurrent de l'île comme métaphore de l'inconnu, Kepler nous confronte à des questionnements philosophiques et scientifiques profonds relatifs à la destinée possible de l'humanité.

Aujourd'hui, ces îles spatiales sont envisagées comme des terres promises à coloniser, conçues avec l'espoir d'affranchir l'humanité des contraintes terrestres. Elles prennent diverses formes – stations orbitales, vaisseaux spatiaux, îles lunaires, « astéroïdaires » ou planétaires – réactualisant le mythe ancestral du paradis perdu, enrichi par des fantasmes consuméristes modernes. Derrière ces projets insulaires contemporains se trouve une vision profondément enracinée dans l'imaginaire collectif : l'idée que la destinée ultime de l'humanité serait de devenir une espèce augmentée et extraterrestre. Ces projets transforment l'immensité du vide cosmique en un archipel à coloniser au plus vite, mobilisant une argumentation basée sur l'urgence existentielle face aux crises écologiques, aux menaces nucléaires, ou à la fin naturelle de notre étoile dans un lointain avenir. En effet, la Terre, cette minuscule île bleue dans l'immensité cosmique, traverse aujourd'hui une période de crises systémiques globales souvent réduites à la seule crise climatique. Celles-ci sont des conséquences directes des activités humaines mondialisées qui affectent profondément les conditions de la coévolution du vivant sur Terre et menacent notre propre pérennité. À l'origine de ce bouleversement se trouvent précisément des fictions intersubjectives, c'est-à-dire des représentations collectivement partagées du réel qui prennent forme à travers des récits, images et significations collectives qui structurent nos comportements et nos perceptions du monde. Face à cette polycrise maladroitement nommée Anthropocène, ces nouvelles fictions d'îles spatiales suscitent des interrogations quant à l'avenir prédéfini de l'humanité et du vivant qu'elles projettent.

Cet article s'intéresse ainsi à l'évolution de cette fiction insulaire spatiale élaborée à travers le prisme – non-exhaustif – des travaux d'ingénieurs et scientifiques convaincus, passionnés et influents du spatial de 1900 à 2025. Nous nous focalisons plus précisément sur les travaux de scientifiques et d'ingénieurs spatiaux qui ont exposé et promu leurs projets d'îles spatiales en utilisant le vecteur de la « non-fiction » par le biais de différents supports (livres, documentaires, séries télévisées, lieux hétérotopiques, sites internet, vidéos, conférences, événements) avec, pour but de les réaliser le plus vite possible. La notion de « non-fiction » désigne des œuvres et des contenus qui, bien qu'employant des techniques narratives ou discursives, prétendent à une vérité factuelle en s'appuyant sur des éléments réels. Nous explorerons donc à travers les trois premières parties, l'évolution de la fiction spatiale selon différents contextes politiques, économiques et écologiques.

La première partie retrace les fictions du début du XX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle. La deuxième partie retrace les fictions de la seconde moitié du XX^e siècle dans un contexte de prise de conscience écosophique jusqu'aux années 1990. La troisième partie retrace les fictions contemporaines des trente dernières années, de 1995 à 2025. Nous nous questionnons ensuite dans la quatrième partie sur les aspects axiologiques et ontologiques de l'évolution de cette fiction qui tend à se matérialiser dans le contexte de l'Anthropocène et nous prospectons dans la cinquième et dernière partie d'ouverture une autre destinée possible des îles spatiales.

1 Du dessin au dessein : concevoir un moyen d'atteindre les îles spatiales

Au XX^e siècle, les fictions d'exploration et de colonisation des îles spatiales tendent à se matérialiser sous l'impulsion de quatre penseurs avant-gardistes⁵ : Tsiolkovski en Union soviétique, Oberth en Allemagne, Esnault-Pelterie⁶ en France et Robert Goddard⁷ aux États-Unis. Les travaux de ces quatre ingénieurs scientifi-

ques se concentrent sur la même hypothèse : avant d'atteindre et de *designer* des îles spatiales, il faut d'abord s'assurer d'avoir un moyen pour s'y rendre et/ou pour pouvoir les *designer* en orbite.

C'est à travers les travaux de Konstantin Tsiolkovski, qu'on prénomme le père de l'astronautique soviétique, que les moyens de transports spatiaux et les îles spatiales débutent leurs matérialisations sur le plan théorique. Tsiolkovski, influencé par les œuvres de Jules Verne, part de l'hypothèse : pour atteindre l'au-delà de la Terre, il faut se focaliser sur un système complexe entremêlant ingénierie et science physique afin de concevoir un engin permettant de se dégager de la gravité terrestre. En 1903, dans *L'Exploration de l'espace cosmique par les engins à réaction*, il pose les bases de l'astronautique moderne en formulant l'équation fondamentale du spatiale qui permet de calculer le rapport entre l'accroissement de la vitesse, la masse initiale et la masse finale d'une fusée à propergol liquide. Tsiolkovski démontre, mathématiquement, la faisabilité technique des fusées pour l'exploration extraterrestre. Influencé par une fiction qui imbrique la conquête spatiale et la quête de l'immortalité portées par l'idéologie naissante du cosmisme russe, Tsiolkovski déclare en 1911 : « la Terre est le berceau de l'humanité, mais nul ne reste éternellement dans son berceau » ; expression devenue le symbole et la justification de la colonisation spatiale modern-contemporaine. Persuadé que l'avenir de l'humanité réside dans le spatial, Tsiolkovski tente de réaliser matériellement cette conquête par le biais des mathématiques, de la science, de l'ingénierie et de la littérature. En 1920, il publie un ouvrage à mi-chemin entre science-fiction et non-fiction, *Le Chemin des Étoiles*, où il narre sa vision de la destinée humaine. Il développe notamment l'idée d'habitats spatiaux en orbite terrestre et le développement de bases lunaires. L'influence de Tsiolkovski est décisive dans le milieu de l'astronautique : ses travaux inspirent directement des figures emblématiques du développement aéronautique soviétique puis russe, et mondiale, à la suite de la traduction de ses travaux après la Seconde Guerre mondiale.

À la même époque, de l'autre côté du continent européen, Hermann Oberth, ingénieur allemand passionné des récits de Jules Verne et du spatial influencera, quant à lui, le développement astronautique et militaire allemand permettant l'avancée scientifique et militaire fulgurante du régime nazi en alliant une approche théorique et empirique. En 1922, il soumet un projet de thèse dans le champ disciplinaire des sciences physiques intitulé *La Fusée vers les espaces interplanétaires* qui sera rejetée par la sphère académique, car considéré comme invraisemblable, qu'il transformera en livre de non-fiction en 1923, considéré de nos jours comme le premier traité et ouvrage scientifique d'astronautique. Oberth démontrera, comme Tsiolkovski, la possibilité du développement de fusées. pour atteindre des îles spatiales en formulant les principes d'une science nouvelle – la fuséologie – et développera le concept des fusées à étage en calculant le nombre optimal pour l'envoi d'une fusée dans le spatial. Il développera d'autres concepts futuristes, comme les stations spatiales en orbite qu'il envisageait comme des bases scientifiques pour l'exploration spatiale et surtout le voyage interplanétaire, en proposant des missions vers Mars et au-delà⁸. En 1927, Oberth co-fonde *Verein für Raumschiffahrt* (VfR), une association dédiée aux recherches et aux tests de fusées qui a pour objectif ultime l'exploration spatiale et l'envoi d'humains au-delà des hautes frontières de la Terre. VfR rassemblera les plus grandes figures modernes de l'histoire de la conquête spatiale allemande et américaine⁹ notamment le jeune ingénieur Wernher Von Braun.

Dès la fin des années 1920, la fiction liant la conquête spatiale et la possibilité d'habiter d'autres espaces insulaires extraterrestres, s'enracinent dans l'imaginaire collectif par le biais d'expositions, de conférences scientifiques¹⁰ et entame son ascension grâce à la prolifération d'articles scientifiques, de discours médiatisés, d'œuvres littéraires et cinématographiques. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1945, la chute du régime nazi conduit à la dispersion du savoir scientifique et technique des ingénieurs allemands exfiltrés aux États-Unis, en France, en URSS et au Royaume-Uni. Dans le cadre de l'*Opération Paperclip*¹¹, les États-Unis recrutent plus de 1500 nazis, dont Wernher Von Braun et son équipe, pour développer leurs programmes militaires et spatiaux. La guerre froide s'installe en 1947 et s'empare de l'imaginaire des îles spatiales en la transformant en un Graal, démonstration de force et d'ingéniosités technologiques confrontant l'URSS et les États-Unis. Les îles spatiales deviennent une course acharnée renommée "conquête du spatial". À présent, chaque État utilise tout type de propagande pour faire admettre au citoyen la levée de fonds publics dans le but de développer des fusées ayant pour objectif : un homme sur la Lune. La série de magazines *Man Will Conquer Space Soon !* publiée dans la revue américaine *Colliers* jouera un rôle prépondérant dans la cristallisation des fictions de la conquête d'îles spatiales comme destinée de l'humanité notamment grâce aux illustrations époustouflantes de l'illustrateur Chesley Bonestell¹² et grâce à la publication d'articles à vocation scientifique¹³ de figures phares comme Willy Ley¹⁴ et Wernher Von Braun de 1952 à 1954. Von Braun écrit entre 1948

Les îles spatiales : cheminement d'une fiction intersubjective controversée de l'avenir humain dans l'Anthropocène et 1949 son œuvre de non-fiction *Das Marsprojekt*. Cette œuvre, traduite et publiée pour la première fois, en anglais, sous l'intitulé *The Mars Project : A technical Tools*, en 1950, avait une couverture illustrée par Bonestell. Il y décrit dans les moindres détails un plan technique sophistiqué et réaliste du premier voyage humain vers Mars programmé pour les années 1980. Von Braun calcule qu'une flotte de dix vaisseaux spatiaux, assemblés en orbite à la suite de 950 lancements de fusées réutilisables, permettra de transporter chacun 70 membres d'équipage et d'assurer leur survie.

The Mars Project se positionne très vite comme une référence d'ingénierie aérospatiale qui influence, dès lors, les stratégies d'exploration humaine extraterrestre ainsi que l'imaginaire des ingénieurs et scientifiques du spatial. Pour appuyer sa vision et ses projets, Von Braun s'associe avec la revue *Collier's*, Willy Ley et Chesley Bonestell, dans lesquelles il publiera des articles à portée scientifique dévoilant sa vision du spatial et de l'avenir de l'humanité. Par ailleurs, il collaborera avec Walt Disney, connu pour son intérêt pour le futur, avec lequel il conceptualisera le parc d'attractions futuriste *Tomorrowland*. En 1955, il réalisera une trilogie de films documentaires à portée scientifique, *Man in Space* et *Man and the Moon* et en 1957 *Mars and Beyond*. Ces films fascineront le grand public et les gouvernements. Dans ces documentaires, Von Braun présente son projet de vaisseau spatial hyper-habitable, une roue de 76 mètres de diamètre positionnée en orbite basse de la Terre et simulant la gravité. Ce vaisseau pouvant accueillir 80 humains afin de réaliser des observations de la Terre autant pour une finalité scientifique que militaire est aussi une base de ravitaillement pour les voyages interplanétaires. Von Braun, devenu directeur du Centre de vol spatial Marshall de la NASA en 1964, traduit ses principes théoriques, ceux de la *VfR* et des programmes militaires nazis et américains, pour développer des fusées via le programme Apollo.

Parallèlement, l'ingénieur Dandridge Cole convaincu lui aussi que l'avenir de l'humanité réside dans l'espace, s'intéresse, quant à lui, à l'habitabilité des astéroïdes qu'il prénomme planétoïdes. Cole devient un expert futurologue et est employé tantôt par le gouvernement tantôt par des firmes privées pour prospecter sérieusement¹⁵ l'avenir de l'humanité et anticiper les technologies du spatial. Son hypothèse est de coloniser le spatial de manière stratégique par le biais d'astéroïdes transformés en îles-stations spatiales comme première étape vers une expansion humaine durable extraterrestre, car ces espaces regorgent de ressources, sont plus simples à atteindre et moins onéreux à exploiter¹⁶. Dans son livre de non-fiction *Islands in Space* (1964) coécrit avec Donald Coxé, tous deux représentent le spatial comme un archipel d'habitats artificiels autonomes qui n'attendent qu'à être conquis¹⁷. Cole et Coxé projettent de creuser des cavités dans les astéroïdes qu'ils nomment des « pseudo-terres nomades ». Pour éviter les problématiques physiques, les astéroïdes seraient mis en rotation autour d'un axe pour générer une gravité artificielle et seraient équipés de miroirs pour orienter les rayons du soleil à l'intérieur et capter de l'énergie. Ces chambres intérieures permettraient de protéger des radiations cosmiques et d'accueillir des populations humaines qu'ils décrivent comme des *arches interstellaires*, c'est-à-dire comme de véritables îles-vaisseaux intergénérationnels permettant des voyages vers d'autres systèmes solaires.

La vision de Cole s'inscrit explicitement dans une analogie insulaire : tout comme les îles terrestres, ces îles spatiales seraient des environnements isolés, autosuffisants et propices à l'émergence de nouvelles cultures. Un concept clé des travaux de Cole est celui de la *macrolife*, analogie aux cellules, un concept liée à l'évolution biologique humaine selon laquelle ces colonies spatiales ne seraient pas de simples habitats, mais des écosystèmes dynamiques intégrant humains, environnements « naturels » et technologies artificielles embarqués qui auraient la faculté d'accroître l'espèce humaine afin de propager dans le cosmos de nouvelles civilisations. Selon lui, ce serait la prochaine étape dans l'organisation cosmique de la matière ; mais, pour que cela soit possible, Cole envisage l'augmentation technologique du corps humain afin de renouveler les organes grâce à des banques biologiques et génétiques individuelles. Cole publie nombre d'articles, de rapports et de livres de non-fiction¹⁸, et notamment, en 1965, *Cole Beyond Tomorrow : The Next 50 Years in Space* coécrit avec Roy Scarfo, où ils décrivent l'utilisation de la cryogénie afin d'allonger la vie humaine dans le but d'effectuer de longs voyages interplanétaires et retarder la mort d'un individu, le temps qu'une nouvelle technologie voit le jour. Il est ainsi convaincu que l'avenir proche de l'humanité est la mutation en un être transhumain immortel et spatial.

2 Dépasser les limites, designer des îles spatiales autonomes et autosuffisantes

À mesure que se précisent les architectures des moyens de transport vers les futures îles spatiales, se dessine en parallèle une réflexion profonde sur le design écosystémique des vaisseaux-îles spatiaux, pensés comme de nouvelles matrices techniques d'un environnement artificiel humain. Dès les années 1950, les travaux des ingénieurs et scientifiques spatiaux se concentrent donc sur la nécessité de développer des technologies dites de *supports de vie* qui avaient déjà été prospectées, dès 1903, dans les travaux de Tsiolkovski. Ces recherches, initialement menées pour l'habitabilité des sous-marins et le développement d'abris en temps de guerre par les programmes militaires russes et américains, deviennent des priorités existentielles pour la colonisation spatiale. Dans les années 1960, à la suite des trois conférences *Human Ecology in Space Flight* organisées par la NASA et l'université de Princeton, réunissant des scientifiques, des ingénieurs, des écologues et des militaires, les frères écologues Howard et Eugene Odum innovent en conceptualisant les *capsules spatiales* comme des modèles techniques réduits de l'écosystème terrestre. Leur notion de *capacité de charge* (*carrying capacity*) établi comme une éthique de vie, souligne la nécessité de concilier un équilibre entre les charges utiles embarquées, les activités et le nombre d'humains, la gestion du nombre d'espèces vivantes embarquées et les capacités techniques du milieu artificiel fonctionnant en système autonome et autosuffisant de ces nouveaux espaces extraterrestres prénommés *cabines écologiques* (Anker, 2005). Il s'agit plus précisément de reproduire un système complexe en milieu fermé permettant la régénération de l'air, de l'eau, la gestion des déchets et la production alimentaire grâce à des technologies et des biotechnologies de pointe qui permettent d'assurer la survie humaine. La recherche médicale participe activement aux recherches des premiers simulateurs de cabines spatiales où des expériences sont réalisées sur des humains pour tester les effets physiques et psychologiques potentiels que rencontreront les futurs astronautes¹⁹. Comme le soulignent les frères Odum, pour qu'un écosystème soit fiable, efficace et stable, il doit être le plus diversifié et complexe possible. Le principe des cabines écologiques essaime dans les recherches projets d'îles spatiales, mais le réel rattrape les fictions. Elles seront jugées trop onéreuses et complexes pour les premières missions habitées de court terme, mais resteront tout de même des travaux en cours pour concevoir, sur le long terme, des bases permanentes sur la Lune, sur Mars via ou pour des voyages interplanétaires.

L'ensemble de ces premières études interdisciplinaires rendent compte de la complexité technique de la mise en œuvre des îles spatiales, résumées à une problématique technique et économique à solutionner. Malgré les difficultés de mettre au point un système technique habitable en milieu fermé, l'idée de la colonisation extraterrestre est toujours perçue comme une évidence existentielle de la destinée humaine. Cette évidence se renforcera d'autant plus avec la prise de conscience des limites écologiques de la Terre. Durant la même période des années 1960 et 1970, des études scientifiques bouleversent les visions du monde de l'époque moderne : la Terre, perçue comme une source inépuisable de ressources, commence d'être comprise telle qu'elle est : un système complexe, fermé et fragile, animé par les vivants. Cette prise de conscience est portée par des figures scientifiques qui alertent sur les impacts bio-environnementaux des activités humaines. En 1962, Rachel Carson publie *Silent Spring* dénonçant les conséquences mortifères des pesticides sur les écosystèmes et la santé des vivants. Ce livre, souvent considéré comme fondateur des sciences écologiques modernes, révèle l'interconnexion entre les activités industrielles polluantes sur l'ensemble de la géo-biosphère et l'impact des activités agricoles utilisant des pesticides et des nutriments qui accroissent les productions, mais qui surexploitent les sols et la biosphère et tendent à les stériliser sur le long terme.

Cette réflexion est élargie, en 1966, par l'économiste Kenneth Boulding qui introduit la métaphore du *vaisseau spatial Terre* (*Spaceship Earth*) pour décrire l'ingéniosité et la complexité du fonctionnement systématique de la Terre et des vivants dont l'humain est interdépendant. Dans son article *The Economics of the Coming Spaceship Earth* (1966), il met en lumière le fait que la planète est un milieu fini, et donc limité où les ressources doivent être gérées avec prudence, confrontant dès lors l'impasse des fictions modernes d'une croissance illimitée. En 1968, la photographie *Earthrise, Levée de la Terre depuis la Lune*, prise par William Anders lors d'Apollo 8 renforce cette idée que la Terre est un vaisseau spatial, une petite île fragile et extraordinaire à préserver. Cette métaphore est ensuite reprise en 1969 par Buckminster Fuller dans *Operating Manual for Spaceship Earth*, où il insiste sur l'interdépendance des systèmes terrestres et la nécessité d'une « *com-préhension* » micro-meso-macro de ce système que nous habitons. En 1968, Paul Ehrlich publie *The Population Bomb* et alerte, quant à lui, sur les dangers d'une croissance démographique incontrôlée et ses effets sur l'écosystème Terre.

Les îles spatiales : cheminement d'une fiction intersubjective controversée de l'avenir humain dans l'Anthropocène

La préoccupation de la prise de conscience de ces problématiques atteint le grand public avec la publication du rapport Meadows, *Limits to Growth* en 1972, commandé par le Club de Rome. Avec la révolution des modèles de simulation, le rapport met en lumière le fait que les fictions du progrès humain liées à la croissance et au consumérisme – engendrées jusqu'à présent par les modes de vie occidentaux – crée la surexploitation des ressources naturelles, une accélération démographique, une production intensive et polluante industrielle et agricole vont entraîner, si on ne freine pas, des polycrises voire un effondrement systémique dans les années 2020-2040. La même année, l'image *Blue Marble*, capturée par l'équipage d'Apollo 17, renforce la perception que la planète, dans toute son unité, est un milieu miraculeux, sans frontières visibles que nous devons protéger. Cette image transforme radicalement la conscience écologique mondiale, ancrant l'idée que la Terre est une petite île spatiale dont la pérennité dépend d'une gestion responsable de ses ressources et d'une éthique écosophique de nos modes de vie. Fasciné par *Blue Marble*, Carl Sagan écrira un petit poème, rempli de réflexion et de sagesse pour ce Petit Point Bleu Pâle qui est notre unique lieu de vie. Fort de ce nouveau mouvement écologique, James Lovelock, ingénieur consultant pour plusieurs institutions, notamment pour la NASA, s'est spécialisé sur les études des conditions atmosphériques planétaires et ses composés chimiques permettant notamment la détection de la vie sur d'autres planètes. Il conclut à travers ses recherches retranscrites dans plusieurs articles en collaboration avec Lynn Margulis, qui aboutira à son livre controversé *L'Hypothèse Gaïa* (1979), que la Terre est un système complexe animé par le vivant et sa coévolution avec le milieu terrestre ; et que nous, humains occidentaux, tendons à la détruire.

Ainsi, les recherches scientifiques sont claires : les ressources terrestres sont limitées et la biosphère est mise en péril face à nos modes de vie occidentaux basés sur des valeurs de progrès, d'accroissement économique, de surcharge démographiques décuplées par des activités humaines qui polluent l'ensemble de la biosphère. Cette prise de conscience écosophique ouvre la voie à la recherche de solution pour pallier ces problématiques anthropiques et favorise une nouvelle logique qui argumente et légitime l'émergence de nouveaux projets en faveur des îles spatiales dès les années 1970. En effet, si la Terre est un vaisseau spatial aux ressources limitées et que l'humain a besoin comme le stipule la théorie de *l'échelle de Kardashev*²⁰ (1964), d'encore plus de ressources pour assurer sa pérennité et son évolution, alors, l'avenir de l'humanité ne peut résider que dans la colonisation spatiale, où se trouve une infinité de ressources et de possibilités. C'est dans ce contexte que le physicien américain Gérard O'Neill, alors professeur à l'université de Princeton, développe une vision alternative de l'exploration spatiale fondée sur la création d'habitats orbitaux autosuffisants, inspirés des travaux de Dandridge Cole. Pour étoffer la viabilité de sa vision, O'Neill organise des ateliers avec ses étudiants, financés en partie par la NASA, au cours desquels plusieurs concepts d'habitats spatiaux ont été étudiés.

Il développera et exposera, dans son livre de non-fiction *The High Frontier* (1976), la vie des colons dans les îles spatiales en utilisant différents styles de narration dont des lettres fictives entre colons et des détails techniques d'ingénierie. O'Neill conceptualise trois types progressifs d'habitats orbitaux : *Island One*, inspiré de la sphère de Bernal, est une structure sphérique de 500 mètres de diamètre en rotation, générant une gravité artificielle et pouvant accueillir 10 000 habitants. *Island Two* reprend les principes d'*Island One*, mais avec des dimensions supérieures (1,6 km de diamètre), permettant d'héberger plusieurs centaines de milliers de personnes. Cette structure torique ou cylindrique sert de prototype pour les mécanismes de régénération environnementale et l'agriculture spatiale. *Island Three*, ou *cylindre d'O'Neill*, représente l'aboutissement du projet : il s'agit de deux cylindres « contre-rotatifs » mesurant 8 km de diamètre et 32 km de longueur, capables d'accueillir plusieurs millions d'habitants.

Le compromis optimal retenu est une rotation d'un tour toutes les deux minutes, évitant ainsi les effets secondaires comme la désorientation vestibulaire. L'alimentation énergétique repose sur un système de miroirs orientables réfléchissant la lumière solaire vers des fenêtres longitudinales, garantissant un éclairage naturel et une alternance jour-nuit stable. Cette énergie est convertie en électricité via des panneaux photovoltaïques, assurant l'autonomie énergétique des colonies. La protection contre les radiations cosmiques et solaires est un autre enjeu clé. O'Neill envisage d'exploiter les ressources lunaires et des astéroïdes, riches en oxydes de silicium et en aluminium, pour construire des parois protectrices massives. L'eau et le régolithe lunaire pourraient aussi être utilisés comme boucliers contre les particules à haute énergie. La construction de l'île spatiale reposerait sur l'exploitation des matériaux issus des lunes et des astéroïdes, transportés par des *mass drivers*, capables d'acheminer des ressources sans propulsion chimique. Ces habitats orbitaux sont conçus comme des écosystèmes fermés, où les flux de matière et d'énergie sont intégralement recyclés. L'oxygène, le dioxyde de

carbone et l'eau sont régénérés en continu par des processus biologiques et technologiques. Des zones agricoles intégrées permettent une production alimentaire autonome grâce à l'hydroponie et l'aéroponie, tandis qu'une gestion avancée des déchets minimise les pertes et maximise l'efficacité énergétique et alimentaire. L'intérieur de l'île est divisé en zones urbaines, en zone agricoles et en zone naturelles reproduisant divers climats terrestres et où certains êtres vivants terrestres seraient sélectionnés pour peupler les étendues forestières, les lacs, les champs sans compromettre le confort des colons en évitant tous les désagréments vécus sur Terre avec des espèces invasives ou porteuses de maladie comme les moustiques. Ces îles seraient placées aux points de Lagrange du système Terre-Lune, des zones orbitales stables nécessitant peu d'énergie pour les maintenir en position.

Pour populariser ses îles spatiales, O'Neill demande à l'illustrateur Don Davis, critiqué à ses débuts par Chesley Bonestell, de produire des vues enchanteuses de l'intérieur des îles. Davis les représente comme des stations balnéaires paradisiaques quasiment identiques aux paysages terrestres qui permettent de promouvoir la qualité de vie à l'intérieur de ces colonies. Chaque île pourrait développer une organisation sociale et économique singulière, favorisant une diversification progressive de nouvelles cultures humaines, à l'image des cultures insulaires qui ont évolué indépendamment sur Terre. O'Neill est convaincu que ces nouvelles îles hors de la Terre sont le seul moyen de pérenniser l'humanité, de gérer la surpopulation, mais également la préservation de certains vivants soigneusement sélectionnés. Son projet marque ainsi une rupture dans la conception de l'exploration spatiale : il ne s'agit plus d'un simple exploit technologique d'exploration, mais d'une redéfinition existentielle de la destinée de l'humanité et du vivant terrestre où le spatial devient un cadre structurant de l'évolution sociale, économique, technologique et écologique de la vie de la Terre. Malgré l'engouement des îles d'O'Neill, aucun fond ne sera levé pour réaliser les travaux visionnaires d'O'Neill qui demandent une prouesse technique et technologique extrême.

À l'époque, les fonds liés au spatial seront investis dans les satellites de télécommunication et d'internet, dans le projet de la station internationale spatiale (ISS) ou encore dans des projets spatiaux militaires. Pour autant, les fictions liées à la création d'habitats en milieu fermé se développent et s'incarnent à travers l'expérience de Biosphère 2 en Arizona dans les années 1990. Ce projet expérimental visait à tester la viabilité d'un écosystème clos et autosuffisant sur Terre afin de prospecter sur des techniques d'habitabilité possible en milieu extra-terrestre (Dempster, 1999). Huit biosphéronautes furent confinés de 1991 à 1993 dans un environnement hermétiquement clos de plus de 12 000 m², abritant plusieurs biomes simulés dont une forêt tropicale, un désert, un lac-océan abritant des coraux, une ferme avec quelques champs pour produire des légumes, des céréales et des fruits. Conçu comme un laboratoire vivant, Biosphère 2 permit d'expérimenter la régénération autonome de l'air, de l'eau et de la biomasse, mais très vite, l'expérience révéla cependant les limites biologiques, psychologiques et techniques d'un système totalement artificialisé : déséquilibres en oxygène, effondrement de certains écosystèmes internes et surtout des tensions sociales entre les biosphéronautes qui mirent fin à l'expérience.

3 La destinée manifeste des îles spatiales pour tous et sans escale dans l'Anthropo(s)cène

Si Biosphère 2 révèle les complexités sociales et techniques liées au maintien d'un écosystème fermé, elle marque néanmoins une étape charnière dans la transposition des principes de l'écologie à des espaces spatiaux hostiles. Mais à mesure que l'utopie des îles orbitales d'O'Neill s'efface faute de moyens et de volonté politique concentrés sur des projets à vocation technologique et géopolitique, tels que la construction de l'Internationale Space Station (ISS), une autre vision de l'exode spatial prend forme à la fin du XXe siècle sous l'impulsion de l'ingénieur américain Robert Zubrin. Zubrin défend l'idée d'une colonisation permanente sur Mars où la planète ne serait plus une simple île isolée, mais un nouveau continent à conquérir. Contrairement aux visions d'O'Neill et Cole qui reposent sur l'immensité des contraintes et des technologies que demande le design d'îles spatiales en orbites, Mars est une planète, donc possède un espace préexistant, une gravité et un cycle circadien proche de ceux de la Terre, est assez proche du Soleil, possède de l'eau sous forme de glace, des minerais et une toute petite atmosphère. Ainsi, plutôt que d'établir une dépendance aux infrastructures terrestres, Zubrin propose que les colons exploitent directement les ressources martiennes pour assurer leur survie et éviter les lourdes logistiques de ravitaillement.

Zubrin avance l'idée d'adapter Mars à la vie humaine par une technique de terraformation qui permettrait de modifier son atmosphère en la rendant plus dense, d'exploiter ses sols et ses réserves d'eau pour les rendre viables à long terme et d'y semer la vie terrestre pour faire de Mars une Terre bis. Pour ce faire, il imagine une stratégie technosolutionniste basée sur des avancées de géo-bio-ingénierie qu'il explicite dans son ouvrage de non-fiction *The Case for Mars* (1996), où il décrit le principe « Mars Direct » pour que des colonies humaines se forment le plus tôt possible et sans escale. Zubrin adopte un discours semblable à celui de la conquête de l'Ouest américain où Mars est décrit comme la nouvelle frontière à franchir et une nouvelle île à conquérir les premiers²¹. Partisan du transhumanisme et de la théorie de la singularité formulée par Kurzweil qui suppose que l'intelligence artificielle prendra conscience d'elle-même et transformera l'être humain en fusionnant avec lui, Zubrin met en avant l'importance de l'amélioration de l'espèce humaine par la technologie pour effectuer les voyages interplanétaires et son adaptativité corporelle sur d'autres planètes. Il fonde l'association *Mars Society* en 1998 qui se déploie partout dans le monde. Il milite pour convaincre le grand public et les gouvernements des bénéfices de la colonisation de cette nouvelle terre promise. La *Mars Society* développe une multitude de conférences, d'événements et de projets dont le laboratoire *Mars Desert Research Station* situé en Utah pour étudier et simuler la colonisation martienne.

L'approche de Robert Zubrin a influencé des figures contemporaines majeures dans la sphère entrepreneuriale des technologies et du secteur spatial, en particulier Elon Musk, ancien membre de la *Mars Society*, qui tente désormais de matérialiser cette vision avec son entreprise SpaceX fondée en 2002. Pour Musk, cet objectif martien est non seulement un défi à relever, mais également, un enjeu d'ordre existentiel afin de réduire les risques d'extinction de l'humanité liés à la dépendance d'une seule planète non fiable sur le long terme, car soumise à de multiples dangers d'éradication, du style astéroïde, mort du Soleil, éruptions solaires, supernovæ, ou encore risques de guerres nucléaires ou biologiques. Selon Zubrin et Musk, largement inspirés par les travaux de Von Braun, il est essentiel et urgent d'accélérer l'expansion humaine au-delà du système Terre-Lune pour assurer la survie de l'espèce. Pour concrétiser cette vision, contrairement aux modèles traditionnels de développement d'engins spatiaux dépendant de missions lourdes et onéreuses, Musk mise sur une réduction drastique des coûts, une production industrielle en série et l'exploitation des ressources extraterrestres. Pour ce faire, SpaceX développe la Big Falcon Rocket (BFR), un vaisseau spatial entièrement réutilisable conçu pour le transport, à faible coût, des humains et des ressources vers Mars. La BFR est pensée pour un voyage de 6 mois et inclut une quarantaine de cabines qui devraient accueillir une centaine de passagers par voyage vers Mars (Musk, 2017 : 5). Pour assurer le voyage vers Mars, la BFR sera, dans un premier temps, envoyée en orbite avec l'équipage, puis ravitaillée en carburant supplémentaire afin d'assurer le voyage. Musk annonçait en 2015, sur le plateau télévisé de Stephen Colbert²², sa première méthode pour terraformer Mars, prénommée « *Nuke Mars !* » : il s'agirait de bombarder les pôles de Mars de bombes nucléaires afin de la réchauffer et de fondre les calottes glaciaires composées de CO₂ et d'eau. Dans l'article *Making Life Multiplanetary* (2017), Musk présentait sa seconde méthode et un échéancier de colonisation : premièrement, une mission cargo serait effectuée pour déposer du matériel sur Mars en 2022 et prouver la fiabilité du vaisseau. Deuxièmement, en 2024, quatre vaisseaux, deux vaisseaux cargo et deux vaisseaux d'équipage seraient envoyés pour prospecter les espaces de Mars, trouver les sources d'eau et préparer les camps. Puis, d'autres missions suivront toutes les deux années, en attendant le moment où l'envoi des fusées entre la Terre et Mars sera la plus stable, pour construire une première usine de production de carburant, puis au fil des nouveaux vaisseaux et des équipages qui arrivent la construction d'une ville autosuffisante. À long terme, les colons terraformeraient Mars et ouvriraient un nouveau chapitre de l'humanité devenue une espèce multiplanétaire.

Pour faire valoir sa vision de la démocratisation de l'accès au spatial pour tous et ses bienfaits pour l'humanité, Musk utilise, lui aussi, la technique de la non-fiction via de nouvelles formes techniques autres que le livre. Il exploite les réseaux sociaux, son site internet sur lequel on retrouve des vidéos de haute qualité des vaisseaux, des images réalisées avec l'intelligence artificielle qui mettent en scène des citoyens aux hauts capitaux symboliques, représentatifs de la société, prêts à conquérir le spatial. Dans la série *Countdown : Inspiration4 Mission to Space* (2021) diffusée sur la plateforme Netflix, quatre citoyens sont mis en scène à travers les codes de la télé-réalité pour effectuer un voyage de trois jours en orbite à bord du vaisseau Crew Dragon de SpaceX. Ces quatre citoyens, deux hommes et deux femmes passionnés du spatial représentent les « piliers » de la colonisation spatiale et reflètent l'image de l'humanité : Jared Isaacman aviateur, commandant et fondateur d'une entreprise américaine, symbolise le leadership ; Hayley Arceneaux, assistante médicale et « survivante » d'un cancer pédiatrique symbolise l'espoir ; Chris Sembroski qui a fait carrière dans l'armée de

l'air et l'innovation techniques militaires représente la générosité ; enfin, la professeure Sian Proctor spécialiste des géosciences et astronaute analogique représente la prospérité²³.

En effet, l'accès au spatial, démocratisé par SpaceX, a ouvert de nouveaux marchés économiques et anime la sphère entrepreneuriale néolibérale du NewSpace, avec de nouveaux entrepreneurs prénommés les Astrocapitalistes (Régnauld & al., 2024). Pour autant, au-delà du succès de la série, aucune fusée n'a, à ce jour, envoyé de cargaison sur Mars ; au-delà des échecs et des réussites des fusées, à ce jour la seule cargaison envoyée au-delà de l'orbite terrestre par SpaceX est la *Tesla Roadster*, une voiture tesla avec un mannequin humain équipé d'une combinaison spatiale de SpaceX, placée en orbite autour du Soleil, en 2018, lors de l'inauguration de la fusée Falcon Heavy. En février 2025, Musk devenu un des plus proches conseillers du nouveau président Donald Trump, relance la course vers la conquête spatiale au nom de la grandeur américaine. Musk, lors du discours d'investiture du Président Trump, imagine le premier homme sur le sol martien. Pour lui, c'est sûr, ce sera un Américain qui plantera le drapeau des USA sur Mars. Cette affirmation de Musk, controversée par son geste ressemblant au salut néonazi, sera confirmée ensuite par l'allocution de Trump dans son plan idéologique *Make America Great Again (MAGA)*. Ainsi, les chercheurs en sciences humaines et sociales²⁴ suspectent que le mouvement « astrocapitaliste » (Régnauld & al., 2024) dérive vers un mouvement « astrofasciste » (Régnauld, 2025).

Bien que rassemblés tous les deux aujourd'hui autour de Trump et de la « broligarchie »²⁵, Jeff Bezos, avec son entreprise Blue Origin est le principal concurrent d'Elon Musk et de SpaceX. Contrairement à Musk, Bezos adopte une approche diamétralement opposée de la colonisation spatiale. Bezos, inspiré par les travaux de Gerard O'Neill depuis ses études à Princeton, considère que l'avenir de l'humanité ne réside pas sur une autre planète, mais dans des îles-habitats spatiaux orbitaux. Cette divergence traduit deux visions contrastées de la relation entre le spatial et la Terre : alors que Musk perçoit Mars comme un exil nécessaire pour assurer la pérennité de l'espèce humaine, Bezos voit le spatial comme une extension directe de la Terre, comme un espace de vie à optimiser qui permettrait de désengorger la planète Terre afin de la transformer en sanctuaire. Le projet de Blue Origin repose sur la construction de colonies spatiales autonomes, inspirées des îles spatiales d'O'Neill. Les îles de Bezos devraient accueillir des millions d'individus humains et non-humains dans des environnements contrôlés, simulant les conditions terrestres. Contrairement aux modèles de colonisation planétaire qui impliquent une adaptation de l'environnement à la vie humaine, Bezos mise sur la reproduction des conditions idéales de la Terre et le lien direct Terre-îles spatiales pour garantir un cadre de vie stable et optimisé. L'idée centrale de Blue Origin repose sur un principe d'urgence écologique et économique : déplacer les industries lourdes et polluantes dans le spatial afin de réduire l'empreinte écologique terrestre et de perpétuer le modèle néolibéral. En déplaçant les modes de vie humains, les industries énergétiques, minières et manufacturières dans le spatial, la planète pourrait être préservée, se régénérer pour laisser la vie terrestre évoluer pérennément.

Les colonies spatiales imaginées par Bezos s'organisent autour de plusieurs principes technologiques avancés : la gravité artificielle, générée par la rotation des îles-vaisseaux pour éviter les effets physiologiques négatifs de l'apesanteur sur le corps humain ; un système complexe d'ingénierie assurant le recyclage complet de l'air, de l'eau et des déchets ainsi que la production alimentaire en circuit fermé ; l'autosuffisance énergétique serait assurée par des panneaux solaires exploitant le rayonnement solaire continu en dehors de l'atmosphère terrestre ; puis un modèle économique basé sur l'exploitation des ressources minières extraterrestres, le tourisme spatial. La vision de Bezos est, dans un premier temps, de créer des îles-vaisseaux appelées *Orbital Reef* dédiées à des espaces de travail pour des entreprises, des laboratoires de recherche et de développements commerciaux. Ces nouveaux espaces de travail en orbite promettent aux entrepreneurs, chercheurs et salariés une vue panoramique de la Terre avec l'*overview effect*²⁶ à chaque regard porté sur la planète bleue pour une reconnexion à nos origines. Blue Origin argumente qu'en installant son entreprise en orbite, les entrepreneurs feront un acte fondamentalement écologique : protéger et préserver la Terre et la vie. Cette première étape de l'habitabilité des îles spatiales de Blue Origin promet la réduction des coûts de l'accès à l'espace, un développement économique stable et pérenne, la démocratisation de l'accès à l'espace pour ensuite bâtir de nouvelles îles spatiales. En parallèle, le projet *Blue Moon* assurera, quant à lui, l'habitabilité humaine de la Lune afin de produire du carburant et des ressources minières.

4 Les îles spatiales dans l'Anthropocène : solution pérenne ou égarement fictionnel ?

Les visions de SpaceX et Blue Origin, bien qu'empiriquement opposées, partagent un fond ontologique commun : le destin humain est nécessairement extraterrestre et néolibéral. Comme cet article l'a retracé, cette perspective s'ancre historiquement dans des désirs individuels et collectifs qui ont progressivement permis la transformation d'une abstraction fictionnelle en un projet matériel et tangible, porté par des générations successives d'adeptes. La fiction de l'île spatiale a évolué et a pris des formes d'argumentaires différentes : au départ, avec Kepler et Tsiolkovski, la fiction d'île spatiale était une projection scientifique et technique de prouesses du génie humain qui dénonçait tantôt le pouvoir inquisitorial ou promouvait une idéologie naissante le cosmisme russe. Par la suite, cette fiction a cheminée pour s'insuffler de fantasmes d'ingénieurs liés à la résolution de systèmes complexes et s'est incarnée en tant que Graal de l'inventeur-innovateur avec les projets formulés par Oberth, Von Braun, Cole, O'Neill. Cette fiction s'est également entremêlée dans un contexte géopolitique de guerre et/ou sortie de guerre pour devenir un objet de convoitise, de démonstration de force et de savoir-faire. Ce qui a eu des répercussions directes sur les représentations de la sphère scientifique et du grand public via des réflexions de propagande militaire, idéologique et pseudo-scientifique. C'est notamment au travers des programmes lunaires et des stations orbitales que ces récits se sont traduits en réalisations techniques, renforçant l'idée qu'il est non seulement possible d'atteindre ces « îles » spatiales, mais de les construire selon l'imaginaire collectif d'une esthétique paradisiaque, synonyme de confort et d'avenir idéalisé. Pour autant, la fiction de l'île spatiale appropriée par les différentes visions et narrée par les techniques de non-fiction ont toutes un dénominateur commun, qu'on pourrait nommer *même*²⁷ : l'évolution humaine est liée au développement technologique et sa destinée ne peut être qu'extraterrestre.

Toutefois, ces fictions relatives à la colonisation et à la création d'îles spatiales se sont principalement attachées à répondre à la question du « comment », apportant systématiquement des réponses techniques. Comme nous l'avons exposé dans les trois premières parties, dès les origines, les ingénieurs se sont concentrés sur les moyens techniques permettant d'atteindre ces îles spatiales, notamment par le développement des fusées, puis sur la création de systèmes techniques autosuffisants et autonomes, reproduisant artificiellement les mécanismes des écosystèmes terrestres. Confronté à diverses contraintes politiques et économiques, le mouvement du New Space s'est ensuite approprié ces fictions pour apporter, une fois encore, des solutions techniques et stratégiques visant à réduire les coûts et à résoudre les complexités inhérentes à ces défis. Cependant, les questions fondamentales du « pourquoi » et du sens profond de cette colonisation spatiale n'ont été abordées que de manière superficielle, restant ancrées dans des fictions intersubjectives rarement interrogées de manière critique. Les îles spatiales se rattachent ainsi principalement à deux grands groupes de représentations historiques : premièrement, une vision eschatologique liée aux récits apocalyptiques et messianiques contemporains, articulée autour de la peur d'une planète Terre devenue inhabitable, entraînant une fuite vers d'autres mondes spatiaux habitables. Deuxièmement, une vision utopique et idéaliste de reconstruction sociale et environnementale faussement démocratique²⁸, envisagée comme un paradis perdu retrouvé, fondée sur le progrès technique, scientifique et économique néolibéral et technosolutionniste, dans le but explicite de perpétuer les systèmes financiers, techniques et les représentations du monde propres aux sociétés occidentales modernes.

La question du « pourquoi » construire ces îles spatiales n'a été abordée qu'à travers le prisme idéologique des fictions modernes. Nous pouvons ainsi affirmer que ces visions sont des horizons technosolutionnistes, astronéolibéraux et astrofascistes (Régnauld et al., 2024) qui prédéterminent et restreignent dangereusement les futurs possibles du vivant terrestre. Ces représentations sont loin d'être neutres et dépassent les simples visions naïves ou exploratoires du devenir humain. La colonisation spatiale, en particulier dans le contexte de l'Anthropocène tel que définie par Crutzen (2002) – époque marquée par l'impact massif de l'activité humaine sur la biosphère – soulève des interrogations profondes sur notre responsabilité collective face à la dégradation de la vie terrestre. Depuis la prise de conscience liée à l'Anthropocène, ces fictions insulaires exploitent les polycrises environnementales et sociales actuelles pour légitimer la création d'îles spatiales et l'expansion humaine au-delà de la Terre, afin de préserver un modèle civilisationnel occidental spécifique. Des innovations telles que les fusées réutilisables, l'intelligence artificielle ou encore la géo-ingénierie y sont perçues comme des solutions techniques salvatrices, inscrites dans une croyance profonde en la toute-puissance du progrès technologique et financier. Or, cette perspective relève, selon certains penseurs comme Bruno Latour, d'une fiction intersubjective propre à la modernité et au néolibéralisme (Latour, 1991 ; 2015). Bruno Latour

questionne également cette fascination pour Mars en soulignant que ceux qui rêvent d'y migrer imaginent la Terre enfin débarrassée des contraintes du vivant. Il pose ainsi la question suivante : ne sommes-nous pas en train de créer une « planète B » pour mieux abandonner la première ? (Latour, 2021). Ce raisonnement rejoint les critiques de l'Anthropocène : en externalisant nos responsabilités écologiques vers un ailleurs mythifié, nous refusons d'affronter les conséquences de nos actions sur Terre. Aujourd'hui, l'exploration spatiale est en grande partie dirigée par des acteurs privés où la logique de marché l'emporte sur les idéaux scientifiques et humanistes.

Face à l'urgence écologique actuelle, caractérisée par la sixième extinction massive de la biodiversité et les bouleversements climatiques (Barnosky & al., 2011), et bientôt le dépassement de la 7ème limite planétaire liée à l'eau, il est légitime de s'interroger : la colonisation spatiale constitue-t-elle une solution viable ou une illusion qui détourne l'attention des véritables défis à résoudre ? Si l'expansion humaine continue de reposer sur des logiques de conquête et d'exploitation, elle risque simplement de reproduire, voire amplifier, les logiques de prédation déjà responsables de la crise environnementale sur Terre. Jusqu'à présent, aucune réalisation concrète des îles spatiales imaginées depuis plus d'un siècle n'a véritablement vu le jour, à l'exception limitée des stations orbitales comme l'ISS, MIR ou la China Space Station (SSC). L'expérience de Biosphère 2, unique en son genre par sa complexité et son ambition, a démontré à quel point il est difficile de reproduire artificiellement la complexité autorégulée de l'écosystème terrestre à grande échelle. Cette expérience souligne également les contradictions inhérentes à ces fictions insulaires : les îles terrestres, historiques ou métaphoriques, sont en réalité ouvertes aux échanges multiples avec leur environnement, loin de l'idéal clos et autosuffisant souvent représenté. Ainsi, la Terre elle-même n'est jamais totalement isolée, traversée constamment par des flux énergétiques, cosmiques et biologiques qui complexifient davantage toute tentative de recréer artificiellement un milieu viable. Les récits contemporains de la colonisation spatiale révèlent aussi une méconnaissance profonde des dynamiques écosystémiques fondamentales. Ils réduisent souvent les systèmes vivants à de simples éléments remplaçables ou décoratifs, ignorant leur interdépendance vitale à des niveaux macro (écosystèmes globaux), méso (populations), micro (groupes restreints) et même nano (individus possédants chacun un monde propre, l'Umwelt de Von Uexküll (1934).

Enfin, d'un point de vue social et humain, les expériences actuelles (Mars Desert Research Station ou ISS) restent limitées dans leur durée, leur portée, et surtout, elles ignorent largement les apports indispensables des sciences humaines et sociales, pourtant essentiels pour comprendre et gérer les dynamiques intersubjectives et sociétales dans des contextes extrêmes. Comme le souligne Jim Pass, l'absence de mobilisation des sciences humaines et sociales dans ces projets pourrait avoir un effet rebond dramatique sur l'humanité, qu'elle reste sur Terre ou migre sur Mars (Pass, 2017). Malgré les avancées technologiques, les défis éthiques, sociaux et psychologiques liés à la colonisation spatiale sont largement sous-estimés. L'astrocapitalisme voire l'astrofascisme incarné par Musk et Bezos, prône une vision de l'espace comme un nouveau marché financier à conquérir, où l'expansion humaine repose sur une logique extractiviste et compétitrice plutôt que sur une approche de cohabitation et de mutualisme. Dans cette perspective, la colonisation de l'espace apparaît moins comme un projet de sauvegarde de l'humanité que comme une extension des dynamiques d'exploitation qui ont déjà fragilisé notre planète et tend à éradiquer la vie évoluée sur Terre plutôt que de la préserver. La croyance en une conquête spatiale salvatrice pourrait masquer une réalité plus inquiétante : et si, au lieu de chercher à habiter une autre planète de toute urgence, nous commençons par apprendre à mieux habiter la nôtre ?

5 Ouverture : des îles astrocapitalistes aux archipels cosmosymbiotiques

Si l'Anthropocène est marqué par la domination humaine sur la biosphère, certains chercheurs, comme Glenn Albrecht, proposent le concept de Symbiocène : une ère où les activités humaines seraient pleinement intégrées aux dynamiques systémiques du vivant (Albrecht, 2020). Cette transition exige un abandon des modèles extractivistes, colonialistes et objectivistes au profit de systèmes régénératifs, capables de coexister avec les écosystèmes plutôt que de les épuiser. Loin d'être une simple refonte des infrastructures, le Symbiocène implique un renversement ontologique : l'humain n'est plus un être séparé du reste du vivant, mais un élément interdépendant des cycles biogéochimiques et des autres espèces. Le Symbiocène implique donc une réconciliation entre l'humain et le non-humain, où les infrastructures, les technologies et les économies seraient pensées en synergie avec les écosystèmes, plutôt que contre eux. Il repose ainsi sur une ontologie relationnelle, une écophilosophie (Guattari, 1989), où l'être humain est avant tout un être vivant, interdépendant de la Terre, des

Les îles spatiales : cheminement d'une fiction intersubjective controversée de l'avenir humain dans l'Anthropocène cycles biogéochimiques, des autres espèces et des forces cosmiques qui régulent la planète. Cette vision remet en cause les paradigmes dualistes qui ont dominé la pensée occidentale depuis Descartes, opposant culture et nature, humanité et animalité, progrès et préservation.

Dans cette lignée, il devient pertinent d'élargir la réflexion en introduisant un nouveau projet pour l'humanité que nous formalisons à travers notre néologisme le *Cosmosymbiocène*, où la symbiose avec le vivant s'étend au-delà de la Terre, vers une compréhension systémique du cosmos comme un tissu d'interrelations écologiques. Si le Symbiocène propose de réintégrer l'humain dans la biosphère terrestre, le Cosmosymbiocène élargit cette réflexion à l'ensemble du système Terre-espace, en prenant en compte les dynamiques cosmiques qui influencent les écosystèmes terrestres et les futures formes de vie que l'humanité pourrait côtoyer ou engendrer. Étymologiquement, le terme Cosmosymbiocène dérive de « Cosmo- », du grec *kósmos*, désignant l'ordre, le monde ou l'univers structurant les systèmes vivants dans une dynamique d'équilibre ; de « Symbio- », du grec *sumbíōsis*, signifiant « vivre ensemble », évoquant ainsi les interactions mutualistes et les interdépendances écologiques ; et enfin de « -cène », du grec *kainós*, marquant une nouvelle ère ou un changement radical. Le Cosmosymbiocène désigne donc une époque où les principes de la symbiose s'étendent au-delà de la Terre, envisageant l'espace non comme un territoire à exploiter, mais comme un vaste réseau de relations écologiques.

Le Cosmosymbiocène désigne ainsi une ère où les principes de la symbiose sont étendus au-delà de la Terre, envisageant l'espace non comme un territoire à conquérir, mais comme un tissu de relations enchevêtrées. Dans cette logique, la gouvernance future pourrait évoluer vers une Cosmosymbiocratie, une organisation politique fondée sur l'interdépendance des systèmes vivants, prenant en compte les dynamiques écologiques terrestres et extraterrestres. Contrairement aux modèles actuels, axés sur la compétition et l'exploitation, la Cosmosymbiocratie intégrerait une éthique du soin, où les infrastructures humaines ne seraient plus conçues contre la nature, mais en synergie avec elle. La Cosmosymbiocratie dépasse ainsi les modèles anthropocentrés, en intégrant des principes de cohabitation avec le vivant et de *com-préhension* des écosystèmes terrestres et extraterrestres. Une vision Cosmosymbiotique insuffle une nouvelle relation avec nous-mêmes, les vivants et le cosmos, une ontologie et une axiologie humaine basée sur l'écoute des milieux, sur la reconnaissance des équilibres planétaires et extraplanétaires, et sur une interrelation avec les vivants. Si les fictions des îles spatiales nous enferment dans des avenir obsolètes et mortifères, elles peuvent aussi nous aider à nous interroger profondément pour designer d'autres formes de cohabitation inédites en réinventant notre place dans l'univers. Ce n'est pas l'espace en soi qui constitue un salut, mais la manière dont nous choisirons de l'habiter et d'exister en son sein. Le spatial n'est pas un exutoire, il est un miroir. Il ne nous sauvera pas de nous-mêmes : il nous oblige à choisir ce que nous voulons devenir en adéquation avec les lois fondamentales de la vie. Si l'expansion humaine doit se poursuivre, elle ne pourra se réaliser éthiquement qu'en réinventant les fictions actuelles des îles spatiales.

Notes

¹ Ici le terme spatial renvoie à l'espace au-delà de la Terre. Nous emploierons dans cet article le terme spatial lorsque nous évoquons l'espace qui se situe au-delà de la Terre et le terme espace pour tout ce qui a trait à la spatialité dans lequel nous nous mouvons et que nous aménageons.

² Ce terme implique un système d'ingénierie complexe pour pouvoir accueillir la vie terrestre dans un milieu hostile et non adéquat en particulier le milieu spatial.

³ D'autres auteurs plus ou moins célèbres ont également écrit des romans concernant des voyages au-delà de la Terre comme Lucien de Samosate, Francis Godwin, John Wilkins, Johannes Hevelius, Savinien de Cyrano de Bergerac, Guillaume de La Follic, Achille Eyraud, H.G Wells, Camille Flammarion que nous ne développerons pas dans le cadre de cet article.

⁴ Jules Verne poursuit la fiction de l'exploration spatiale essaimée deux siècles auparavant par Kepler en transposant la dynamique d'exploration des îles terrestres aux mondes extraterrestres. Dans *L'Île mystérieuse* (1875), un groupe de naufragés, dirigé par l'ingénieur Cyrus Smith, transforme un espace vierge en un laboratoire scientifique et d'expérimentation sociale, illustrant l'île comme modèle de micro-civilisation. Il applique ce même procédé narratif à l'exploration spatiale dans *De la Terre à la Lune* (1865) et *Autour de la Lune* (1869), où les expéditions vers la Lune sont pensées comme les expéditions des îles terrestres. Dans *De la Terre à la Lune*, la Lune est considérée comme une île lointaine accessible seulement par le progrès technique et scientifique. La Lune y est perçue à la fois comme un territoire scientifique, une île à explorer et un espace de projection pour les ambitions humaines. Dans

Autour de la Lune, les personnages survolent la surface lunaire sans jamais pouvoir y accoster. Cette tension narrative rappelle les récits de découverte maritime et anticipe les questionnements des missions lunaires du XX^e siècle : comment atteindre ce nouvel espace, comment le cartographier, que faire une fois sur place. L'œuvre de Verne s'inscrit dans un imaginaire où la science et la technologie sont les moteurs du progrès humain, les outils qui lui permettent de découvrir des mystères et d'accéder à des lieux inconnus. À travers ces fictions, Verne influence durablement les représentations et les ambitions de l'exploration spatiale de la Lune et des autres planètes tout en reprenant la même logique et la même structure narrative que celles rapportées lors des grandes explorations navales sur Terre. Ces ouvrages phares inspireront toutes les générations suivantes d'ingénieurs et scientifiques qui travailleront à la matérialisation de la conquête humaine du spatial.

⁵ Dans cette partie, nous avons fait le choix de nous focaliser sur les travaux de Tsiolkovski et de Oberth car leurs ouvrages de non-fiction ont une répercussion décisive dans le secteur du spatial.

⁶ En France, l'ingénieur Robert Esnault-Pelterie, innovateur dans l'aéronautique et avant tout passionné par la construction d'avion, centrera ses recherches, dès les années 1912, sur le vol spatial, la mécanique orbitale et la technicité de la propulsion par réaction des fusées hors de la Terre. Il découvre également l'équation des fusées trouvée quelques années plus tôt par Tsiolkovski et démontre que la propulsion par réaction est la seule manière viable pour atteindre l'espace. Il exposera ses méthodes de mécanique orbitale et ses stratégies pour atteindre la Lune et Mars à l'aide de fusées dans des conférences en France. Il prospecte l'utilisation de l'énergie des noyaux atomiques, et anticipe, dès lors, la propulsion nucléaire pour les voyages spatiaux. En 1927, il tient une conférence à la Société Astronomique de France intitulée *L'exploration de la très haute atmosphère et la possibilité des voyages interplanétaires* où il développe ses théories sur la gravité et les trajectoires interplanétaires. En 1930, il publie *L'Astronautique*, un des premiers livres français de science non-fictionnel qui reprend les théories exposées lors de sa conférence de 1927 de la conquête spatiale et les effets de la gravité et du vide spatial.

⁷ Aux États-Unis, l'ingénieur et physicien Robert Goddard, considéré comme l'un des pionniers de l'astronautique moderne, est également un des inventeurs des premières fusées à propergol liquide qui seront opérationnelles. En 1919, il publie *A Method of Reaching Extreme Altitudes*, que nous pouvons considérer comme un ouvrage de non-fiction qui détaille ses recherches expérimentales et théoriques sur les fusées. Goddard met au point plusieurs innovations techniques comme la chambre de combustion refroidie par le carburant, le guidage gyroscopique et le principe du moteur-fusée à multiétages. Ses travaux, bien qu'initialement incompris, influenceront directement les programmes spatiaux américains postérieurs à la Seconde Guerre mondiale et inspireront Wernher Von Braun.

⁸ Oberth conceptualise également le développement de technologies satellitaires pour les télécommunications ou l'observation de la Terre, mais aussi d'autres idées prospectives comme la *Pendelrakete* une sorte d'ascenseur spatial qui sera repris dans la science-fiction d'Arthur Clarke.

⁹ Parmi les principaux membres fondateurs et influents de la VfR on retrouve : l'ingénieur allemand Johannes Winfler fondateur principal, Rudolf Nebel ingénieur et responsable des expérimentations sur des fusées à propergol liquide, Willy Ley journaliste et vulgarisateur scientifique et Wernher Von Braun qui rejoint le VfR à l'âge de 18 ans et que Oberth prendra sous ses ailes. Les travaux réalisés par la VfR permettront de développer les fusées militaires nazies V-2, mais également le programme spatial américain (NASA).

¹⁰ En 1927, la première exposition consacrée aux vols interplanétaires est organisée par l'URSS. La même année, en France, Esnault-Pelterie anime une conférence à la Sorbonne intitulée *L'exploration par fusées de la très haute atmosphère et la possibilité des voyages interplanétaires*, où il introduit officiellement le terme d'"Astronautique". En 1928, Esnault-Pelterie et André-Louis Hirsch organisent le Prix d'Astronautique pour promouvoir les nouvelles recherches scientifiques et techniques. Un autre événement qui a eu une influence majeure sur l'ancrage des projets de la conquête spatiale est le *Space Travel Symposium* organisé en 1951 par Willy Ley dans le planétarium Hayden au musée d'histoire naturelle de New-York.

¹¹ Plus de 1500 ingénieurs allemands seront exfiltrés par l'état-major de l'armée américaine lors de l'opération, occasionnant des protestations du nouveau gouvernement allemand se voyant dépouillé de son savoir scientifique et technique.

¹² Cette revue devient très vite populaire et utilise tous les moyens possibles : différents numéros consacrés à la conquête de l'espace, dessins en coupe, dessins perspectives, schémas d'ingénieries, mise en illustrations, interviews et articles techniques et scientifiques qui décrivent les conditions de vie possible des astronautes dans un vaisseau et la technicité d'une fusée. De 1952 à 1954, la majorité des magazines est consacrée à l'espace et permet, à l'équipe de Von Braun, de publier leurs articles. Chesley Bonestell détient un rôle clé dans la propagation de la fiction de la colonisation spatiale en illustrant les articles scientifiques. L'image permet de cristalliser, dans les imaginaires collectifs, les connaissances abstraites et futuristes des conditions de vie de l'humain dans l'espace, des engins ultra-sophistiqués à inventer, mais également à produire de la désirabilité et l'adhésion du grand public. Au-delà des illustrations pour la revue Collier's, Bonestell sera celui qui illustrera la majorité des livres de non-fictions des scientifiques et des ingénieurs spatiaux.

Les îles spatiales : cheminement d'une fiction intersubjective controversée de l'avenir humain dans l'Anthropocène

¹³ La majorité des articles publiés durant cette période proviennent de Willy Ley, Von Braun, Whipple, Heinz Haber, Oscar Schachter, Cornelius Ryan ou encore Joseph Kaplan.

¹⁴ L'allemand Willy Ley est un journaliste scientifique et historien des sciences, naturalisé américain à la suite de l'opération *Paper-clips*. Il s'est originellement spécialisé dans la cryptozoologie, la paléontologie, mais il est également passionné d'astronomie et de physique. Il sera un membre actif de la VfR. En 1949, paraît le livre de science non-fiction de Willy Ley, *The Conquest of Space*, suite à ses multiples travaux publiés dans des articles, livre ou sa revue *Die Rakete, The Rocket*. Se joignant directement aux travaux d'Oberth et de la VfR, il expose et démontre que le prochain objectif évolutionnaire de l'humanité est le dépassement de la haute frontière de la Terre et la colonisation du spatial.

¹⁵ Cole développe la Théorie du Panama spatiale, inspiré directement de l'influence stratégique maritime du Canal du Panama pour décrire l'importance géopolitique et militaire de certaines zones ou corps célestes permettant l'accès au spatial.

¹⁶ Cole imagine des dispositifs nucléaires pour dévier des astéroïdes, les utiliser comme arme de dissuasion ou comme refuge. Il préconise d'utiliser les ressources des astéroïdes pour construire des fusées, des infrastructures, les rapatrier sur Terre pour générer une nouvelle économie rapportant des millions de dollars, mais également d'utiliser les glaces pour ravitailler les vols et y installer des catapultes électriques pour propulser les vaisseaux afin de réduire le prix du carburant. Il étudie également des projets de terraformation de planètes et particulièrement la Lune pour la transformer en petite Terre, théorise les sociétés à cycle fermé.

¹⁷ Cole avait déjà largement étudié cette idée dans son autre ouvrage de non-fiction coécrit avec Israël Monroe Levitt *The Secret of Space : Astronotics for the Layman* (1963).

¹⁸ Il s'est particulièrement intéressé dans son ouvrage *Social and Political Implications of The Ultimate Human Society* (1961) des conséquences sociopolitiques de l'évolution humaines vers des sociétés spatiales et où il introduit le concept de « Macrolife ».

¹⁹ Nommé également directeur au service de la recherche médicale de la NASA, Hubertus Strughold sera le précurseur d'un nouveau champ de recherches médicales, qu'il nomme, en 1948, la « médecine spatiale ». Il participe activement au développement des combinaisons pressurisées des astronautes et des cabines écologiques. Von Braun, Strudhold et leurs équipes permettront la réalisation des premiers vols spatiaux et sont les principaux moteurs des missions Gemini et Apollo.

²⁰ Nous pouvons noter que la justification de l'utilisation des ressources sans limites de la Terre trouve ses prémisses argumentatives à travers les travaux de Kardachev. L'échelle de Kardachev met en évidence que l'évolution d'une civilisation intelligente ne peut se faire qu'en exploitant les ressources et l'énergie à sa disposition. Selon cette typologie, plus une civilisation progresse technologiquement, plus elle requiert des ressources à grande échelle, passant graduellement d'une exploitation planétaire à une exploitation interstellaire, voire galactique. Ainsi, cette échelle constitue une référence centrale pour les arguments techno-solutionnistes et expansionnistes exponentiels associés aux fictions spatiales modernes.

²¹ Comme le souligne Zubrin dans un entretien pour la Revue des deux Mondes retranscrit par Jonathan Thunin : « Ce n'est pas la science qui nous commande d'envoyer des hommes sur Mars puisque j'y vois un devoir de civilisation. Les raisons scientifiques existent, mais le but ultime est bien le progrès de l'humanité, où la science n'apparaît plus que comme un moyen. Je me reconnais en Leslie White lorsqu'elle dit que la civilisation occidentale consiste précisément en l'accroissement de la quantité d'énergie mise à la disposition de chacun, et en la préservation et l'allongement de la vie humaine. Exactement, le progrès est l'expansion des possibilités données aux expressions de la vie et de la liberté. Mars s'inscrit dans ce plan-là ». (2016/11 : 119) [en ligne : www.revue-desdeuxmondes.fr, consulté le 16/03/2025]. Zubrin s'affilie également au concept de singularité technologique développé par Ray Kurzweil, qui considère que l'évolution humaine est intrinsèquement liée à une fusion entre intelligence biologique et artificielle, ouvrant ainsi la voie à une humanité augmentée capable de repousser ses limites biologiques et planétaires. Kurzweil publie en 2005, *The Singularity Is Near : When Humans Transcend Biology* dans lequel il expose sa théorie et analyse les avancées exponentielles des technologies telles que l'intelligence artificielle, la génétique, la nanotechnologie et la robotique et met en avant leurs implications sur le devenir de l'être humain.

²² Voir l'interview d'Elon Musk dans l'émission de Stephen Colbert *The Late Show*, intitulée *Elon Musk Might Be A Super Villain*, [En ligne : www.youtube.com, consulté le 16/03/2025].

²³ 240 millions de dollars seront charitablement reversés à la Saint Jude Children's Research Hospital pour des recherches sur le cancer et autres maladies mortelles pédiatriques.

²⁴ Voir l'article d'Irénée Régnauld dans Reporterre, *Salut nazi et conquête de Mars : « un discours qui veut réveiller la puissance des États-Unis »*, publié le 22 janvier 2025 [En ligne : *Salut nazi et conquête de Mars : « Un discours qui veut réveiller la puissance des États-Unis »*, Consulté le 16/03/2025].

²⁵ Le terme « brologarchie » est une contraction de « bro » (argot anglophone désignant un camarade masculin) et « oligarchie », utilisée pour décrire l'influence croissante d'un petit groupe de milliardaires de la tech, tels qu'Elon Musk, Jeff Bezos et Mark Zucker-

berg, sur la politique américaine. Ces figures dominent des secteurs clés comme l'aérospatiale, le commerce en ligne et les réseaux sociaux, soulevant des questions sur l'impact de cette concentration sur la démocratie et l'économie mondiale. Ces « broligarches » ont non seulement financé la campagne de Donald Trump, mais occupent dorénavant des places de choix depuis son investiture en janvier 2025. Certains critiques ont exprimé des préoccupations concernant les actions et les positions de ces dirigeants, notamment en ce qui concerne la diffusion de discours de haine en ligne et la modération des contenus sur leurs plateformes respectives. De plus, des incidents spécifiques ont alimenté les débats sur les liens potentiels entre ces leaders technologiques et des idéologies extrémistes. Par exemple, lors de l'investiture du président Donald Trump en janvier 2025. Par exemple, lors de l'investiture du président Donald Trump en janvier 2025, Elon Musk a été filmé effectuant un geste interprété par certains comme un salut nazi, suscitant des réactions mitigées et des célébrations parmi des groupes néonazis et suprémacistes blancs. Leur influence est souvent perçue comme renforçant une culture technocratique et ultra-individualiste caractéristique de l'évolution idéologique de la Silicon Valley depuis les années 1990.

²⁶ L'*Overview effect* est un phénomène psychologique décrit par Frank White dans son ouvrage *The Overview Effect : Space Exploration and Human Evolution* (1987, 3ème éditions 2014), ressenti par certains astronautes lorsqu'ils observent la Terre depuis l'espace. Il provoque un profond sentiment d'unité, de responsabilité écologique et d'interconnexion entre les humains et leur planète. Jean-François Clervoy, astronaute français ayant effectué trois missions spatiales, évoque régulièrement ce phénomène dans ses interventions médiatiques, contribuant ainsi à populariser cette émotion auprès du grand public.

²⁷ Le terme « mème » a été introduit par Richard Dawkins (1976) dans *Le Gène égoïste* pour décrire une unité culturelle qui se transmet par imitation d'un individu à l'autre, à l'image des gènes pour l'évolution biologique. Un mème peut prendre la forme d'une idée, d'un symbole ou d'une pratique qui se propage, évolue et se maintient au sein d'une culture par répllication sociale et communicationnelle.

²⁸ Un billet pour un vol en Air Zero G coûte 7 500€ pour 3 à 5 minutes d'expérience sensorielle d'apesanteur. Voir le site www.airzerog.com [consulté le 13/03/2025]. L'entreprise chinoise Deep Blue Space quant à elle a annoncé le 24 octobre 2024 la prévente de voyage suborbital de 2027 à 1,5 million de yuan ce qui équivaut à environ 200 000€, pour environ 5 minutes de sortie dans l'espace sans atteindre l'orbite terrestre dans une capsule spatiale réutilisable propulsée par fusée ; depuis les hublots de la capsule les voyageurs auront une vue de la Terre et les sensations de l'apesanteur. Voir le site mp.weixin.qq.com [consulté le 13/03/2025].

Bibliographie

- Albrecht, Gleen. Les émotions de la Terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde, Les Liens Qui Libèrent, 2020.
- Anker, Peder. « The Ecological Colonization of Space », in *Environmental History*, 10, 2, Mars 2005, 239-268, DOI : www.jstor.org.
- Barnosky, Anthony ; Matzke, Nicholas ; Tomiya, Susumu ; Wogan, Guinevere ; Swartz, Brian ; Quental, Tiago ; Marshall, Charles ; McGuire, Jenny ; Lindsey Emily ; Maguire, Kaitlin, Mersey, Ben ; Ferrer, Elizabeth. « Has the Earth's sixth mass extinction already arrived ? », in *Nature*, 471, 51–57, 2011, DOI : doi.org.
- Boulding, Kenneth Ewart. « The Economics og the Coming Spaceship Earth », in H. Jarrett, *Environmental Quality in a Growing Economy*, march 1966, 3-14.
- Carson, Rachel. *Silent Spring*, Houghton Mifflin, 1962.
- Crutzen, Paul. « Geology of Mankind », in *Nature*, 415, 23, Janvier 2002. DOI : doi.org.
- Cole, Dandridge MacFarlan. *Social and Political Implications of The Ultimate Human Society*, General Electric, Missile and Space Vehicule department, 1961.
- Cole, Dandridge MacFarlan ; Levitte, Ismael Monroe. *The Secret of Space : Astronotics for the Layman*, Prentice-Hall, 1963.
- Cole, Dandridge MacFarlan ; Cox, Donald William. *Islands in Space : The Challenge of the Planetoids*, Publisher, Chilton Books, 1964.
- Cole, Dandridge MacFarlan ; Scarfo, Roy. *Beyond Tomorrow : The Next 50 Years in Space*, Amherst Press, 1965.
- Dawkins, Richard. *Le gène égoïste*, trad. Laura Ovion, Odile Jacob, 2003.
- Dempster William. *Biosphere 2 engineering design*, in *Ecological Engineering*, 13, June 1999, 31-42. DOI : doi.org.
- Ehrlich, Paul Ralph. *The Population Bomb, Population control or race to oblivion ?*, Sierra Club/Ballantine Books, 1968.
- Esnault-Pelterie, Robert. *L'Astronautique*, Imprimerie Lahure, 1930.
- Fuller, Richard Buckminster. *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, 3ème édition, Lars Müller, Publishers, 2010.

- Les îles spatiales : cheminement d'une fiction intersubjective controversée de l'avenir humain dans l'Anthropocène
Guattari, Félix. Les Trois Écologies, Galilée, 1989.
- Goddard, Robert Hutchings. A Method of Reaching Extreme Altitudes, Smithsonian Institution, 1919.
- Hehir, Jason. Countdown : Inspiration4 Mission to Space, Time Studios, Netflix, 6 épisodes, 45 mins, Septembre 2021.
- Kepler, Johannes. Le songe ou l'astronomie lunaire, Les cahiers de curiosités, Éditions Marguerite Waknine, 2013.
- Kimball, Ward ; Ley, Willy ; Haber, Heinz ; Von Braun Werhner. Man In Space, Disneyland episode, Season 1, episode 20, March 1955.
- Kimball, Ward ; Ley, Willy ; Von Braun Werhner. Man and the Moon, Disneyland episode, Season 2, episode 14, December 1955.
- Kimball, Ward ; Frees, Paul ; Von Braun Werhner. Mars and Beyond, Disneyland episode, Season 4, episode 12, December 1957.
- Kurzweil, Ray. The Singularity Is near : When Humans Transcend Biology, Viking, 2005.
- Latour, Bruno. Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique, La Découverte, 1991.
- Latour, Bruno. Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique, La Découverte, 2015.
- Latour, Bruno. Introduction à la Conférence Chaire Perelman : Comment penser la suite de l'aventure moderne ?, Mars 2021.
- Ley, Willy. The Conquest of Space, Viking, 1949.
- Lovelock, James. La terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa, 3ème Édition, Flammarion, 2010.
- Meadows, Donella ; Meadows, Dennis ; Randers, Jorgen ; Behrens III, William. The Limits to growth : A report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind, Universe Books, 1972.
- Musk, Elon. « Making Humans a Multi-Planetary Species », in New Space, 5(2), 46-61, 2017. DOI : doi.org.
- O'Neill, Gerard Kitchen. The High Frontier. Human Colonies in Space, William Morrow and Company, 1976.
- Pass, Jim. « Astrosociology Education and the Future of Space Exploration, Exploitation, and Settlement », in AIAA, 2017-5160, Septembre 2017, DOI : doi.org.
- Régnauld, Irénée ; Saint-Martin, Arnaud. Une histoire de la conquête spatiale : Des fusées nazies aux astrocapitalistes du New Space, La Fabrique, 2024.
- Régnauld, Irénée. « Salut nazi et conquête de Mars : "un discours qui veut réveiller la puissance des États-Unis" », in Reporterre, janvier 2025.
- Tsiolkovski, Constantin Eduardovich. Le Chemin des Etoiles, Éditions en Langues Étrangères, 1963.
- Tsiolkovski, Constantin Eduardovich. Exploration of the world spaces by reactive devices, 3ème édition, Kaluga, 1926.
- Verne, Jules. L'Île Mystérieuse, Hetzel & Cie, 1875.
- Verne, Jules. De la Terre à la Lune, Hetzel & Cie, 1865.
- Verne, Jules. Autour de la Lune, Hertz & Cie, 1869.
- Von Braun, Werhner. Project Mars : A technical Tale, 3ème édition, Apogee Books, 2006.
- Von Uexküll, Jakob. Mondes animaux et monde humain. Trad. Philippe Muller, 2ème édition, Bibliothèque médiations, Denoël, 1965.
- White, Frank. The Overview Effect : Space Exploration and Human Evolution, 3ème édition, American Institute of Aeronautics and Astronautics, 2014.
- Zubrin, Robert. The Case for Mars : The Plan to Settle the Red Planet and Why we Must, Publishers Weekly, 1996.
- Zubrin, Robert. « La voie martienne, Vivre sur Mars », in La Revue des Deux Mondes, trad. Jonathan Thunin, juin 2004, 119-123.



Sous les mers

Luc Dellisse

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/vsqpk-c2j02

Luc Dellisse

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, romans, nouvelles et poèmes, ainsi que trois essais : *Libre comme Robinson* (2019), petit traité de vie privée, *Un sang d'écrivain* (2020), situation d'un auteur au XXI^e siècle, et *Le Monde visible* (2023) consacré aux aventures du réel. Il est membre de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique (fauteuil 8). Il a publié récemment un roman, *Ce que je sais sur Linda*, aux éditions Lamiroy et un livre de courtes nouvelles, *Bien fait pour moi à l'Herbe qui tremble*. Tous ces ouvrages ont pour thème profond les aventures de la liberté.

Abstract

Suite à une menace d'épidémie qui se répand dans le monde et ressemble à un péril mortel, sans qu'on soit sûr de son degré de gravité, un homme décide de s'isoler complètement durant six mois, et de profiter de cette rupture avec la vie ordinaire pour effectuer une plongée en lui-même et en ramener ses trésors enfouis. Il aménage un minuscule logement comme un sous-marin de poche, pourvu de toutes les ressources nécessaires pour un long voyage, et s'enfonce dans une solitude heureuse, entre rêve et réalité. Ni fiction, ni journal de bord, ce texte est une sorte de fable sur le thème du Nautilus...

Illustration : Leo Belgicus (1617) | Pieter Van Den Keere | Collection British Library.

« Dans l'agréable tombe » (Mme de Staël)

Un sous-marin est une île engloutie qui organise les eaux profondes autour d'elle et poursuit son existence invisible aussi longtemps qu'il le faut. Puis qui remonte à la surface, le moment venu, et revient rendre sa place dans le monde des vivants.

Pour demeurer semblable à ce qu'on était à l'air libre, alors qu'on s'est enfoncés dans le temps parallèle et qu'on avance à travers un biotope hostile, il faut emporter avec soi tous ses rêves. Il faut ne laisser à la surface aucun de ses biens terrestres. Les convoitises, les amours mêmes n'existent plus. La plongée est totale. Il n'y a plus de société humaine. Vous êtes le dernier témoin, au dernier jour de l'Atlantide.

Tel j'ai vécu, hors de moi et du temps, et j'en garde aujourd'hui encore l'impression étrange d'être un rescapé.

La fin du monde était revenue à l'avant-plan. Le feu couvait. On ne savait pas encore sous quelle forme la catastrophe risquait de se produire, mais l'épidémie au nom simple et frappant qui commençait à envahir tous les pays de la terre arrivait en Europe avec un mauvais pedigree. Était-ce une attaque bactériologique ? Était-ce la colère du ciel ? S'attendre au pire n'avait rien d'insensé.

Cette sombre menace ne faisait pas mon affaire, toute question égoïste mise à part. J'avais besoin que le monde poursuive sa route après quelques secousses, comme si de rien n'était. Je m'étais lancé dans le long roman initiatique. Où cela pouvait-il me mener, en cas d'effondrement ? Cela ne valait vraiment pas la peine d'écrire si l'humanité était en phase terminale. Il n'y aurait plus ni avant ni après, sauf pour les dieux infernaux. Je préférais donc penser que la fin du monde serait remise, une fois de plus, à une date ultérieure. Il y a tant eu de fins du monde depuis le commencement du monde qu'on peut croire que notre espèce surmontera les prochaines sans catastrophe majeure.

De cette épidémie surgie du temps comme une malédiction antique, on croyait savoir qu'elle ne pouvait pas se communiquer par simple inhalation. Il fallait pour qu'elle se propage un contact physique entre les humains. Je me suis donc préparé, à toutes fins utiles, à m'isoler radicalement. Il s'agissait de sauter un obstacle, pas de faire mes adieux. Quelques mois, mettons six mois d'absence, devraient suffire. À défaut d'échapper au grand mouvement de la vie et de la mort, je pouvais couper avec les obligations sociales et les amours humaines. Je pouvais disparaître du champ du regard : y compris de mon propre regard.

Le plus sérieux, quand on envisage de quitter le monde pour six mois, c'est l'intendance. La nourriture d'une part, le travail d'autre part, sans oublier les médicaments. Tout l'art consiste à résoudre le problème du stockage et de la conservation des denrées, qui doivent durer au moins cent quatre-vingts jours. En outre, j'allais me retrouver enfermé avec moi-même dans un logement parfait comme pied-à-terre pour un voyageur, et même pour un travailleur en chambre studieuse à l'occasion, mais terriblement restreint. Il n'était pas prévu pour qu'on y vive à temps plein, en compagnie des cent quatre-vingts boîtes de conserve, des cent quatre-vingts bouteilles de vin, des mille huit cents dosettes de café nécessaires à un littérateur balzacien, des dizaines de kilos de fruits et légumes conservables et de produits entassables que j'allais acquérir, toutes affaires cessantes.

Pour commencer, il me fallait affronter à bras-le-corps un problème d'espace vital : vider au maximum l'habitable, pour pouvoir l'aménager autrement, et le tenir prêt pour la grande plongée. Un rude travail pour un marin d'eau douce tel que moi.

J'ai tendance à me prendre pour quelqu'un d'organisé, de bien organisé, mais quand j'ai regardé d'un œil critique le petit studio où j'allais devoir passer tout ce temps, les signes d'encombrement et de désordre m'ont sauté aux yeux. La menue monnaie de la vie courante s'était accumulée au fil des jours pour former un véritable radeau à la dérive : vieux journaux, vieux cadres, vieux vêtements, vieux courrier, vieux bocal et vieux flacons vides, et aussi, outils inutiles, instruments sans usage précis et livres occupant dix fois trop de place pour n'être pas dressés comme de petites stèles, mais couchés à plat dos.

Et puis, tout le reste : ce frigo plein d'aliments qu'on ne mangerait jamais, ces placards débordant de vaisselle absurde, d'appareils à faciliter la vie dont je ne connaissais même pas le mode d'emploi, de bagages qu'une ou deux amies avaient laissés en place chez moi en se proposant de venir les rechercher un jour et qu'elles ne reprendraient jamais ! Et ce congélateur d'un modèle antique, plein de glace à la vanille, de coulis de framboises, de cubes de patates douces, de longe de veau et de fragments de poulet saisis par les congères, pour une crise de boulimie qui ne viendrait pas !

Plusieurs jours ont été consacrés à remplir des sacs-poubelles qui profiteraient du dernier passage des éboueurs, si les éboueurs passaient encore. La vaisselle et les vêtements sont partis à la cave, avec les livres de troisième ordre, l'appareil de projection vintage, le porte-manteau à double emploi, les tableaux jamais accrochés, deux fauteuils séduisants mais inconfortables, la télévision, deux lampadaires, les clubs de golf, les skis nautiques, la canne à pêche, un assortiment de flèches et de sagaies. Je jure que je n'avais acheté aucun de ces objets extra-planétaires : j'avais dû en hériter d'une tante vénusienne ou d'un oncle martien.

Retroussant mes manches, j'ai nettoyé de fond en comble le frigo, débranché le vieux congélateur envahissant et inconmode, qui est descendu dans la cave commune avec une étiquette « à saisir ». J'ai pris la mesure des places béantes dans les placards. J'ai serré tous mes vêtements utilisables dans deux penderies au lieu de quatre. Puis j'ai fait l'inventaire de tout ce qui subsistait et de tout ce qui manquait. De quoi vivais-je en somme ? De livres et de papiers. Je n'en manquais pas. De vin, de café, de sardines, d'œufs, de pommes et de chocolat noir. Il fallait que je m'en procure en quantité suffisante pour tenir six mois. Plus quelques petits renforts substantiels. Combien, au fait ?

J'ai trouvé à portée de main une lettre que venait de m'adresser l'OSSPSAP (office de la Sécurité sociale des personnes sans activité professionnelle). J'ai jeté le contenu, j'ai gardé l'enveloppe. D'ici qu'ils m'envoient un huissier, en ces temps de contraintes sanitaires, je serais loin ou je serais mort. Sur le dos de l'enveloppe, j'ai dressé ma liste de provisions :

« Soit 6 mois, donc 26 semaines, donc 182 jours.

(Je transcris en langage continu mes abréviations)

Café : 8 tasses X 182 = 1456 dosettes soit 60 paquets

Chocolat : $\frac{1}{2}$ tablette X 182 jours : 91 tablettes

Sardines : 2 X 26 semaines = 52 boîtes

Œufs : 2 X 182 = 364 œufs = 60 cartons

Conserves viande : 7 X 26 = 182 boîtes

(On parle de choucroute, de raviolis, de cassoulet, de petit salé aux lentilles, de confit, de choux farcis, de coq au vin)

Pâtes, riz, boulghour : 30 paquets de chaque.

(Je n'en mange jamais, reste qu'en six mois, on ne sait pas ce qui peut vous manquer)

Pommes : 2 par jour X 182 = 362 pommes soit 60 kilos

Vin : avec de la marge, 200 bouteilles

(Le vin était la clé de tout. J'avais toujours limité mes excès à un litre par jour. Je continuais).

Biscottes, olives, coulis de tomate, saucisson sec, fromage fondu. Rien d'autre ? Si : aspirine et vitamine C. Plus tout ce que j'oublie mais qui me reviendra d'ici demain ».

Vraiment, l'opération était simple. Grâce à mon grand déblaiement, j'aurais la place et le froid nécessaires pour embarquer ces vivres avec moi. Il fallait juste que je me les procure et que je les trimballe jusqu'ici. Soixante kilos par-ci, deux cents bouteilles par-là. À dos d'homme, cela prendrait des jours. Mais j'avais un atout. Il s'appelait Damien.

Ce commerçant au visage rond et moussu tenait son épicerie comme un ranch. Il vivait en longue blouse de pharmacien toute la journée, et en changeait rarement. Il portait en permanence un bonnet en tissu cabossé, qui ressemblait à une casquette de toile dont on aurait ôté la visière. Il chantonait en vous servant, au moment de la coupe ou de la pesée, des petits airs allègres mais méconnaissables, car si parfois les paroles permettaient de deviner un fragment de comédie musicale, la mélodie n'y ressemblait pas.

Damien assurait de petits dépannages épicier. Il était à la vérité très serviable. Il livrait des provisions de bouche aux vieilles personnes du quartier. Je le voyais parfois dans la rue, traînant un caddie à ramages dont dépassait une botte de poireaux. Il s'arrêtait de siffloter pour me dire bonjour. Il avait une grande réputation d'ange nourricier. Il lui arrivait de monter des cageots au sixième étage de Madame Norvins, impotente à ses heures, et à des mères de famille accablées d'enfants.

Mais pour faire face à l'immensité de ma commande, Damien a retiré sa casquette sans visière et s'est gratté le crâne, que je voyais pour la première fois : ovoïde et dégarni. Il s'est livré en ma compagnie à des estimations savantes pour décider si la modeste camionnette utilitaire de son beau-frère brocanteur suffirait à contenir tant de précieuses denrées. Mais oui ! Le calcul pour fixer le prix demanderait plus d'efforts, sans compter les coups de téléphone pour commander à gauche et à droite les pommes, les sardines, le vin, les œufs, les

biscottes et le reste en nombre suffisant. Vu l'urgence, il a promis d'y arriver pour le surlendemain au soir : un vrai exploit. Je lui ai versé une avance en liquide. J'avais fait le tour des billetteries. L'argent liquide était le seul modèle économique que Damien comprenait.

Entre-temps, les nouvelles de l'extérieur, que je continuais d'arpenter pour accumuler le maximum de vitamine D et d'oxygène, devenaient de plus en plus mauvaises, et bien que les victimes soient encore très rares, la pandémie le rappelait à nous par l'avis d'experts. On apprenait ainsi qu'il fallait s'attendre à deux ou trois millions de morts, pas davantage si chacun se comportait de manière civile. La liste des contraintes était assez courte et consistait surtout à ne plus faire l'amour, à ne plus rendre visite aux malades, à ne jamais se parler à moins de deux mètres de distance et à porter un masque imbibé d'antiseptique. Sur ce dernier point, on pouvait constater de visu que les consignes étaient à la lettre respectées.

Il n'était pas encore obligatoire de se faire vacciner : il suffisait de rester seul dans son lit jusqu'à la nuit des temps pour en être dispensé. Mais plus question alors de songer à prendre un café sur le zinc ou d'entrer dans une librairie pour acquérir un magazine ou roman policier. J'ai profité de mes derniers jours sur la terre ferme pour aller offrir mon bras à l'aiguille, sur rendez-vous. Je ne m'en suis porté ni mieux ni plus mal. Muni de mon certificat de vaccination, j'ai bu une coupe de champagne debout sur le trottoir d'un café mi-fermé, mi-ouvert. Une façon de baptiser mon Nautilus avant d'appareiller.

La livraison de Damien ressemblait à un déménagement. Nous avons tout monté en dix-huit voyages, par l'escalier car l'ascenseur était condamné pour raisons sanitaires. Le port d'un masque gênait notre respiration, nous soufflions comme de vieux phoques. Mais Damien qui travaillait dans l'épicerie paternelle depuis ses douze ans en avait vu d'autres. Son aide nommé Amzar, un jeune kabyle aux yeux souriants et inquiets, montait les baux deux par deux pour ne pas les casser et il se fatiguait plus que nous.

À trois heures de l'après-midi – fuseau horaire des abysses – nous y étions. Tout avait été transvasé de bas en haut. La camionnette était vide, le palier était plein. Mon vestibule était plein. Ma cuisine était pleine. On circulait entre les cartons et les boîtes comme dans un parcours d'obstacles particulièrement sportif. Des voisins masqués descendaient des étages pour venir voir ce qui se passait et ils repartaient admiratifs devant l'ampleur du chantier. J'allais en avoir jusqu'au soir pour ranger tout cela. Mais pour la partie publique de l'opération, c'était terminé. Debout dans l'embrasure de la porte, Damien et moi avons fait nos comptes et il m'a assuré que s'il me manquait encore quelques petites choses, il viendrait me les livrer la nuit, en douce. Un commerçant fraternel jusqu'au bout. J'avais sorti les liasses de mes poches, il les a mises dans les siennes et nous nous sommes salués à mains nues.

Sur mon lit, brisé par mes travaux, dans l'obscurité de la chambre-bureau aux volets ajourés, je rayonnais. Je visitais en pensée mon bâtiment. À présent, il était équipé. Toutes les soutes étaient remplies. La cale était lestée, bien lestée. Placards, étagères, armoires, penderies, commode, porte-manteaux même. Tout avait été consacré aux provisions. Les vêtements, le linge, les livres n'occupaient plus qu'une portion congrue de l'ensemble. J'avais fermé la porte à double tour. J'avais bouclé les écrouilles. Quelques heures de sommeil, et en route pour le long voyage.

Je me souviens encore aujourd'hui du mélange d'angoisse et d'euphorie que j'éprouvais en m'endormant.

Au réveil, vu de la fenêtre, le paysage avait déjà changé. Il y avait un flottement de brume dans l'air matinal, une sorte de remous. Que se passait-il ? Ah, oui, j'étais en plongée. Cette plongée était imaginaire ? J'étais simplement enfermé avec des provisions et du travail ? Venez me le dire avec votre scaphandre ; nous en rirons en buvant notre café sous-marin. Oui, bien sûr, le voyage était dans mon cœur. Je m'étais coupé du monde sans m'en détacher pour autant. Nous naviguions bord sur bord, et je profitais encore de son électricité. Mais il allait à sa perte et moi, contre tout bon sens, je cherchais mon salut.

Je n'avais pas débranché mes appareils. Je restais en contact avec un grand nombre de gens, connus ou inconnus. Les plus proches me disaient que les rencontres véritables, en chair et en os, n'étaient pas interdites mais simplement déconseillées, et qu'on pouvait à l'occasion se voir, chez eux, chez moi, dans un parc, à un coin de rue. Je leur proposais plutôt des rendez-vous distanciés. De six à sept, j'étais disponible, je répondais à tous les appels en visio. Je voyais ainsi surgir en gros plan quelques visages aimés. Pas uniquement le visage, d'ailleurs. Malika, avec qui je n'avais jamais eu aucune intimité dans la vraie vie, pour me dire au revoir, me montrait ses seins.

Mais peu à peu, les échanges du soir se sont espacés. Il me semble que c'est moi qui suis devenu moins disponible. Le travail, progressivement, m'entraînait ailleurs. L'écriture n'était qu'un versant. Je n'écrivais quand même pas quinze heures par jour. Mais il y avait quelque chose qui naissait de mon confinement, de ce continent immergé où je demeurais, que je devenais. Comment l'appeler autrement qu'une paix monacale ? Je ne m'étais pas coupé du monde pour échapper au monde, mais pour être avec lui autrement.

Aussi avais-je décidé d'interrompre momentanément le roman que j'étais en train d'achever pour me lancer dans autre chose, qui aurait l'héroïsme de l'aventure humaine pour sujet et pour mode d'emploi. Ce serait un poème comme je n'en avais jamais écrit, aussi imprévu que possible, aussi tourné vers l'au-delà que possible, tout entier voué à l'absence et à l'espoir. Si la grâce me venait, il n'aurait rien de testamentaire. Le monde était abîmé, il sortirait plus abîmé encore de la crise. Mais il n'était pas mort et il ne mourrait pas. C'est moi qui mourrais heureux si je menais ce rêve à son terme, si je trouvais les mots encore inconnus.

Un mois tout juste a ainsi passé comme un ange. L'écriture est un continent sous-marin où vous découvrez avec ravissement que vous êtes amphibie, et que tout ce qui vous faisait peur est en réalité une source de joie. Ainsi, les yeux tournés vers le hublot de ma mémoire, j'ai navigué.

Aurais-je jamais refait surface si un jour, une vague imprévue ne m'avait rejeté sur le rivage ? Je suis ressorti de mon isolement d'un coup, quand j'ai eu décroché le téléphone, qui ne sonnait jamais et qui venait se rappeler à moi du fond d'un tiroir.

Mon ami, mon délicieux ami Jacques, avec qui je partageais depuis trente ans des centaines d'instant privilégiés, était mort d'un coup, en pleine nuit, contre l'épaule de sa femme, avec un simple soupir. Des milliers d'heures passées ensemble. En général dans une taverne, toujours la même, le Commerce, dans un vieux quartier populaire. Une longue histoire qui avait calé net, en me laissant désespéré. J'avais encore sa voix joyeuse à l'oreille, nous nous étions parlés l'avant-veille, et je lisais dans le message qu'il n'existait plus.

Aucune perte n'aurait pu me percer de façon plus cruelle. Tant de rencontres amicales, presque passionnelles, à refaire le monde et à lancer des projets, comme au temps excitant et visionnaire de l'adolescence, soudain transformées en un coffre aux souvenirs, dont le couvercle était rabattu brutalement.

À vrai dire, il n'y avait rien à faire et je ne pouvais même pas aller chez lui pour m'incliner devant sa dépouille. Du moins je pouvais rompre mes vœux, le temps de lui rendre hommage. Il fallait l'air du dehors pour penser à lui tout à l'aise. Il fallait marcher dans les rues larges et désertes de son quartier et traverser l'avenue à la circulation devenue rare. Tout cela d'un pas lent, un masque sur le visage, qui me retournait les oreilles, mais auquel malgré tout, j'ai eu tôt fait de m'habituer.

J'ai effectué ainsi une sortie imprévue, violemment seul. J'ai été jusqu'à l'arbre principal du square, le hêtre devant lequel si souvent nous nous étions retrouvés. Il y avait des promeneurs de chien, quelques coureurs essoufflés par leur bâillon. Trois fois personne, en vérité.

Je regarde à gauche, à droite, guettant le moment désert. Ah, cette pudeur d'oiseau ! Je me mets à genoux dans l'herbe tiède. J'appuie mon front contre l'écorce du tronc. J'adresse à Jacques un message complice. Ce n'est pas prier, c'est retrouver un instant durant l'esprit de quelqu'un qui croyait à la prière, de son vivant. Je me relève en gémissant. Une femme masquée, une coureuse, elle aussi, s'arrête et vient me demander si j'ai besoin d'aide. Une femme masquée ! Il y aura toujours des êtres humains.

L'heure du couvre-feu approche. Il est temps de regagner mon espace étrié. Je fais un détour pour passer chez Damien. Il est debout derrière sa vitrine. J'entre et je lui prends du thon en boîte, dont j'ai envie, du café, car j'en bois plus que prévu. Plus de café. Plus de thon en boîte. J'achète des madeleines au chocolat, du thé en sachet et du jambon en tranches. Damien me dit que je pairai une autre fois.

À présent, je retourne à mon écritoire. Un roman me coûte six mois de travail, quand je ne fais rien d'autre, sauf dormir, bien sûr. Il faut parfois s'acharner. Mais un poème n'a ni commencement ni fin prévisibles, c'est un acharnement de longue durée. Les moments d'écriture ne sont pas contigus, ils vont, viennent, et quand ils ne viennent pas, il rôdent autour de nous, comme pour narguer un éternel débutant, qui ne sait pas retenir les mots les plus simples, qui les lime un par un.

Jadis, durant les heures de plongée en écriture où je n'écrivais pas, j'allais me promener, je sonnais à des portes d'amis, je donnais des rendez-vous dans le parc, je faisais un peu d'exercice, et parfois aussi je faisais l'amour. Rien de tout cela n'est encore d'actualité.

La solitude volontaire, la coupure organisée, la plongée de longue durée, mais en gardant contact avec la terre ferme sont des merveilles méconnues. L'inconfort, l'habitacle étroit, le lit de camp, la nourriture fade et toujours identique, les voix lointaines, de plus en plus lointaines, les livres dont chacun est précieux, car ils ne seront pas renouvelés avant longtemps, tout fait de ce voyage une sorte d'exil intérieur. Je m'étais promis de tirer un certain plaisir de cette aventure, et pas seulement l'avantage d'un travail plus assidu qu'il n'avait jamais été. J'espérais même y trouver des forces que je croyais dissipées. Ce qui s'est produit a dépassé mes prévisions. Ainsi, mon souci de maintenir des contacts suivis avec la vie ordinaire a été relégué au second plan. J'ai été happé. J'étais même un peu trop heureux. Verrouillé de l'intérieur, ravi de ne plus devoir mettre le nez dehors.

Les nouvelles du monde me parvenaient en temps réel. Mais le temps du dehors et le temps du dedans ne sont pas synchrones. Chaque jour, je retouchais mes vers et chaque jour, j'en trouvais d'autres qui détruisaient ceux de la veille. Les six mois filaient comme une balle. Le terme des six mois, c'était déjà demain.

Je me serais bien vu continuant ainsi, en clochard sous-marin, finissant ses dernières conserves dans un submersible où l'oxygène commencerait à se raréfier. Mais ce n'était pas probable. Je commençais à sentir que l'aventure du corps et celle de l'esprit allaient bientôt se dissocier.

Les informations qui fusaient des sources officielles, des postes de commande du réel, commençaient à insinuer qu'une précaution assidue demeurerait longtemps nécessaire, mais qu'il y avait de l'espoir, que les hôpitaux désengorgeaient un peu, et que les mourants ne mouraient plus aussi souvent. Évidemment, était prématuré de se réjouir. Il faudrait peut-être des années pour que le péril soit écarté pour de bon. Je n'avais pas d'avis tranché sur ce serpent à deux têtes. Il me suffisait de savoir que le mal refluit.

On ne pouvait pas faire confiance aux bactériologistes et aux immunologues pour vous expliquer de quoi était faite cette grande crise virale, d'où elle était née et comment elle finirait. Il fallait chercher autre chose que des querelles et des prophéties pour s'informer. Le plus clair de l'histoire est que si on n'était pas mort dans les premiers mois, il n'y avait plus de raison sérieuse de mourir. Du fond de mon île engloutie, je restais attentif aux contorsions de la bête. Périscope d'internet. J'allais me regarder de temps à autre dans l'unique miroir. Je ne m'étais plus rasé durant ces six mois, cela me faisait une assez belle barbe de capitaine Némó.

J'ai prévu d'émerger au milieu d'une mer sauvage, d'accoster dans un port bruisant de tous ses habitants. Le moment était venu. J'avais besoin de la compagnie des hommes. Le Nautilus c'était du temps suspendu. Je n'aurais pas aimé y rester enfoui pour toujours. A présent je voulais retrouver la beauté, la serrer contre moi.

La porte-fenêtre ouvrait sur une avenue étonnamment calme. L'odeur qui montait n'est pas celle de l'essence et de l'asphalte, mais celle des platanes et de la terre mouillée. Je côtoyais la force d'âme de la terre, le présent éternel.

Donc, je me suis préparé à refaire surface. Ma brève sortie à la mort de Jacques avait eu lieu dans un scaphandre. À présent, c'était pour de bon. J'ai coupé ma barbe, d'abord aux ciseaux, puis avec un rasoir. Quand j'avais acheté des lames, six mois plus tôt, ce n'était pas dans l'idée de me raser, mais pour pouvoir, si tout tournait mal, en finir mélodieusement. Cette idée me faisait rire à présent. Mon visage ne ressemblait pas vraiment à mon souvenir, mais c'était un visage humain.

J'ai raccourci mes cheveux comme j'ai pu. J'ai passé l'aspirateur dans les moindres recoins. J'ai pris une douche. J'ai mis un costume sorti de sa housse de teinturier. J'ai hésité pour la cravate. Je n'ai pas mis de cravate. J'ai cherché mon portefeuille et mes clés. J'ai fixé mes papiers épars avec des pinces à linge. J'ai jeté un regard derrière moi pour voir si je n'avais rien oublié. Le bruit de la clé dans la serrure m'a fait frémir. Je suis sorti.

Direction la Grande Cascade, plutôt courant que marchant, frappé quand même par le nombre et l'allure des flâneurs, des joueurs à des jeux d'enfants, qui semblaient dégagés de toute inquiétude sanitaire. Ni masques, ni distances, ni air traqué ni air chagrin. Le temps du dehors avait été plus rapide que le mien. L'absence de trace visible de la catastrophe qui avait failli nous engloutir me tournait la tête. Je me sentais flotter entre deux eaux. C'était sans doute le vertige d'être revenu parmi les terriens.



De l'imaginaire mythologique au bricolage symbolique : île à l'endroit, île à l'envers dans *Mélusine* de Jean d'Arras

Jean-Jacques Vincensini

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/1eacn-xqe50

Jean-Jacques Vincensini

Agrégé de lettres, docteur d'état, professeur honoraire de langue et littérature médiévales à l'Université de Tours et membre du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (CESR, Tours). Il travaille sur les tensions entre « mythologie » et « mythe » dans les lettres médiévales ainsi que sur les modes de traduction des œuvres du Moyen Âge au XXI^e siècle. Dans ces perspectives, il a présenté l'orientation épistémologique de ses recherches dans l'ouvrage *Pensée mythique et narrations médiévales* (Paris, Champion, 1996) puis, en 2003, il a édité et traduit le roman en prose de Jean d'Arras, *Mélusine* ou *La Noble Histoire de Lusignan* (Paris, « Lettres Gothiques ») suivi, en 2009, par l'édition-traduction du récit en vers de Couldrette, *Mélusine* (*Roman de Parthenay* ou *Roman de Lusignan*) avec Matthew W. Morris (The Edwin Mellen Press, Lewiston, Queenston, Lampeter). Avec Olivier Battistini, Jean-Dominique Poli et Pierre Ronzeaud, il a dirigé le *Dictionnaire des lieux et pays mythiques* (Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2011). En 2017, il co-dirigeait l'ouvrage collectif : *La Traduction entre Moyen Âge et Renaissance. Médiations, auto-traductions et traductions secondes* (Turnhout, Brepols). Il a publié en 2021, *Eros, L'encre du désir* (avec F. Ferney, Paris, Albin Michel).

Abstract

Qu'est-ce qu'une île ? Antérieurement à l'énonciation dans un discours, une île est une terre émergée de manière durable dans une étendue d'eau. L'île, ici, est au singulier. Mais quand ce terme passe dans le *hic et nunc* des textes, il peut suivre bien des parcours possibles et s'enrichir ainsi de valeurs diverses. L'île singulière se métamorphose alors en une multiplicité d'entités, qu'elles soient réelles (les îles-prisons existent bel et bien) ou imaginaires (la *Nova Insula Utopia* ; les îles stériles où s'échouent lamentablement les naufragés). Ces lignes reliront dans cette perspective plurielle le roman *Mélusine*, achevé en 1393 par un certain Jean d'Arras, et dont l'héroïne est la tragique fée Mélusine, ancêtre de la famille de Lusignan. Deux îles jouent un rôle essentiel dans ce récit : Avalon, l'île de la fée Morgane, tante de l'héroïne, et la cuve du château de Lusignan dans laquelle Mélusine se baigne tous les samedis. Que reste-t-il dans l'île d'Avalon de *Mélusine* des caractères stéréotypés de l'île merveilleuse de l'autre monde celtique, de l'île Éden qui échappe à la fuite du temps et protège de la mort ? Quelles « valeurs » cette île « à l'endroit » – puisque terre émergée dans une étendue d'eau – naissent de sa relation avec la cuve circulaire, île « à l'envers » – puisque étendue d'eau incluse dans de la terre ? Que racontent ces deux îles interdites aux hommes (masculins) mortels, ces deux îles qui échappent au temps humain, ces deux îles où vivent, en famille ou seules, des femmes étranges, entièrement ou partiellement extérieures aux lois de l'humanité ? On répondra en s'inspirant des travaux que Claude Lévi-Strauss a consacrés à cette activité de connaissance que l'on nomme pensée « sauvage » ou « mythique ». Conformément au fonctionnement propre à ce mode de spéculation, on verra comment, dans le récit de Jean d'Arras, les deux étendues insulaires assument à la fois leur statut de *realia* (sur le flanc empirique ou imaginaire) et celui de « symboles » (sur le versant de la construction élaborée par la narration qui leur accorde des significations symboliques profondes).

Illustration : La représentation de l'île de Wight (1591) | Baptista Boazio | Collection British Library.

De l'île singulière au *hic et nunc* des îles

Qu'est-ce qu'une île ? Quel est le « noyau commun » de la signification de toutes les émergences insulaires, quelles que soient leurs présences géographiques ou culturelles ? En d'autres mots, comme disent les savants linguistes Greimas et Courtés¹, « antérieurement à l'énonciation dans le *hic et nunc* », quels sont les traits virtuels définissant une île, les traits qui seront partagés par toutes ses occurrences – ou ses « réalisations » – dans tel ou tel contexte ?

Réponse : une île est une terre émergée de manière durable dans une étendue d'eau. Cette réponse est le *réel* minimal de l'île : à la fois de nature physique et lexicale, celle que l'on trouve à la première ligne du dictionnaire à l'entrée « île ».

L'île, ici, est au *singulier*.

Cette définition, ces lignes la prendront au pied de la lettre. On évitera volontairement de s'envoler dans les ciels métaphoriques qui risquent de perdre dans la confusion et de perdre le noyau de sens défini à l'instant. On évitera, notamment, de recourir aux multiples images psychologiques de l'isolement. On connaît la phrase que Roger Caillois écrit dans *L'Homme et le sacré* : « Il est dans la géographie de chaque être comme une capitale, où il réside ordinairement, où il se trouve au cœur de lui-même et où il prend ses décisions les plus graves. » Cette phrase, a-t-on dit, serait l'expression insulaire de l'univers métaphorique du Moi². « Je » est un autre s'écrit alors « Je » suis une île en moi-même. Et pourquoi pas une moi-île dans la foule ou mon âme est une île dans mon corps, etc. etc. ?

Mais, on le sait, quand un terme passe de son sens virtuel à ses significations dans le *hic et nunc*, il s'enrichit de valeurs diverses qui lui font suivre bien des parcours possibles formulées par des acceptions multiples. C'est ainsi que l'île unique et singulière dans sa pré-réalisation se métamorphose en une multiplicité d'entités comme les lames chatoyantes ou lugubres d'un éventail largement ouvert.

Des îles au *pluriel* donc.

Nova insula Utopia : utopies et dystopies insulaires

L'éventail se déplie sous nos doigts. Apparaissent des îles, une pluralité d'îles, dont les multiples facettes conduisent à considérer soit leur réalité (les îles-prisons existent bel et bien), soit les imaginaires variés dont elles sont les « spatialisations » singulières (on rêve des Îles Fortunées)³.



La première lame de notre éventail insulaire offre un paysage charmant, quasi paradisiaque. Avec leurs palmiers de carte postale et leurs rivages bleutés, les îles jouissent souvent d'une image édénique. Elle vient de loin. Aspirant désespérément à échapper aux limites de leur condition, les hommes ont toujours rêvé d'espaces hors du temps où ils pourraient vivre à l'égal des dieux. Les Îles Fortunées fantasmées par la tradition gréco-latine ou, plus largement, indo-européenne, en sont un exemple illustratif. On les découvre dans l'*Odyssée* d'Homère, *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, les *Histoires* d'Hérodote ou encore la *Géographie* de Strabon. On la trouve également dans la bande dessinée contemporaine. Le tome *L'Île des Mers gelées* de Thorgal, publié en 2005 (photo) en donne une jolie illustration.

Dans ces lieux de douceur de vivre, l'homme échappe à la malédiction adamique, il n'est plus obligé de verser sa sueur pour cultiver les fruits nécessaires à son existence. Le paradis retrouvé ! Mais l'île édénique ne matérialise pas n'importe quel paradis. Différente du Jardin d'Éden, du paradis céleste, de la Cité idéale ou de l'abbaye de Thélème, elle a la singularité d'être – son sens virtuel l'y oblige – un « lieu, ouvert sur la mer, mais fermé au commun des mortels, qui va inspirer la création littéraire, notamment dans la mise en scène d'utopie ». (Binet, p. 2)

« Utopie », le mot est lâché. Thomas More n'est pas pour rien dans la fascination pour l'idéalisation utopique insulaire, lui qui, avec sa *nova insula Utopia* a identifié non-lieu (*U-Topos*) et *Eu-Topos*, lieu idéal. Sa première édition latine de 1516 n'annonce-t-elle pas un *Libellus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus, de optimo reipublicae statu, deque nova Insula Utopia* : « Un vrai livre d'or, non moins salubre qu'agréable, relatif à la meilleure forme de communauté politique ainsi qu'à la nouvelle Île d'Utopie » ?

Mais on ne peut en rester là, à cette vision ravissante et idéalisée des îles. L'éventail s'ouvre offrant d'autres lames à la vue qui préviennent de se satisfaire du cliché édénique.

Car il tendrait à imposer comme une évidence ce qui est, en réalité, un stéréotype trompeur puisqu'il gommerait les nombreuses îles dystopiques, ces territoires porteurs de valeurs négatives que n'ignore aucune culture. Toutes ces îles stériles où s'échouent lamentablement les naufragés comme ces îles infames de l'exil qui ont été créées pour bannir les dissidents et les criminels. En effet, loin de n'inspirer que des imaginaires utopiques, ces îles si peu édéniques ont souvent été utilisées comme sites de prisons dont l'isolement naturel devait rendre impossible toute évasion. Autant d'îles dont la célébrité tient au prestige des prisonniers qui s'y sont morfondus. De Napoléon proscrit à Sainte-Hélène, à Nelson Mandela enfermé à Robben Island et à Edmond Dantès bagnard au Château d'If. Et comment ne pas penser aux geôles du Mont Saint-Michel, à celles d'Alcatraz ou aux croates « îles infernales » ?

Rien n'étonne donc : « mondes ouverts sur l'extérieur et territoires clos »⁴, les multiples nappes insulaires observées aux quatre coins de l'univers, dans tant de mers, d'océans et de lacs, stimulent nos *imaginaires* à l'infini, les saturant de fantasmes heureux et utopiques, ou angoissants et dystopiques.

Autant d'îles plurielles qui convainquent de l'évidence déjà affirmée ci-dessus : l'île virtuelle, celle dont la signification est immuable, acquiert des contenus divers et riches selon le *hic et nunc* géographique ou artistique où on la prend en compte.

La notion de « valeur » : *Mélusine* ou *La Noble histoire de Lusignan*

Regardons cette affirmation avec une focale littéraire. Considérée dans le contexte particulier d'une œuvre, chaque île trouve une singularité caractéristique, celle que lui offre les relations avec les autres termes du contexte où elle est employée. Depuis Ferdinand de Saussure, cette idée fonde la notion de « valeur ». Le linguiste suisse définit la « valeur » d'une unité linguistique comme le sens qu'elle acquiert grâce aux relations avec les autres unités du système, et non pas comme un contenu intrinsèque (réel ou imaginaire) : la Corse peut être *réellement* un morceau de batholite, elle peut susciter des *images* de beauté sublime, si on la considère dans une nouvelle de Mérimée ou un roman de Jérôme Ferrari, elle s'enrichit de valeurs tout à fait différentes et si diverses selon les œuvres qu'elles peuvent être contradictoires.

Il est temps de regarder l'exemple qui va intéresser les lignes qui viennent. Il vient des îles mises en scène par *Mélusine*, récit en prose écrit par un auteur dont nous ne connaissons que le nom, Jean d'Arras⁵. Son héroïne vedette est la fascinante et tragique fée Mélusine. C'est en août 1393 que Jean d'Arras achève le livre qu'il a consacré aux fêriques origines de la noble famille de Lusignan. Il l'offre à celui qui lui en a demandé la rédaction, Jean de Berry, troisième des quatre fils de Jean le Bon et de Bonne de Luxembourg. Avant 1393, la tradition courait que la forteresse de Lusignan avait été fondée par une fée. Elle ne porte pas encore de nom dans le *Reductorium morale* de Pierre Bersuire (mort en 1362) qui propose la première attestation écrite de cette légende :

Dans ma patrie, le Poitou, on raconte que le puissant château de Lusignan a été fondé par quelque chevalier et la fée qu'il avait épousée. (...) Cependant, après que son mari eut aperçu la fée

De l'imaginaire mythologique au bricolage symbolique : île à l'endroit, île à l'envers dans Mélusine de Jean d'Arras dans sa nudité, on dit qu'elle mua en serpente. Et aujourd'hui encore, on raconte que l'on peut apercevoir la serpente dans le château quand il doit changer de maître. (traduction du Prologue du Livre XIV).

Qui n'a rêvé au nom de cette fée médiévale qui, dit-on, ferait encore entendre ses soupirs amers sur Lusignan en Poitou ? Fasciné, on imagine la serpente à la queue dont les écailles miroitent et la femme perdue d'avoir confié sa vie au mortel qu'elle aimait et qui, toujours, l'a trahie. *Vrai soleil de son temps*, selon Brantôme, son éclatant souvenir n'a jamais cessé d'étinceler. Rabelais et Gérard de Nerval, Marcel Proust, André Breton et René Char, Marcel Aymé, François Bourgeon, et la liste n'est en rien exhaustive, attestent la renommée de cette véritable star.

Aux côtés de la prose de Jean d'Arras, qui seul intéressera ces pages, un second récit donne à lire l'histoire de Mélusine « la femme perdue, celle qui chante dans l'imagination » selon *Arcane 17*. Il s'agit d'une œuvre qu'un certain Coudrette rédige, en vers, pour Guillaume VII l'Archevêque, seigneur de Parthenay, et, à sa mort en 1401, pour son fils Jean II, seigneur de Parthenay et de Mathefelon.

Ces narrations s'inscrivent dans le riche vivier de récits généalogiques médiévaux pour qui la gloire d'une famille puissante ne peut être banalement historique et suppose donc l'invention d'un être surnaturel. Comme les Lusignan, les Plantagenêt et avec eux avec bien d'autres familles prestigieuses ont pour ancêtre une femme de l'autre monde (une « non-humaine »), une femme dont la beauté angélique et le prodigieux dévouement ne peuvent longtemps cacher l'origine diabolique ou surnaturelle incompatible avec un destin humain.

Mais, peut se demander le lecteur, quels rapports avec le sujet, avec les îles ?

Il se trouve que, dans le roman de Jean d'Arras, le signe premier, le terme initial et nécessaire de cette différence ontologique proprement in-vivable, cette différence entre les êtres de notre monde et ceux de l'autre monde que nul n'a jamais pu combler est un espace, une île : l'île d'Avalon. Quelles « valeurs » le dépli du texte lui accorde-t-il ?

Avalon, le paradis perdu de la mère féérique

Roi d'Écosse, Elinas chasse dans une forêt. Au bord d'une fontaine, il y découvre une dame d'une surprenante beauté. Séduite à son tour, Présine – car tel est son nom –, accepte d'épouser son royal admirateur à une condition : qu'il jure que, si le couple a des enfants, Elinas ne tentera pas de voir sa femme pendant ses couches. Le roi lui en fait le serment. Plus tard, Présine donne naissance à trois filles. L'aînée reçoit le nom de Mélusine. Incapable de maîtriser son vif désir de voir sa progéniture, le roi pénètre dans la chambre où se trouve Présine avec ses trois filles. Furieuse, la reine condamne son époux. Elle se vengera grâce, dit-elle, « à ma sœur, mon alliée, la dame de l'Île Perdue. » La fée Morgane ! Sur ces mots, elle disparaît avec ses trois filles et s'en va « directement avec ses trois filles en Avalon, que l'on appelle également l'Île Perdue parce que, aussi souvent qu'on y soit allé, on ne peut y revenir que par hasard. Là, elle éleva ses filles jusqu'à l'âge de quinze ans » (p. 131).

Bien entendu, à cet instant du récit, on se demande quelle prégnance *imaginaire* Jean d'Arras glisse dans sa narration en choisissant d'y introduire précisément l'« île d'Avalon ». On ira chercher cette prégnance dans les nombreux textes bien connus au Moyen Âge qui font de cette *Avalonis insula* un espace nourri de significations héritées de la mythologie celtique et bretonne.

Plus précis et savants que Wikipedia, les érudits ont établi les faits suivants. Dans la littérature arthurienne, Avalon est l'île où est emporté, terriblement blessé le roi Arthur après son dernier combat à Camlann afin d'y faire soigner ses plaies. C'est également, selon les sources, l'île où vivait la fée Morgane. La première mention de la bataille de Camlann et de l'île d'Avalon se lit dans le récit pseudo-historique l'*Historia Regum Britanniae* écrite autour de 1135 par Geoffroy de Monmouth⁶. L'indication sommaire qui fait d'Avalon la dernière retraite d'Arthur aura une grande fortune littéraire après l'*Historia*. Geoffroy, lui-même, exploitera de nouveau ce motif quelques années après son *Historia* dans sa *Vita Merlini*, au moment d'évoquer la fin de la bataille qui oppose les armées d'Arthur à celles de Mordred :

On assista alors à un combat des plus terribles : presque tous les chefs des deux armées tombèrent avec leurs hommes (...) C'est dans cette même bataille que notre illustre roi Arthur fut mortellement blessé ; il fut alors transporté dans l'île d'Avalon. Pour y soigner ses blessures. Arthur abandonna la couronne de Bretagne à un parent Constantin, qui était fils de Cador, duc de Cornouailles. C'était en l'an 542 ap. J.C.⁷ (p. 258)

Arthur est accueilli dans l'île par Morgane la magicienne guérisseuse. Elle lui rendra sa santé pour peu qu'il reste auprès d'elle le temps nécessaire. Un temps sans fin, un temps laissant envisager un éventuel retour.

Si la fée Morgane vit dans l'île d'Avalon, c'est qu'il s'agit d'un séjour enchanté d'une île enchanteresse : *Insula Pomorum quæ Fortunata vocatur (Vita Merlini, v. 908-909⁸)*. Soit (je traduis) : « L'île des pommes, également appelée Fortunée ». Et le récit de préciser ses caractères enchanteurs et singuliers : la terre, pour être fertile, n'a pas besoin d'être parcourue par le soc du laboureur ; on y vit centenaire, voire davantage. Ce n'est pas tout :

Neuf sœurs y règnent en rendant la justice à ceux qui viennent les trouver, depuis des contrées lointaines. L'aînée est guérisseuse sans pareille et la plus belle des neuf sœurs. Elle se nomme Morgane ; elle connaît les vertus médicinales de chaque plante, capable de soulager le corps malade ou souffrant. (p. 52)

Mais l'imaginaire celtique n'est pas le seul à exalter la fortune de certaines îles. Un bref détour permettrait d'observer quelques exemples de cette fameuse *translatio*, c'est-à-dire du transfert, notamment mythologique, entre la culture classique, grecque et latine, d'un côté, et de l'autre, la culture celtique. Ce nom d'« île fortunée » donné à l'occasion à Avalon, est probablement emprunté, sur le versant classique, à Isidore de Séville (VI^e siècle)⁹ quand il décrit les îles Canaries, ou à Pomponius Mela (I^{er} siècle apr. J.-C.) qui évoque « les îles Fortunées, endroit où « sans être cultivée, la terre produit sans cesse des fruits, et où les habitants, libérés de toute d'inquiétude, coulent des jours plus heureux que dans les villes les plus prospères »¹⁰.

Dans la tradition celte, celle qui a pu inspirer Geoffroy de Monmouth, qu'en est-il du nom de l'île de Présine, « Avalon » ? Comme l'observe Laurence Mathey-Maille, traductrice du récit de Geoffroy de Monmouth (*Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004), l'origine d'*Avalonis insula* est galloise et / ou gauloise et nomme l'autre monde celtique. Elle s'appuie sur les explications données par Ashe (*Speculum*, 1981, LVI, p. 31-316) :

This was a Celtic Otherworld. In Welsh the name is Avallach or Afallach. Geofroy has adopted an oddly changes spelling which is thought to have been influenced by the place-name Avallon in Burgundy. 'Avalon' is Gaulish and means 'place of appels' as its conuterpart in Britain supposedly means.

Que ce soit sous la forme Avalon, Avallon, Avallach ou Afallach¹¹, le nom est fondé, comme l'observe Ashe, sur la désignation de la pomme et du pommier. En effet, « pomme » se dit aval ou *afal* en brittonique (breton, gallois) et *aballos* en gaulois. Le terme anglais *apple*, l'allemand *Apfel*, le finois *äppel* participent de cette même étymologie. Bref, dans la tradition qui inspire Geoffroy de Monmouth, le nom désigne un endroit paradisiaque où les fruits poussent en abondance sans que l'homme n'ait à travailler la terre à la sueur de son front et où il peut vivre centenaire. Un paradis insulaire « fortuné » !

La question vient naturellement à l'esprit : comme tant d'autres romanciers médiévaux (en voir des témoignages dans L. Harf-Lancner¹²), Jean d'Arras nourrit-il le récit de sa célèbre héroïne d'images incontestablement venues de la mythologie celtique ? Que reste-t-il dans l'île d'Avalon de *Mélusine* des caractères stéréotypés de l'île merveilleuse de l'autre monde, de l'île éden qui échappe à la fuite du temps et protège de la mort ?

La question est de poids ! Car elle met en cause la force supposée de l'imaginaire paradisiaque nécessairement attaché à toute expression de l'île d'Avalon et, donc, de celle de Présine. Ainsi posée, cette interrogation renvoie directement à la notion de « valeur » vue ci-dessus. En la prenant comme guide, on devrait faire l'hypothèse selon laquelle, plongé dans le *hic et nunc* singulier du récit de Jean d'Arras, l'île d'Avalon n'exprime pas obligatoirement ce que ses sources classiques et celtiques pouvaient laisser envisager.

En fait, elle « spatialise » bien autre chose. Ouvrons de nouveau les pages de notre roman. Chaque matin,

De l'imaginaire mythologique au bricolage symbolique : île à l'endroit, île à l'envers dans *Mélusine* de Jean d'Arras écrit Jean d'Arras, Présine conduisait ses filles au sommet d'une montagne d'où elles apercevaient la terre d'Écosse. En larmes, elle leur disait : « Regardez, mes filles ! Voici le pays où vous êtes nées et où vous auriez eu votre part d'héritage si votre père ne nous avait pas trompées, nous plongeant ainsi, vous et moi, dans une profonde misère qui ne cessera que le jour où le Juge souverain châtiara les méchants et récompensera les bons » (p. 133) Avalon est donc l'île de la misère et de la décrépitude ! L'*envers* du paradis.

Voilà pourquoi, Mélusine, la fille aînée, revendiquant cette thématique misérabiliste, persuade ses sœurs de se venger de leur traître de père :

Jugez, mes chères sœurs, du triste destin et de la misère où notre père nous a plongées, nous et notre mère, nous qui aurions pu jouir d'une considérable prospérité et des plus grandes dignités. Ne convient-il pas de réagir ? Quant à moi, et pour ce qui concerne ma part, j'ai bien l'intention d'en tirer vengeance et je compte lui faire subir autant de chagrins qu'il a infligés à notre mère par sa tromperie. (p. 133)

La conclusion va de soi.

Non seulement l'espace insulaire ainsi négativement défini s'oppose à la terre continentale, l'Écosse en l'occurrence, mais, surtout, l'île d'Avalon spatialise des valeurs négatives ou « dysphoriques », à rebours de celles qu'incarnent les images idéalisées attachées aux îles Fortunées et aux Pommes décrites par Isidore et Geoffroy de Monmouth et transmises dans les héritages culturels bien connus de Jean d'Arras. En d'autres mots, sous sa plume, l'île d'Avalon, véritable paradis perdu, est le contraire de l'*Eu*-topos qu'idéalisaient les traditions mythologiques, celtiques ou classiques.

Ce n'est pas encore tout. La lecture de *Mélusine* offre un épisode à la fois étonnant qui convainc d'enrichir l'analyse des « valeurs » que prend Avalon dans le contexte de notre roman en prose.

La suite ?

La cuve de l'épouse

Révoltée par la trahison de leur père, les trois sœurs décident de le châtier et, usant de leur pouvoir féerique, elles l'enferment dans une montagne du Northumberland, à l'extrémité septentrionale de l'Angleterre. Ce n'est pas ce que souhaitait Présine. Furieuse, elle inflige une punition à ses filles qui éclaire la grande question ontologique posée par la narration, celle des rapports entre la condition féerique dont il conviendrait de se libérer et la « nature humaine », idéal dont l'accès suppose le respect d'un exigeant tabou :

Toi, Mélusine, (...) tu seras donc châtiée en premier. La valeur de la semence de ton père vous aurait attirées, toi et tes sœurs, à sa nature humaine et vous auriez été rapidement libérées de la condition des nymphes et des fées, sans jamais y retourner. Au contraire, voici le sort que je t'inflige : désormais, tous les samedis, tu seras serpente du nombril jusqu'au bas du corps. Cependant, si tu trouves un homme qui veuille t'épouser et promettre de ne jamais te voir le samedi, de ne pas chercher non plus à découvrir qui tu es, ni de ne parler de cela à personne, alors tu vivras le cours naturel de la vie comme une femme douée de nature humaine et tu mourras naturellement. (p. 135-137)

En conséquence, endurant la vindicte maternelle, Mélusine est expulsée de son *Insula Avalonis* dysphorique où elle subissait sa misérable « condition des nymphes et des fées ». La voilà livrée à son destin aventureux, lancée à la quête d'un époux humain prêt à accepter le tabou du samedi. Ce sera Raymondin, le neveu du puissant comte de Poitiers. Leur rencontre est le fruit d'un malheur : Raymondin vient de tuer malencontreusement son oncle d'un coup d'épieu alors qu'il pensait frapper un énorme sanglier. Et, à la suite de cette chasse funeste, le drame de Raymondin le conduit à reproduire l'histoire d'Elinas. Errant, désespéré, dans la forêt nocturne, le jeune homme rencontre la ravissante Mélusine au bord d'une fontaine nommée la « Fontaine aux fées », parce qu'elle « avait été jadis le théâtre de nombreuses aventures étranges et qu'il en arrivait encore », écrit Jean d'Arras (p. 159). On devine la suite : fasciné, Raymondin découvre l'admirable dame à la fontaine. Elle n'a donc aucun mal à lui faire agréer le mariage en même temps que l'interdit imposé par sa mère :

Vous allez me jurer, par tous les serments que peut faire un homme d'honneur, que jamais le samedi vous ne chercherez ni à me voir ni à savoir où je serai. Et de mon côté, je vous jure, au péril de mon âme, que ce jour-là je ne ferai jamais que ce qui pourra tourner à votre honneur. (p. 167)

Toujours subjugué, Raymondin prête serment. Plus précisément et conformément à ce que requiert la belle à la fontaine, il jure qu'il ne cherchera pas à savoir « où » elle sera le samedi... En faisant agréer son tabou matrimonial, la Merveille fait peser sur son couple une méconnaissance obscure de nature spatiale et, peut-être, d'une autre nature. Beaucoup plus que celle de Raymondin, la curiosité du lecteur est piquée par cette question d'espace : où donc passe son épouse le samedi et que devient-elle pour que tant de secret voile ce qu'elle devient cet unique jour de la semaine ?

Le roman, aidé de descriptions détaillées, donne la réponse au moment où la prohibition est violée. Bien des années après son mariage et la naissance de ses dix fils – uniquement des garçons – Raymondin endure la médisance de son frère qui accuse Mélusine de commettre l'adultère le jour de sa disparition hebdomadaire. Enflammé de jalousie, le mari de Mélusine saisit son épée et vole vers la pièce où il savait bien que se retirait sa femme tous les samedis. Là, il trouve une lourde porte en fer, tire son épée et tourne sa pointe jusqu'à ce qu'il réussisse à faire un trou. Il peut alors plonger le regard alors à l'intérieur. Et voit, extraordinaire spectacle, *Melusine qui estoit en une grant cuve de marbre ou il avoit degréz jusques au fons*. L'original en moyen français poursuit : *Et estoit bien la grandeur de la cuve de .xv. piéz de roont tout autour en esquarrie et y ot alees tout autour de bien .v. piéz de large. Et la se baignoit Melusine en l'estat que vous orrez cy apréz en la vray histoire*. (p. 660)

La question que l'on vient de se poser reçoit alors sa réponse : le samedi, Mélusine se baigne à l'intérieur d'une cuve pleine d'eau, elle-même placée à l'intérieur d'une pièce dissimulée aux yeux du monde, pièce qui, à son tour, est insérée dans le château de Lusignan. La construction en abyme est frappante. Le roman poursuit en précisant l'état extra-ordinaire dans lequel se trouve l'admirable épouse de Raymondin : il voit

Melusine en la cuve, qui estoit jusques au nombril en figure de femme et pignoit ses cheveux, et du nombril en aval estoit en forme de la queue d'un serpent, aussi grosse comme une tonne ou on met harenc et longue durement, et debatoit de sa coue l'eau tellement qu'elle la faisoit saillir [130va] jusques a la voulte de la chambre. (p. 660)

Que je traduise :

Mélusine dans le bassin : jusqu'au nombril elle avait l'apparence d'une femme et elle peignait ses cheveux, mais toute la partie inférieure de son corps, sous le nombril, avait la forme d'une queue de serpent, grosse comme une caque de harengs et d'une extraordinaire longueur, avec laquelle elle fouettait si violemment l'eau du bassin qu'elle éclaboussait la voûte de la salle. (p. 661)

Voilà. L'espace interdit, le lieu caché au monde le samedi, est une cuve en marbre où se déploie par moitié ce qu'il reste de l'origine féerique, non-humaine si l'on veut, de la fille de Présine, la malheureuse rejetée d'Avalon.

Elle est plongée dans l'eau mi-femme mi-sirène à queue de serpent, être dont l'hybridité aurait dû rester dissimulée jusqu'au jour de sa mort en tant que « femme naturelle » ayant échappé au misérable statut avalonien de nymphe.

« Bricolage » des espaces insulaires

Une hypothèse, inattendue à première vue, semble alors voir le jour : dans *Mélusine* l'île d'Avalon tire sa signification des liens qui la nouent à la cuve du château de Lusignan. Cette hypothèse peut se vérifier en mettant en lumière les rapports chargés de sens, les « valeurs » comme dirait Saussure, joignant les deux espaces qu'a fait découvrir au lecteur la fille de Présine devenue la merveilleuse épouse de Raymondin : l'île d'Avalon, d'une part, le bassin circulaire, de l'autre.

De l'imaginaire mythologique au bricolage symbolique : île à l'endroit, île à l'envers dans *Mélusine* de Jean d'Arras

En fait, c'est un véritable et double parallélisme inversé qui lie les deux lames confectionnant notre éventail insulaire. L'île d'Avalon – selon la définition nucléaire de départ – est bien une inclusion d'un état fondamental de la matière – la terre (ou état solide) – dans un autre de ces états, l'eau (état liquide). Quant à la cuve, elle est une sorte d'île, mais inversée, puisqu'une étendue d'eau (de dimension modeste, certes) est incluse dans de la terre, en l'occurrence du marbre entouré des pierres du château. Deux figures parallèles dans leur insularité qui vise toutes deux à protéger de la périlleuse société des hommes, deux figures parallèles qu'intervertissent leurs rapports à l'eau et de la terre, la première « à l'endroit », la seconde « à l'envers ».

Nous sommes au cœur de notre sujet, le statut des îles considérées dans le *hic et nunc* d'une œuvre littéraire singulière. Avec quelle boussole s'aventurer dans la découverte de ces *terris incognitis* ?

Pour tenter de répondre, nous suivrons la piste ouverte par les travaux que Claude Lévi-Strauss a consacrés à la pensée dite « sauvage » ou « mythique »¹³. Avec cette activité de connaissance, l'homme, qui se heurte à l'incompréhension de la réalité et affronte certaines problématiques existentielles majeures (sexualité, matrimonialité, mimétisme guerrier, etc.), tente de les comprendre rationnellement. Cette volonté initiale utilise non pas des concepts abstraits, mais les moyens du bord, les matériaux que l'homme découvre dans le monde. Aucun code (botanique, zoologique, géographique, sexuel, etc.) n'échappe alors à ces premiers efforts visant à dépasser le stade du foisonnement chaotique, parfois stupéfiant, de la livrée du monde. Comment effectuer ce dépassement visant à établir la « raison des phénomènes » ? En s'affranchissant « de la considération des termes pour s'élever à celle des relations. ». Rien d'étonnant à lire cette déclaration très saussurienne, dans un texte intitulé « Les leçons de la linguistique » (publié en 1983 dans *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, pp. 191-201, ici p. 192.) Ce postulat prend pour moi un poids particulier dans la mesure où Lévi-Strauss prend soin de percevoir ce mécanisme de la pensée dite « sauvage » dans la compréhension des faits empiriques aussi bien – le travail sur *Mélusine* est concerné – qu'artistique et littéraire : « Mais, *imaginaires ou réels*, on peut dire de n'importe quels termes (...) ce qui importe, c'est leur opposition réciproque au sein d'un système. » (« Les leçons de la linguistique », p. 193 ; je souligne).

Cependant ce geste conjonctif ne peut pas accoler arbitrairement tout et n'importe quoi ! Car, déjà à cet étage, les combinaisons entre les *realia* sont limitées par le fait qu'elles sont empruntées à la langue où « elles possèdent déjà un sens qui restreint leur liberté de manœuvre ». C'est ce qui fait que « les éléments que collectionne et utilise le bricoleur sont 'pré-contraints' ». (*La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 33).

C'est bien ce principe de départ qui légitime la relation établie à l'instant entre une île, qui est bien « une terre émergée de manière durable dans une étendue d'eau », d'une part et, de l'autre, une cuve qui se définit bien comme une bassine d'eau enserrée dans un entourage de pierres.

Ce temps de l'activité de celui que Lévi-Strauss nomme le « bricoleur », celui de la nécessaire mise en cohérence du flot décousu, est, comme il se doit, celui du fameux bricolage qui donne sa singularité à la *pensée sauvage*. Le moment où les figures naturelles ou sur-naturelles, imaginaires ou objectives, et venues de domaines entre lesquels l'expérience aurait pu ne suggérer aucune connexion (une île perdue et infortunée, une baignoire secrète) sont reliés et acquièrent « une unité et une cohérence que ne peut révéler la simple description des faits » (*L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, p. 614.).

Ainsi com-pris (dans le double sens de « pris ensemble » et « porteurs de sens »), les termes référentiels deviennent des symboles, ces « objets de connaissance et des moyens de réflexion » (Lévi-Strauss, *Des symboles et leurs doubles*, Paris, Plon, 1989, p. 13), leviers de l'effort « spéculatif »¹⁴ de la pensée dite « sauvage ». Dit en d'autres termes, l'ultime étape de l'analyse consiste à mettre en lumière, derrière les figures du texte, in-cohérentes en apparence, les relations « plus simples et mieux intelligibles » qui les unissent en tant que *symboles*.

Faut-il le préciser, cette vision du « symbole » comme effet d'une déconstruction empirique et d'une construction rationnelle (et narrative) se distingue entièrement des théories où l'interprétation est déterminée par avance (sexuellement, imaginativement, moralement, mythologiquement, etc.) ?

Un peu abstraites, ces affirmations qui balisent le parcours de la *description* à la *raison* des phénomènes ont sans doute besoin d'être illustrées.

[Écosse vs Avalon] vs [Cuve vs Château de Lusignan] : raison de ce système spatial ?

Comment, dans le récit de Jean d'Arras, les deux étendues insulaires assument-elles à la fois leur statut de « choses » (pré-contraintes, sur le flanc empirique ou culturel et imaginaire) et celui de « symboles » (sur le versant de la construction élaborée par la narration qui leur accorde leurs « valeurs » symboliques) ? En répondant à cette question, on dégagera les *interprétations* des relations passées entre la fâcheuse île « à l'endroit » d'Avalon et son contraire « à l'envers », la secrète cuve de marbre.

Reprenons le fil du récit pour mieux apercevoir ces relations. Les fruits du mariage de Raymondin et Mélusine sont à la hauteur des promesses de la dame de l'autre monde : prospérité immense, pouvoir lignager ferme, naissances prolifiques de mâles, inscription glorieuse du nom de Lusignan dans l'histoire, en Europe comme en Arménie ou à Chypre. Tout cela ne peut se faire que grâce à l'activité inlassable et aux dons féeriques de la belle épouse de Raymondin, la « femme perdue », venue de l'« île perdue » (voir J. Le Goff, « Mélusine maternelle et défricheuse », *Pour un autre Moyen Age*. Paris, Gallimard, 1977, pp. 307-331). Mais le roman demande d'être plus précis. À l'origine de cette réussite et de ce bonheur comblant le mari humain, son épouse venue d'Avalon et leur famille, des crimes. Celui des fées, bien sûr, des trois sœurs insulaires, coupables d'une sorte de parricide à l'encontre d'Elinas leur père. Mais également celui de Raymondin, assassin malgré lui de son oncle protecteur, le comte de Poitiers, qu'il a tué par mégarde lors d'une chasse nocturne au sanglier. Une fée parricide épouse donc un criminel. Que diront les barons du Poitou ?

C'est alors que la narration opère une inversion spectaculaire. Grâce à leur alliance, les deux bannis retournent ensemble dans la société des hommes : ils fondent Lusignan. En bâtissant la forteresse et en plantant les racines de l'illustre lignage qui en sera issue, ils permettent à la meurtrière de rejoindre l'humanité. Non seulement elle pourra en tirer les avantages de « femme naturelle », mais, grâce à ses pouvoirs et à leurs effets économiques et sociaux essentiels, elle assurera la réinsertion unanimement reconnue de son mari homicide. Cependant cette double réhabilitation reste fragile car soumise au respect de la prohibition, celle qui frappe d'interdit la fée serpente, celle qui trouve son lieu dans la cuve mystérieuse, une fois par semaine.

L'interprétation des valeurs nées des liens entre les deux espaces îliens commencent à s'ébaucher. Mais il faut en préciser le trait. En reprenant l'hypothèse avancée ci-dessus, voyons comment le parallélisme inversé de nos deux lames spatiales joue dans *Mélusine* le rôle éminent de socle symbolique dans le bricolage de termes venus de différents codes ou, dans un autre vocabulaire, qui peuvent se lire selon différentes « clefs ».

Puisque nous y sommes invités, commençons par relire notre récit en clef spatiale. La fille de Présine est punie par son exclusion hors de la clôture d'Avalon suivi de son bannissement dans le territoire des hommes. Plus exclusive, plus « signifiante », que l'opposition entre un jardin édénique et son entourage terrestre où aurait pu être châtiée Mélusine¹⁵, la distinction entre les états solides et liquides, fondatrice de la notion d'« île », creuse avec une netteté remarquable l'écart entre les êtres de l'île et ceux qui n'en sont pas. Elle en est une figuration spatiale particulièrement exclusive. Protégé par son entour aquatique, Avalon – « l'île à l'endroit » – était un asile où les fées Morgane et ses sœurs partageaient une existence de nymphes, de fées. De merveilles. Sur l'autre côté de la balance, la cuve, au marbre entourant dans un cercle parfait l'eau du bain, est cette « île à l'envers » où la merveille est protégée des menaces pesant sur son destin « naturel ».

Il est d'autant plus légitime de mettre en parallèle les deux espaces que, tous deux, sont des lieux d'exil où, loin d'être paradisiaque et gonflée de pommes, l'insularité est intimement associée à une mesure punitive. En effet, à l'exil de Présine et de ses filles qui les rend inaccessibles aux traitres humains, répond l'exil de la fée au bain céleste, tous les samedis, dans un lieu secret afin qu'elle reste interdite aux yeux des mortels qui l'entourent. On ajoutera que, du point de vue spatial, à l'Écosse, terre *extérieure* à Avalon, répond le château de Lusignan, espace dans l'*intérieur* duquel s'insère le bassin de la fée.

Changeons de hauteur et lisons ces premières observations de nature spatiale en clef temporelle. Ou, pour changer de vocabulaire, on se demandera comment les premières fondent-elles et déterminent-elles les valeurs symboliques des secondes. Les deux temps insulaires sont parallèles dans leur a-normalité, mais de manière contradictoire. Le flux du temps n'a pas de prise sur les fées d'Avalon, il est sans fin, sans bornes. Les grammairiens diraient qu'il est *im-parfait*. À l'inverse, la cuve dans laquelle Mélusine ne s'ébat que le samedi

De l'imaginaire mythologique au bricolage symbolique : île à l'endroit, île à l'envers dans Mélusine de Jean d'Arras s'inscrit dans une temporalité nettement découpée. Elle fait se succéder des segments qui hachent le déroulement de la semaine, en opposant distinctement, avec toute la vigueur de l'interdit, les jours de la semaine *vs* le samedi. Ce jour-là les hommes sont, comme les six autres jours, des êtres humains, mais la fée, elle, se métamorphose en un être moitié-femme moitié serpent, un être hybride. Ainsi strictement bornée, le temps de la cuve est *parfait*.

Lu en clef sexuelle (ou « générique »), le récit met en parallèle Avalon et la cuve poitevine comme deux îles que seules des femmes occupent, à l'écart de l'univers des hommes. La masculinité est exclue de l'« île perdue ». Mélusine vit dans ce territoire sans mâles avec plusieurs femmes de sa famille : sa mère, ses sœurs et sa célèbre tante. Les hommes sont sur « terre », hors îles ! Parallèlement, dans son activité balnéaire du samedi, l'épouse de Raymondin est détachée du monde viril. Cependant à la différence du groupe des femmes en Avalon, la merveille du samedi fouette, solitaire, sans famille, l'eau de sa baignoire de marbre. De plus, cette solitude féminine est provisoire puisque, pendant les six autres jours de la semaine, la châtelaine de Lusignan ne côtoie que des hommes, les mâles du lignage : son époux, ses dix fils !

Que note la clef ontologique ? Comme sa mère et sa tante, la Mélusine d'Avalon est une femme-fée vivant dans un asile insulaire à la fois merveilleux et dysphorique, celui des nymphes aux pouvoirs et à l'existence plus qu'humaine. L'étrangeté ou l'« extériorité » – *extraneus* signifie en latin, « du dehors, extérieur » – de femme de l'autre monde est symbolisée par l'« extériorisation » de l'île. Cet *autre* monde insulaire protège les femmes-fées non humaines des vicissitudes que subissent les êtres « normaux », ceux qui n'échappent pas aux lois tragiques de la condition humaine, la condition de *notre* monde.

Dans l'intériorité de la cuve, l'ancêtre des Lusignan rejoint partiellement l'humanité, mais elle en paie le prix puisqu'elle se trouve dans un corps proprement in-humain. N'est-elle pas condamnée à être, « tous les samedis, (...) serpente du nombril jusqu'au bas du corps. » Dans l'« île à l'envers » se baigne et s'agite un être dont l'hybridité signe la singularité ontologique.

Expulsion de la cuve, retour à la « pureté » d'un monde sans île

En résumé, lues avec ces clefs successives, la partition de Jean d'Arras oblige à concevoir Avalon, l'île infortunée et la cuve secrète du Château de Lusignan comme deux lames de l'éventail insulaire, lames contraires, mais parallèles puisque ce sont deux îles non paradisiaques, deux îles interdites aux hommes mortels, deux îles qui échappent au temps humain, deux îles où vivent, en famille ou seules, des femmes « étranges », entièrement ou partiellement extérieures aux lois de l'humanité.

Deux îles dont les denses relations symboliques conduisent à compléter l'interprétation déjà ébauchée et à mieux expliciter l'« effort spéculatif » impulsé par la com-préhension des deux étendues insulaires.

Conforme au processus appelé à l'instant, les associations établies par la narration de Jean d'Arras dé-naturent les espaces îliens. Avalon est bien plus qu'une terre entourée d'eau et n'est pas non plus le refuge paradisiaque de l'île aux pommes idéalisée par la mythologie, la cuve est bien plus que le vulgaire baquet du bain hebdomadaire. *Mélusine* met en scène une *Insula Avalonis* singulière et une peu ordinaire cuve privée un jour par semaine pour *symboliser* les conditions dans lesquelles une femme venue de l'autre monde peut favoriser le succès social et économique de son époux humain, initialement exclu de son groupe social et le faire ainsi accéder aux plus hautes valeurs de la culture. Pour que cette action civilisatrice soit un succès, il faut que l'épouse aux pouvoirs surhumains abandonne, bien sûr, son état avalonien (île « à l'endroit », île de la féerie infortunée) mais *sans assumer* par la suite, à Lusignan, un statut authentiquement humain, celui qu'aurait endossé une femme « naturelle », privée de pouvoirs féériques. Celui-là, elle n'en bénéficiera jamais dans le récit. Tout ce qu'elle peut espérer, c'est un état intermédiaire : l'hybridité mi-femme mi-serpente, obligatoirement méconnue et respectée par son époux. Et, on le sait, la spatialisation de cette hybridité inaccessible mais féconde n'est autre que le bassin du samedi. Cette « île à l'envers », où sont intervertis les rapports des éléments « naturels », entre l'eau et la terre, est la position intermédiaire entre Avalon (terre entourée d'eau où vivent des nymphes) et le monde des hommes (le château de Lusignan, terre sans eau, qu'habitent des hommes).

Le monde d'une humanité normale où les femmes vivent leur cours naturel jusqu'à la mort, la fée-serpente en sera à jamais privé. Le tragique retour en Avalon est inéluctable.

Son rôle historique de « civilisatrice » est, en effet, aussi périlleux que temporaire. Contrainte par la trahison de celui qu'elle a tant choyé, son exclusion rejoint un phénomène connu des anthropologues et dont René Girard, dans *Le Bouc émissaire*, a proposé une analyse célèbre : le sacrifice du médiateur. Champion d'une humanité trop efficiente et douée de pouvoirs étranges venus de l'île d'Avalon, l'être féerique est incompatible avec la normalité humaine. Quand l'alliance a rempli sa tâche civilisatrice, il doit être immolé, expulsé de sa cuve hebdomadaire, comme du château du lignage qu'il a conduit au faîte de sa puissance. Manière d'exorcisme, l'infailible transgression libère l'humanité de cette présence équivoque. Elle met fin à la confusion ontologique (que des êtres des deux mondes naturellement séparés puissent se joindre) que l'interdit avait déjà pour fonction de partiellement séparer.

La « raison des phénomènes » que sont les évolutions des statuts du *vrai soleil de son temps* ainsi que des relations matrimoniales entre un être de ce monde et un sujet de l'autre – fantasme constitutif de toutes les cultures – est accessible par l'évolution symbolique « bricolée » à partir des deux espaces insulaires qu'il a fallu « comprendre ».

Finalement, grâce à la transgression de l'époux infidèle à sa parole, chaque statut d'être revient à sa place : les humains avec les humains, et les non-humaines avec les nymphes et les fées. C'est ainsi que les liens passés entre nos deux îles illustrent l'effort de la pensée « sauvage » pour « introduire un début d'ordre dans l'univers » (Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, *op. cit.*, p. 21-22).

Pour être ainsi de nouveau stable, ordonné et « normal », le monde doit être délivré de ses extraordinaires îles et de leur *impure* locataire, si, à la suite de Mary Douglas, on définit l'*impureté* comme « ce qui n'est pas à sa place [...] L'impur, le sale, c'est ce qui ne doit pas être inclus si l'on veut perpétuer tel ou tel ordre »¹⁶.

Notes

¹ *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Pris, Hachette Université, 1979, p. 208.

² Cité par M. Estrade, « La métaphore de l'île en psychanalyse », Conférence pour le cefri-jung, 7 avril 2011, p. 1.

³ Voir *a minima* A. M. Binet, « L'imaginaire de l'île, une constante anthropologique » *Les Possibilités d'une île*, dir. M. de Jesus Cabral et A. Cl. Santos, éd. Pétra, 2020, pp. 33-43, ainsi que *L'Éros insulaire*, dir. J. Isolery et A. Albertini, éd. Pétra, 2016.

⁴ Selon l'expression de Ph. Pesteil, dans « Montecristo, île », *Dictionnaire des lieux et pays mythiques*, dir. O. Battistini, J.-D. Poli, P. Ronzeaud, J.-J. Vincensini, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 2011.

⁵ Nous lirons Jean d'Arras, *Mélusine ou La Noble Histoire de Lusignan. Roman du XIV^e siècle*. Nouvelle édition critique, traduction, notes, présentation et variantes, éd. J.-J. Vincensini, Paris, Librairie Générale Française, 2003.

⁶ Voir l'article de J.-R. Valette « Avalon », *Dictionnaire des lieux et pays mythiques*, *op. cit.*

⁷ La traduction vient de Geoffroy de Monmouth, *Merlin*, présentation et traduction, N. Desgrugillers, Clermont-Ferrand, éd. Paleo, 2019.

⁸ *Galfridi de Monemuta Vita Merlini. Vie de Merlin attribuée à Geoffroy de Monmouth, suivie des prophéties de ce barde, tirées du IV^e livre de l'Histoire des Bretons* publiée, d'après les manuscrits de Londres, par F. Michel et Th. Wright, Paris, Firmin Didot, 1837.

⁹ Isidore de Séville, *Etymologiae XIV*, éd. et trad. O. Spevak, Paris, 2011, p. 106-107.

¹⁰ Pomponius Mela, *De situ orbis libri*, livre III, X (je traduis).

¹¹ M. Th. Chotzen, « Emain Ablach, Ynis Awallach, Insula Avallonis, Isle d'Avalon », *Études celtiques* 4, 1948, pp. 255-274.

¹² *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine, la naissance des fées*, Paris, Champion, 1984, et *Le Monde des fées dans l'Occident médiéval*, Paris, Hachette Littératures, 2003.

¹³ Pour plus d'explications, je me permets de renvoyer à mon article : « Chassez le naturel par la porte, il revient par la fenêtre. Considérations post-barthésiennes sur les romans 'gothiques' », dans *Effets de réel, effet du réel : la littérature médiévale au miroir des histoires. Actes du colloque organisé à Poitiers (20-21 janvier 2022) par le CESC, sous l'égide de la SLLMOO* assisté par V. Agrigoroaei, Ch. Chaillou, Cl. Galderisi et P. Levron, Genève, Droz, 2025, pp. 17-34.

De l'imaginaire mythologique au bricolage symbolique : île à l'endroit, île à l'envers dans Mélusine de Jean d'Arras

¹⁴ Dans *L'Homme nu*, Cl. Lévi-Strauss use de ce qualificatif pour comparer la musique et la mythologie. Toutes deux offrent une « forme spéculative, chercher une issue à des difficultés constituant à proprement parler son thème. » p. 590.

¹⁵ Pourquoi ne pas se dissimuler tous les samedis dans un jardin ou un grenier secret ? Parce que la fée est porteuse, dans sa nature même de nymphe, de son « être aquatique », d'une non-humanité marquée par la présence de l'eau, celle qu'elle incarnait dans l'île d'Avalon.

¹⁶ *De la souillure. Étude sur la notion de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 1992, p. 59.



Les îles comme figures de l'exploration spatiale

Olivier Parent

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/yhrxn-4rp53

Olivier Parent

Prospectiviste issu d'une double culture artistique et scientifique, il fonde en 2006 [Futur Hebdo](#), le magazine de société de nos futurs immédiats. Sur ce site, des articles traitent les avènements qui se présentent à nous sous la forme de brèves de presse de *journalisme prospectiviste*. En 2015, il crée le [Comptoir Prospectiviste](#) bureau d'études en prospective stratégique, sociologie du futur des organisations et des usages émergents. Cette même année, 2015, il est *Auditeur* de l'IHEST, *Institut des Hautes Études pour la Science et la Technologie* ([ihest.fr](#)), et il débute une collaboration avec le Huffington Post qui porte sur l'analyse prospective d'œuvres de science-fiction, analyses qui désormais sont aussi réalisées pour le [CNES](#) et [inCyber News](#). Ces chroniques sont toutes rassemblées sur le site [Sciencefictiologie](#). Attaché à la valorisation de la culture populaire comme source d'inspiration pour demain, il s'intéresse aussi à l'étude des impacts de l'innovation sur le corps, que celui-ci soit biologique, social, entrepreneurial, étatique, etc. Il est contributeur pour diverses publications (inCyber News, Sanctum Labo-Crise (Ministère de la Transition écologique – uniquement papier), OpenScience, Horizons publics, Préventique (uniquement papier), Geab du LEAP, le Huffington Post, Ecco Magazine, The Conversation, Influenza (uniquement papier)... ; il participe aux ouvrages collectifs du think tank Les mardis du Luxembourg : « L'horifique Disputatio », éditions du Comptoir, 2020, et « Chroniques de l'intimité connectée », Éditions Kawa, 2016 ; il est conférencier pour le Master ASIE (CY Cergy Paris Université), le Master IEGDI (Université de Strasbourg), le Master ISAD (Paris 2 Panthéon-Assas), l'ESCE, l'ISEFAC, le CNAM... ; il est intervenant expert pour le Forum inCyber, la Cité des Sciences et de l'Industrie, France Info, Le Monde, AFINEF, Radio Style, ARGIC-ARCCO, IHEST/IHEDN, INRA, les Compagnons du Devoir...

Abstract

Cet article propose une analogie approfondie entre l'histoire de l'exploration maritime terrestre et les dynamiques contemporaines et futures de l'exploration spatiale. En mobilisant la figure de l'île – lieu d'isolement, d'implantation et de projection – l'auteur explore les résonances entre la navigation océanique (des Austronésiens aux explorateurs européens) et les ambitions actuelles de l'humanité dans l'espace. Le texte examine les avancées technologiques majeures, de l'astrolabe aux moteurs nucléaires, qui redéfinissent les horizons et façonnent les routes interplanétaires. Au-delà de l'aspect technique, l'auteur interroge les enjeux politiques, juridiques et éthiques de l'expansion spatiale, notamment à travers l'hypothèse d'une indépendance martienne, en écho aux processus historiques de décolonisation. En revisitant les imaginaires de conquête et les tensions entre unité et fragmentation, l'article invite à penser l'archipel comme figure structurante de l'avenir humain, soulignant les défis posés par l'éparpillement géopolitique et les enjeux de gouvernance à l'échelle du Système solaire.

Illustration : Portolano de l'Asie du Sud-Est (1542) | Jean Roth | Collection British Library.

De l'île terrestre à l'île imaginaire

Faire une analogie entre mers et espaces interstellaires ou entre îles et corps extraterrestres peut paraître excessif. Jusqu'à preuve du contraire, une île reste une terre émergée et entourée d'une surface plus ou moins grande d'eau. Cette eau peut être salée... elle peut aussi être douce ; on parlera alors d'île lacustre ; ainsi, l'île de Manitoulin, située dans le lac Huron au Canada, dans la province de l'Ontario, est la plus grande île du monde avec 2 766 km² de surface. Enfin, une île peut être habitée ou non.

Naviguer vers l'inconnu : une aspiration universelle ?

Les humains, ces animaux qui, depuis la crête de la colline sur laquelle ils se trouvent, cherchent toujours à savoir ce qu'il y a derrière la crête de la colline qu'ils aperçoivent au loin. Il va en être de même pour les îles : arrivés sur une côte, les humains y développent leurs activités, coincés le long de cette frontière marquée par l'étendue d'eau. Il ne faudra guère de temps pour qu'ils cherchent à aller voir ce qu'ils pourraient trouver au-delà de l'horizon... au cas où il y aurait une autre terre, une nouvelle île... où s'installer et où recommencer le cycle. Ainsi, de tout temps, les îles ont attisé la curiosité et les appétits des humains.

Le meilleur exemple de cet « élan anthropique » est l'expansion des peuples d'Océanie, les Austronésiens, Mélanésiens et autres Polynésiens qui, au cours des millénaires, se sont déplacés d'ouest en est, d'île en île, des plus petites jusqu'aux plus grandes. Les plus anciens de ces mouvements datent de quarante mille ans, autour des îles au nord de l'Australie : la Papouasie et la Nouvelle-Guinée. Les plus récents de ces déplacements, entre le dernier millénaire avant J.-C. et 1200 de notre ère, les ont amenés à naviguer de ce qui sera un jour la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'île de Pâques.

De l'ère des grandes traversées à la construction des routes planétaires

Plus tard et ailleurs – en Europe, à la fin du XV^e, aux premiers temps de la Renaissance – des navigateurs sont, eux aussi, partis à la découverte de ce qu'il pouvait y avoir au-delà de l'horizon. De ce côté-ci de la Terre par rapport à l'Océanie – la rotondité de notre planète ne faisant plus débat depuis l'Antiquité¹⁻² – les dernières avancées scientifiques et techniques offraient les moyens d'assouvir la soif d'exploration qui, à cette époque, allait se répandre en Europe comme une fièvre (d'or, d'épices, de bois précieux, de soie...).

Les Portugais ont été les premiers à se lancer dans cette aventure avec des navigateurs tels que Bartolomeu Dias (1450 - 1500), Vasco da Gama (1469 - 1524) ou bien encore Fernand de Magellan (1480 - 1521). Bientôt, les Espagnols comme d'autres leur « emboîterent le pas » si bien qu'il ne fallut que quelques décennies pour voir la plupart des nations d'Europe ayant un accès maritime se croiser et s'affronter sur les mers et les océans³.

À cette époque, ces navigateurs européens (qui croient qu'ils) découvrent des îles et se les approprient en ignorant les habitants autochtones. Ces découvertes sont parfois des continents, c'est le cas de « notre » continent américain tout d'abord appelé Inde ou bien encore l'Australie découverte au début du XVII^e et dont on ne fera le tour complet qu'en 1801-1803. Ces îles, peu importe leur taille, peuvent aussi être connues de nos navigateurs mais auréolées de légendes, ce qui amène les Européens à les considérer comme mythiques (par exemple Cipango, « notre » Japon désigné, à cette époque, par une latinisation de son nom chinois).

Sur leurs routes, les navigateurs européens croisent bien d'autres territoires qui étonnent et émerveillent ces hommes souvent partis depuis des mois sur des navires malmenés par les intempéries ; ils sont pas loin d'être affamés et la plupart du temps assaillis par les maladies. Si on considère le tour du monde de Magellan (1519-1522), environ 260 hommes partirent sur cinq navires. À leur retour, ils n'étaient que 18 à bord de la seule *Victoria*, Magellan faisant partie des victimes de l'expédition. « *Ils partirent cinq cents... mais après de nombreux efforts, nous en vîmes bien moins de trois dizaines revenir au port* »... Mais, ces pertes, pas plus que celles qui suivraient, n'étaient rien. Un mouvement était lancé.

Rétrospectivement, pour ouvrir ces routes à la surface de notre planète dont le nombre pourrait ne jamais cesser de croître, pour naviguer en haute mer – pour ne plus faire du cabotage qui, depuis la nuit des temps, a été la manière la plus répandue de naviguer – des découvertes scientifiques et des améliorations technologiques étaient nécessaires.

Il y a eu bien sûr les techniques de construction navale qui ont permis l'arrivée de navires plus grands, plus fiables et plus efficaces ; on parle ici de la dérive, du gouvernail, de la voile portante sur baume... Mais, surtout, il aura fallu développer les technologies – issues des sciences : astronomie, mathématiques, géophysique – qui permettaient de se situer à la surface de la Terre, grâce à une latitude et à une longitude. La latitude, c'est-à-dire la distance angulaire d'un point à la surface de la Terre par rapport à l'équateur (référence horizontale, située entre le nord et le sud) est connue dès l'Antiquité. Elle sera améliorée par les savants arabes autour de l'an Mil. Au XV^e siècle, l'astrolabe qui permet de calculer l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon, point de départ du calcul de cette latitude, fait partie des équipements standards de navigation.

Il faudra attendre le XVIII^e siècle pour que de nouvelles avancées scientifiques et techniques – principalement l'horloge mécanique – pour apporter une solution efficace à la question de la longitude – lui aussi connu dans l'Antiquité mais sans que personne ait été en mesure d'y apporter une solution – c'est-à-dire le calcul de la distance angulaire d'un point à la surface de la Terre par rapport à un méridien de référence (soit le déplacement horizontal le long d'un parallèle à l'équateur).

Tous ces accomplissements scientifiques et technologiques sont à l'origine de l'expansion européenne et, dès le début du XVI^e siècle, des politiques de colonisation. Du point de vue européen, les richesses exotiques issues de ces terres d'outre-mer ont justifié ces prédateurs au détriment des peuples autochtones. C'est à cette époque qu'un adage prend forme : « À la suite des explorateurs, viennent les marchands et, dans leur ombre, se trouvent les militaires ».

À la fin du XIX^e siècle, la vapeur a réduit les temps de trajet sur tous les itinéraires désormais bien renseignés. Et, avant l'apparition de la notion de « village planétaire » inspirée par la mondialisation et l'informatique, la planète Terre se faisait plus petite avec la croissance de grandes nations, par leur taille, comme les États-Unis d'Amérique, le Canada ou le Brésil. Ainsi, à la suite des premiers colons, et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, des populations en masse quittent l'Europe pour aller se construire un destin, emportés par ce qui allait devenir le « Rêve américain ». En 1800, la traversée à voile de l'Europe jusqu'en Amérique prenait 6 à 10 semaines, selon les vents, les tempêtes, les détours... En 1850, des navires hybrides voile-vapeur effectuent la traversée en 3 à 5 semaines. En 1900, on ne passe plus que 7 à 10 jours à bord des paquebots à vapeur. Cette durée sera réduite à 3 à 5 jours dans les années 30, à l'âge d'or des paquebots transatlantiques. La suite de l'histoire verra se réduire tous les temps de trajets grâce cette fois à l'aviation, qui nous donnera d'autres aventuriers et d'autres héros. Mais, une certaine forme d'exploration et d'aventure insouciantes semble faire désormais

partie du passé⁴, d'autant plus que le XX^e siècle aura à faire face à nombre d'enjeux dont celui de la décolonisation...

L'espace, nouvelle mer ouverte à la navigation humaine ?

Cependant, aujourd'hui, au XXI^e siècle, on peut à nouveau s'autoriser à interroger les notions d'île et d'exploration. Pourquoi ? Parce que, levant le regard de l'horizon vers le zénith, l'humanité, qu'on le veuille ou non, que l'on considère cette perspective comme souhaitable ou non, se remet à rêver de dépasser les nouveaux horizons qui se présentent à elle, au-dessus de sa tête, au-delà de l'atmosphère et des orbites terrestres, vers la Lune, Mars, la Ceinture d'astéroïdes et toujours plus loin encore.

Ce qu'il y a de fascinant dans la liste des lieux qui viennent d'être cités, c'est qu'ils représentent pour notre présent les mêmes enjeux que l'était n'importe quel point de la Terre pour l'humanité qu'on évoque les peuples océaniens, les Chinois ou les Européens quand ils se sont élancés sur les mers et les océans, sur leurs esquifs plus ou moins frêles...

Archipels orbitaux et colonies extraterrestres

Et c'est là que l'analogie proposée en ouverture de ce texte prend tout son sens. Ainsi, la période qui s'étend de 1969 à aujourd'hui pourrait représenter la période initiée par Henri le navigateur (1394-1460) au Portugal. Destinée à succéder aux lanceurs traditionnels, aux premiers modules spatiaux et à la Navette spatiale américaine, *Starship*, le vaisseau interplanétaire de l'entreprise SpaceX, toujours en cours de développement (en mai 2025), pourrait à terme représenter le prototype des vaisseaux qui, un jour, emmèneront l'humanité vers de nouveaux rivages, comme les caravelles ont succédé aux carques du Moyen Âge. Sous peu – dans 10 années comme dans 100, peu importe – l'humanité aura installé des comptoirs sur la Lune, aux points Lagrange Terre-Lune ou Soleil-Terre, sur Mars, dans la Ceinture d'astéroïdes... et peut-être, dans un avenir bien plus lointain encore, sur les lunes des géantes gazeuses de notre Système solaire. Ces comptoirs seront des bases au sol ou des stations spatiales plus ou moins grandes. Pour atteindre cet avenir, il faudra développer des moyens de transport qui apporteront des gains de temps dans les voyages, à l'image de ce qui a été décrit au cours du XIX^e siècle pour la navigation maritime.

« Prospectivement parlant », pour ouvrir ces routes au cœur de notre Système solaire, dont, pour certains, le nombre est appelé à ne jamais cesser de croître, pour naviguer en espace profond – pour ne plus faire du « cabotage » entre Terre et Lune qui, depuis le début de l'aventure humaine dans l'espace, a été la seule manière de se déplacer – bien des découvertes scientifiques et des améliorations technologiques sont encore nécessaires !

En observant ce qui se prépare, ce qu'il y a d'étonnant est de constater que les temps de voyage que vivront les nouveaux Magellan ou Cook à faire leur tour non plus de la Terre mais du Système solaire seront similaires à ceux des navigateurs intrépides du XV^e siècle. Regardez : selon les connaissances actuelles, un aller-retour vers Mars prendrait 26 à 30 mois⁵, soit le temps du périple dont Magellan n'est pas revenu.

Dès aujourd'hui, pour les futurs vaisseaux spatiaux, on envisage des motorisations (nucléaires) qui pourraient diviser par deux le seul temps d'un aller Terre-Mars (ou l'inverse), soit trois mois. D'autres recherches sont menées. Ces temps de voyages seront encore réduits. Imaginez qu'avant même que Magellan entreprenne le voyage qui lui sera fatal, on lui annonce avec enthousiasme que dans trois ou quatre générations, les navires iront deux fois, trois fois plus vite...

Cependant, en se replongeant dans l'histoire de la navigation maritime terrestre, comme on l'a fait plus haut, et en ne considérant que la traversée Europe-USA, on constate qu'il aura fallu attendre quatre siècles pour voir le temps de traversée être divisé par dix – de dix à une semaine – la plupart des améliorations étant intervenues au cours du dernier siècle. Ce « retour d'expérience » est peut-être – sûrement – un appel à la prudence à propos des prévisions d'évolution des durées de voyage, cette fois-ci interplanétaires, au sein du seul Système solaire.

De même, il faut rappeler le destin funeste qu'ont subi nombre des marins qui se sont élancés sur les mers, à la découverte des îles de la Terre. Cela permet d'aborder les risques que prendront sûrement les premiers voyageurs des mers spatiales, celles et ceux qui iront à la découverte des îles planétaires de notre Système solaire, qu'elles s'appellent Lune, Mars, Cérès, Ganymède... Il faut dès aujourd'hui envisager qu'une nouvelle fois la trajectoire de l'exploration des espaces interplanétaires suivent une trajectoire étrangement similaire à celle des explorations maritimes terrestres. Ainsi, on peut le dire : les premiers explorateurs, les premiers colons spatiaux, pourraient bien ne jamais revenir de leur voyage... Mais, étonnamment, l'humanité a la mémoire courte !

Se projeter dans l'avenir...

Vous en voulez une preuve ? Elles concernent une nouvelle fois un parallèle entre la colonisation d'un territoire terrestre avec ce qui pourrait se produire un jour dans l'espace. Envisageons un instant que l'humanité se soit « installée » dans l'espace. Et plaçons-nous dans deux siècles, à la fin du premier quart du XXIII^e siècle.

Dans cet avenir (très) hypothétique, L'humanité vit dans de nombreuses îles spatiales. Ce sont des installations construites à la surface de la Lune puis de Mars – probablement sous ces surfaces extraterrestres, les tout premiers temps. Ce sont des stations spatiales, d'abord construites en orbite terrestre, puis autour de la Lune, de Mars, ce sont aussi peut-être des installations construites dans la Ceinture d'astéroïdes... En leur sein, à leurs bords, les humains sont de plus en plus nombreux ; sur les sols extraterrestres, la gravité est plus faible que sur la Terre, mais s'y accommode ; les stations spatiales sont dotées d'une gravité artificielle centrifuge d'une intensité similaire à celle que l'on trouve sur Mars pour simplifier – unifier – les efforts d'acclimatation.

Dans cet avenir, les stations spatiales géantes sont devenues des ports spatiaux. Leur développement est le signe d'une accélération des échanges commerciaux entre les différentes installations humaines dans le Système solaire, entre la Terre, la Lune, Mars, la ceinture d'astéroïdes, les lunes des géantes gazeuses... À proximité de ces stations spatiales, des chantiers spatiaux fournissent les vaisseaux qui parcourent les routes du Système solaire à des allures toujours plus vives... Là-haut comme sur des sols extraterrestres, des femmes et des hommes construisent, gèrent, manipulent, nourrissent, soignent d'autres humains... copulent et croissent en nombre – *Nota Bene* : il ne sera pas abordé ici l'impact de la faible gravité sur le développement d'un humain, de sa conception à sa mort, qui en soi sera une aventure scientifique et éthique des plus étonnantes ! – Cependant, à la différence des colonisations humaines terrestres, dans les espaces du Système solaire que l'humanité investit, point de populations autochtones dont il aurait fallu tenir compte avant de se lancer dans la moindre installation.

... pour mieux envisager les enjeux d'éthique, de droit et de mémoire

Continuons notre réflexion en conservant notre point d'observation des questions spatiales depuis cet avenir. Là, on pourrait se rappeler que, avant même que l'humanité ne se soit installée définitivement dans l'Espace, par exemple, au cours de la première moitié du XX^e siècle, de nombreuses réflexions

avaient été menées, par exemple, sur la pertinence d'appliquer à l'espace la notion de « bien commun de l'humanité », d'autres travaux avaient abordé les questions de gouvernance à appliquer à l'exploitation des ressources spatiales... Ce passé avait surtout longuement débattu de l'intérêt qu'avait l'humanité à aller dans l'espace. Là-haut, point d'épices ou d'exotisme... Quant à l'or, il fallait aller sur place pour s'assurer qu'il y en avait ou pas, ce qui en soi représentait un investissement énorme. Je dis « or », c'est une image. Les matières premières issues de l'espace se sont révélées nombreuses et variées : métaux, eau, terres rares, isotopes utiles dans les industries du futur...

Aujourd'hui, au XXIII^e siècle, la question ne se pose plus : le développement de la Terre et de l'humanité est indissociable des ressources issues de l'Espace, des ressources qui ne s'évaluent pas tant en termes de matières premières qu'en produits industriels et manufacturés.

Mais, arrête-t-on là cette énumération qui a le tort de ne résumer l'aventure des humains dans l'espace uniquement à l'aune des activités économiques. En effet, ils ont été accompagnés de nombreuses d'évolutions dans des domaines tels que le droit — qu'il soit spatial, civil, du travail ou commercial et pénal — ou la médecine, les arts culinaires et leurs indispensables ingrédients... sans oublier les luttes et les droits sociaux qui sont les unes comme les autres indissociables du développement humain.

Le rêve martien et la tentation de l'indépendance insulaire

Dans cet avenir, le XXIII^e siècle, nous en sommes au moment où Mars envisage de déclarer son indépendance vis-à-vis de la Terre. Cette annonce provoque une sidération (parlant d'affaires spatiales, le mot s'impose) à l'échelle du Système solaire : « Là... on est à un tournant, on va franchir une étape ! ». Disant cela, on oublie, comme on l'a rappelé plus haut, les enseignements dont l'histoire de l'humanité est pourtant riche : la situation de Mars à l'égard de ses propriétaires terriens, à l'égard de la métropole terrienne n'est-elle pas similaire à la relation que la couronne d'Angleterre entretenait, à la fin du XVIII^e siècle, avec ses colonies d'outre-atlantique qui allaient sous peu devenir les États-Unis d'Amérique ? Comme les colonies britanniques qui, à l'époque, ont fait sécession pour se dégager de l'emprise de la métropole européenne qui les étouffait tant au plan financier que politique, les territoires spatiaux tentés par le chemin de l'indépendance ont tous atteint une forme de singularité dans leur développement : ces îles spatiales en sont arrivées à des situations de quasi-autonomie économique et institutionnelle, riches de la communauté des installations humaines qui ont essaimé dans le Système solaire, hors de portée de l'emprise d'une Terre somme toute lointaine... À quelque six siècles d'écart, va-t-on être témoin d'une « *Tea Party* » martienne, puisque c'est Mars qui ouvre le bal de la décolonisation ?

En attendant de voir comment vont tourner les événements, on peut se demander pourquoi l'indépendance de ces territoires n'a pas été envisagée dès les origines de ces installations, une disposition comme part d'un cheminement naturel pour de telles entités insulaires spatiales. Se pourrait-il que la Terre se soit attendue à tirer des bénéfices sans fin de ses colonies spatiales, sans contreparties ? Anticiper cette indépendance aurait pourtant été un moyen d'éviter des tensions qui, aujourd'hui, se font sentir dans tout le Système solaire. L'évocation de cette déclaration provoque une cristallisation de l'opinion entre sympathisants et opposants, sans parler d'éventuels recours à la force envisagés par la Terre, sous prétexte du maintien d'un ordre que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier d'arbitraire, violent et colonialiste.

Mais, refuser cette indépendance, cela n'irait-il pas à l'encontre de l'histoire ? Indépendamment de priver les propriétaires des installations industrielles spatiales de substantiels subsides – les plus

grands cabinets d'avocats du Système solaire fourbissent leurs armes en prévision d'inévitables procès qui s'apprêtent à déferler entre la Terre et Mars – cette déclaration d'indépendance apporte surtout de l'eau au moulin des opposants à l'Espace qui n'y voient, toujours à notre époque, que la promotion d'une économie de la croissance infinie au détriment d'une frugalité dont le berceau de l'humanité aurait encore besoin, selon celles et ceux qui se proclament les défenseurs de la Terre. En admettant que cette indépendance soit non souhaitable, aurait-on pu orienter les activités spatiales pour éviter la situation actuelle ? Mais, au nom de quel principe, au cours du XXI^e siècle, aurait-on dû fermer ou tout du moins restreindre l'ouverture de la porte des étoiles à l'humanité et ce, à l'échelle d'une planète qui, hier comme aujourd'hui, était loin d'être unifiée ?

Le miroir des îles : singularités humaines et destin partagé

Tout cela étant dit, il est des questions auxquelles il va néanmoins falloir apporter des réponses satisfaisantes, telles que : comment accompagner la régulation de l'économie du Système solaire dans ce nouveau contexte géopolitique ? Comment faire appliquer une même loi dans le Système solaire quand les acteurs des activités concernées par ce droit sont si éloignés les uns des autres, que les communications s'échangent en dizaines de minutes, voire en heures, sans parler des mois de voyage pour se voir physiquement, si l'on considère les points les plus éloignés du Système solaire où se sont installés les humains ? Ou bien encore : confrontée à son éparpillement dans le Système solaire (et donc à une grande variété d'écosystèmes et de destins), l'humanité pourra-t-elle rester une et indivisible ou bien est-elle condamnée à devenir alien à elle-même (ne serait-ce qu'au sujet des différences de gravité tolérée par les corps biologiques) ?

L'archipel comme figure du futur

En conclusion, revenons dans notre présent, la fin du premier quart du XXI^e siècle. Et, si jamais l'humanité s'engage sur le chemin des étoiles, ce qui est loin d'être un avenir définitivement établi, on peut constater que tous les enjeux qui ont été évoqués plus haut sont néanmoins réels avec des implications contemporaines, bien qu'ils ne se jouent encore qu'à l'échelle de la Terre, à l'échelle de notre chère planète bleue, la « Blue Marble » d'Apollo 17. Faut-il pour autant ne pas s'en préoccuper dès maintenant ? Ne faudrait-il pas se pencher sur ces questions avant que les tensions émergent et polluent le débat ? C'est alors que les îles auraient à se rappeler à nous pour nous conter leurs histoires, pour nous offrir leurs expériences afin de nous permettre de mieux construire notre avenir. Ces îles qui maillent les mers de la Terre de toute éternité, ces îles qui ont séparé et réuni tant de peuples de la Terre, ne sont-elles pas images des futures îles spatiales ?

Comme quoi, oser l'analogie entre mers et espaces interstellaires, entre corps extraterrestres et îles n'était pas si excessif que cela. Et la notion d'île s'est enrichie de nouvelles nuances qui accompagneront peut-être l'humanité dans les dépassements des horizons qu'elle trouvera toujours sur son chemin, peu importe la direction dans laquelle elle regardera !

Notes

¹ Ératosthène est particulièrement connu pour son évaluation de la circonférence de la Terre très proche de la réalité grâce à un calcul géométrique ([Ératosthène | Wikipedia](#))

² Pour les peuples océaniens anciens évoqués précédemment, la question de la rotondité de la Terre n'avait pas lieu d'être, ils avaient développé une représentation dynamique de l'espace, structurée par les étoiles, les vents, les courants marins, les oiseaux migrants et les nœuds d'îles visibles ou devinables à l'horizon...

³ À cette liste de navigateurs, il faut ajouter Zheng He (1371 – 1433), explorateur maritime chinois, dont les voyages s'étendirent jusqu'au Moyen-Orient et en Afrique de l'Est. Parti de l'actuelle Shanghai, les voyages de Zheng He, au nombre de sept, débutèrent en 1405 pour prendre fin en 1433 sur ordre de l'Empereur Hongxi (1424-1425) qui interrompt ces expéditions pour des raisons budgétaires. À son apogée, la flotte de Zheng He compte 30 000 hommes embarqués sur environ 69 vaisseaux pouvant atteindre une soixantaine de mètres de long, comparables aux navires qui s'élanceront à la conquête de la planète soixante-dix plus tard...

⁴ Il reste néanmoins les fonds sous-marins à explorer : ne dit-on pas que l'on connaît mieux la surface de la Lune que les abysses de la planète Terre ? Mais, les conditions de cette exploration demandent d'immenses moyens financiers et surtout technologiques qui restreint le nombre des candidats à cette exploration.

⁵ Ce délai tient compte des positions relatives des deux planètes qui doivent se trouver à des endroits précis de leurs voyages respectifs autour du Soleil afin de réduire au maximum les temps de voyage entre les deux corps célestes. Ce sont les « fenêtres de lancement ». Une mission humaine, arrivée sur Mars, devra attendre la fenêtre de lancement suivante avant d'entamer son voyage de retour de la planète rouge vers notre Terre. En l'état actuel, le seul voyage de la Terre à Mars (ou inverse) dure de 6 à mois mois.



L'île, le refus et le rêve

Nitouche Anthoussi

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.23 n.2 2025 ISSN 1721-9809 DOI: 10.17613/n6amz-fxw56

Nitouche Anthoussi

Après avoir étudié à l'École des Beaux-Arts de l'Université d'Ioannina (Grèce), puis à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, elle poursuit son parcours en contrat doctoral à l'École doctorale Arts plastiques, Esthétique et Sciences de l'Art (APESA) et l'institut ACTE depuis 2022. Ses travaux de création-recherche portent sur l'appropriation de l'espace dans les asiles, les hôpitaux psychiatriques, les prisons et le monde du métavers, d'un point de vue artistique, philosophique et anthropologique. Elle s'appuie sur la comparaison entre Ellis Island et l'île de Leros.

Abstract

L'île évoque de multiples symboles : refuge, prison, paradis ou enfer, représentant la marginalité, l'exil et le désir d'ailleurs. Son étymologie grecque associe l'île (nêsos) au navire (naus), suggérant une terre flottante, entre immobilité et mobilité. Elle symbolise l'ambiguïté entre inclusion et exclusion, refuge ou réclusion. Au Moyen Âge, avec la « Nef des Fous », elle représente l'exclusion des marginaux, fous ou déviants, envoyés à la dérive. Ellis Island aux États-Unis et Leros en Grèce illustrent l'île comme espace de tri, de contrôle et d'exclusion sociale. Ces lieux, oscillant entre accueil et rejet, deviennent des zones d'attente perpétuelle, où l'identité se dilue. Ils révèlent une géopolitique de l'exclusion, illustrant comment la société marginalise ceux qu'elle ne peut intégrer. L'île devient ainsi une condition plutôt qu'un simple lieu géographique. Cela interroge notre capacité contemporaine à imaginer l'île autrement qu'un lieu carcéral ou de relégation. Finalement, ces îles sont des « hétérotopies », lieux où se projettent les marges et les tensions sociales.

Illustration : Japonia (1606) | Jodocus Hondius | Collection Jonathan Potter Maps Ltd.

L'île. Ce mot, à la fois familier et fuyant, convoque des imaginaires multiples : refuge, prison, Éden ou enfer. Elle est l'espace du possible, de l'exil, de la réclusion volontaire ou subie, du désir d'ailleurs. Cette recherche d'écriture interroge l'île non comme simple objet géographique, mais comme catalyseur symbolique, comme mémoire des refoulés et des marginaux.

Alors que le monde se fragmente en îlots de mémoire, de peur, de rêve ou d'oubli, il s'agit d'une exploration libre, réflexive et plurilingue de la figure de l'île comme lieu de passage, de marginalité et parfois de libération.

Entre la nef et l'île, entre folie et utopie¹, il s'agit ici de suivre un fil personnel et collectif, dans un parcours ponctué d'étymologies, de récits, d'œuvres et de figures, du Moyen Âge à aujourd'hui.

Cette exploration, ancrée dans l'époque actuelle, est un itinéraire sans carte préétablie. Elle navigue entre les représentations anciennes et les réalités contemporaines.

L'île est le nom de ce qui s'écarte, de ce qui est mis à part.



Figure 1 : Souls left behind, Photographie par Nitouche Anthoussi, Ellis Island, New-York, États-Unis, avril 2024.

Qu'est-ce que signifie l'étymologie du mot « île » ou « nef » ? Est-il une géographie de l'isolement ?

En grec ancien, le mot « νῆσος » (nêsos) – qui désigne une île – serait issu du verbe νέω (néō), signifiant « nager » ou « flotter », et apparenté au verbe νήχομαι (nêchomai), également utilisé pour dire « nager »². Cette étymologie suggère de manière poétique et presque mythique que l'île est une portion de terre flottant à la surface

des eaux, une excroissance stable dans l'instable, un fragment de sol qui ne cesse de rappeler la fluidité dont il est né. On retrouve cette idée dans les dialectes comme le dorien, où l'on dit νᾶσος, et jusque chez les poètes archaïques tels qu'Homère ou Hésiode, pour qui l'île devient souvent un lieu à la fois réel et mythologique, de retraite ou d'épreuve.

Ce lien étymologique entre la terre et le mouvement aquatique est renforcé par la racine indo-européenne *nef*, à l'origine de nombreux termes associés à la mer et à la navigation. Ainsi, ναῦς (naus)³, qui signifie « navire » en grec ancien, partage cette même origine. Il en découle une constellation sémantique fascinante : *nêsos*, l'île, et *naus*, le bateau, proviennent toutes deux du même noyau verbal lié à l'action de « flotter » ou de « se mouvoir dans l'eau ». Une île ne serait donc, étymologiquement, qu'un navire immobilisé, ou un bateau pétrifié ; un espace clos, flottant, isolé mais porteur d'un potentiel de départ.

En latin, le mot *insula*, qui a donné naissance aux mots modernes « insulaire » ou encore l'anglais *insulate*⁴, porte déjà cette idée d'isolement : ce qui est séparé, ce qui est à l'écart. Par un glissement subtil, mais significatif, l'île cesse d'être seulement un objet géographique pour devenir une métaphore de la séparation, un espace d'exclusion ou de préservation, selon les cas. C'est cette ambivalence qui en fait un terrain fertile pour la projection de fantasmes.

Du point de vue symbolique, on peut ainsi lire l'île comme une interface entre mobilité et immobilité, entre inclusion et exclusion, entre sécurité et enfermement. Elle peut être refuge ou prison, retraite paradisiaque ou enfer social. Elle incarne l'ambiguïté même du voyage : espace flottant et fixe tout à la fois, elle est le lieu où les identités se figent ou se dissolvent, où les appartenances se renégocient souvent sous la contrainte du déplacement.

Ce réseau sémantique et symbolique s'amplifie encore avec la figure de la *nef* – νᾱῶς, ou navis en latin –, qui n'est pas seulement un moyen de transport, mais une scène à part entière. On la retrouve dans les analyses de Michel Foucault dans l'*Histoire de la folie à l'âge classique*, où le navire devient le véhicule de l'exclusion collective : la folie mise en mer, littéralement éloignée de la cité ; « confier le fou à des marins, c'est éviter à coup sûr qu'il ne rôde indéfiniment sous les murs de la ville, c'est s'assurer qu'il ira loin, c'est le rendre prisonnier de son propre départ »⁵.

Le navire et l'île s'y rejoignent dans leur rôle de dispositifs d'isolement social, où les indésirables – fous, malades, dissidents – sont rejetés à la lisière du monde humain.

Dans *La Nef des Fous* de Sébastien Brant (1494)⁶, ce poème allégorique et satirique met en scène un monde à la dérive, où des figures représentant les travers humains – les « fous » au sens moral et social – embarquent à bord d'un navire symbolique. Rejetés ou égarés, ces personnages prennent la mer non pas pour fuir, mais parce qu'ils sont déjà exclus de la société ordonnée. Le voyage devient ainsi une errance, un exil métaphorique qui révèle la fragilité des normes et la frontière floue entre folie individuelle et désordre collectif. « Ce récit décrit l'équipage des fous, montés dans la nef pour gagner la *Narragonia* »⁷ ce pays fictif – mais peut-être bien réel – du peuple des insensés (der Narre, γόνη)⁸. L'île, dans cette topologie imaginaire, est le point d'arrivée ou de disparition.

Comme bien Érasme évoque sur l'*Éloge de la folie* « les îles Fortunées, où les récoltes se font sans semailles ni labour. Travail, vieillesse et maladie y sont inconnus... »⁹. Selon Foucault, cette période où les exclus – qu'on nomme fous, insensés, invalides, hérétiques – sont mis à l'écart. Non encore définis comme « malades », ces êtres deviennent figures burlesques, drôlatiques parfois, objets de moqueries, coiffés du bonnet d'âne ou exilés sur des nef sans cap, livrés à la mer incertaine, à l'errance.

Ainsi, l'île devient double : miroir des illusions collectives et lieu d'oubli. *Narragonia* est autant un rêve d'émancipation qu'un cauchemar d'exclusion.

De l'autre côté, la mer, comme substance instable, incarne ici l'incertitude radicale du voyage. Ceux qui sont entassés sur les bateaux, de la nef des fous aux embarcations de réfugiés contemporains, traversent une frontière invisible : celle de l'identité. Qu'emporte-t-on avec soi, quand on quitte tout ? Qu'abandonne-t-on de son nom, de sa mémoire ?

Le paradigme de Tristan illustre puissamment cette figure de l'homme en rupture, déraciné. Jeté à la mer par des bateliers, il abandonne jusqu'à son identité – nul ne sait d'où il vient. « Il ne vient pas de la terre solide, avec des solides cités ; mais bien de l'inquiétude incessante de la mer, de ces chemins inconnus... »¹⁰

L'île, dans ce récit, n'est plus simplement un lieu. Elle devient une condition. Comme dans les représentations de Jérôme Bosch, où les fous s'accrochent aux fragments d'un monde englouti, l'île abrite à la fois la honte et l'espoir.

Car si l'île peut être l'endroit du stigmat – des lépreux, des exilés, des femmes seules, des croyances déviantes – elle peut aussi devenir, par un retournement, lieu de libération. Ce que la société a tenté de rejeter peut y trouver un espace d'auto-définition.

Jérôme Bosch reprend le thème dans un tableau célèbre. Une nef où s'agitent des personnages grotesques, chantant, buvant, désaxés. À travers ce symbolisme visuel, on voit l'idée du rejet de l'ordre. L'île est ici mentale avant d'être géographique.

Au Moyen Âge, on rejette les lépreux, les « déviants », les malades. On les isole souvent sur des îles. Le port du bonnet d'âne, le ridicule public, participe d'une mécanique d'humiliation. Le fou est aussi celui qui ne croit pas, qui ne s'inscrit pas dans la norme religieuse ou sociale.

Aujourd'hui encore, les îles peuvent devenir des lieux de tri, de rétention, d'oubli.

L'exemple emblématique, d'un lieu du passage est celle d'Ellis Island, la fameuse porte d'immigration en Amérique. De l'autre côté, dans une plus petite échelle, il y a l'île de Leros en Grèce qui était asile psychiatri-

que, et puis est devenu camp d'accueil pour réfugiés. Ces îles n'étaient pas destinées à l'enfermement, mais l'histoire les a déformées. Elles incarnent une transition qui s'éternise. Le transitoire devient permanent, l'accueil devient rejet.

Dans les nefs de fous comme dans les bateaux de migrants, les corps sont livrés à l'inconnu. La mer est un ventre instable, symbole de l'incertitude. La perte d'identité s'y opère : papiers, noms, statuts disparaissent. Ne subsiste qu'un corps flottant, exposé. Ce ne sont plus des vaisseaux de naissance, mais des cercueils liquides. Fermés, compressés, ils deviennent des nasses où se concentrent la peur, la douleur, l'espoir brisé. Le bateau de Sébastien Brant annonçait la structure carcérale flottante de notre époque.

Les îles rêvées (Atlantide, Utopie) dissimulent souvent des modèles d'ordre rigide. À l'inverse, certaines îles anarchiques, déclassées, sont plus proches d'une liberté brute. Le mythe de l'île comme paradis est souvent un mensonge touristique ou colonial.



Dans ces îles, on y trie, on y renvoie. Ce sont des « non-lieux »¹¹ où la personne devient numéro, catégorie, risque. Le mythe de l'île heureuse se retourne. Notre société, dans son besoin de sécuriser, recommence à exclure : pauvres, fous, croyants, déviants. Mais qui est fou ? Qui décide ? L'île, encore une fois, montre cette ligne de front entre le « dedans » et le « dehors », entre « eux » et « nous ».

Figure 2 : L'hôpital psychiatrique de Leros, à l'origine les casernes des aviateurs de la base navale italienne, construit en 1923, Photographie par Nitouche Anthoussi, Leros, Grèce, juin 2023.

L'île de Leros, bien que modeste en taille, porte les traces d'une histoire dense, marquée par de multiples occupations : celle de l'Empire ottoman, de l'Italie fasciste sous Mussolini, de l'Allemagne nazie, puis des Britanniques. Chacune de ces puissances y a laissé son empreinte à travers la construction de forteresses, casernes et bases navales. Ce n'est qu'après son rattachement définitif à l'État grec que l'île devient, en 1949, le théâtre d'un nouveau chapitre : elle accueille alors les Écoles Techniques Royales de Leros, centre de rééducation destiné aux enfants issus de familles de gauche, fondé par la monarchie grecque. Plus tard, un hôpital psychiatrique y est installé, devenant une institution de référence à l'échelle nationale. Durant la dictature des colonels (1967–1974), Leros est transformée en lieu d'exil pour les prisonniers politiques.

Figure 3 : Ancien hôpital psychiatrique de l'île de Leros-Graffiti par des réfugiés, Photographie par Nitouche Anthoussi, Leros, Grèce, 2023.

Depuis 2015, elle héberge un hotspot, destiné à l'accueil et à la gestion des réfugiés et migrants. Il faut noter, selon les témoignages de plusieurs ONG solidaires présentes sur l'île, que les premiers migrants auraient commencé à y arriver dès le milieu des années 1980, témoignant d'un exil permanent et répété sur cette terre en marge.





Figure 4 : Ellis Island, main building, Photographie par Nitouche Anthoussi, New York, États-Unis, mars 2024.

En parallèle, Ellis Island, située dans la baie supérieure de New York, au large du New Jersey, présente une trajectoire tout aussi révélatrice de l'usage des îles comme espaces de tri, de passage, voire de mise à l'écart. Autrefois connue des peuples autochtones sous le nom de Gull Island, elle devint successivement Oyster Island, puis Gibbet Island, ce dernier nom venant de l'exécution d'un pirate sur ses terres. À la fin de l'époque coloniale, elle entre dans le patrimoine

de Samuel Ellis, dont elle conserve aujourd'hui le nom. L'île deviendra par la suite l'un des principaux centres de traitement de l'immigration aux États-Unis, lieu d'entrée, mais aussi de filtrage, où se jouait souvent le sort de milliers d'exilés venus chercher une vie nouvelle.

L'île d'Ellis devient officiellement intégrée au système de fortifications du port de New York en 1794, à la suite d'une alerte militaire, alors que la menace d'une attaque navale britannique semblait imminente. Dans ce contexte, des installations stratégiques sont construites afin de dissuader toute tentative d'invasion – menace qui, en fin de compte, ne se matérialisa jamais. En 1808, l'île est achetée aux héritiers de Samuel Ellis par l'État de New York, puis transférée au gouvernement fédéral. Depuis, elle est restée sous contrôle fédéral. D'abord site militaire, avec notamment la présence du Fort Gibson, l'île change radicalement de fonction vers la fin du XIXe siècle. En 1892, elle devient un centre d'accueil des immigrants, point d'entrée majeur vers le territoire américain. Mais cette fonction connaît un coup d'arrêt brutal en 1897, lorsqu'un incendie détruit la station d'immigration d'origine, emportant avec lui une quantité inestimable d'archives une lacune douloureuse dans l'histoire de l'immigration aux États-Unis. –

Figure 5 : Ellis Island, Photographie par Nitouche Anthoussi, New York, États-Unis, avril 2024.

À y regarder de plus près, Ellis Island et Leros partagent une symbolique étonnamment proche, au croisement de l'accueil et de l'exclusion, du soin et de l'enfermement.

Tous deux ont été lieux de passage ou d'installation temporaire, mais aussi espaces de contrôle, de confinement, voire de détention.

Hôpitaux, cliniques psychiatriques, casernes, centres de tri pour réfugiés ou migrants, camps d'exilés politiques : ces espaces insulaires cristallisent les tensions entre l'ouverture et la fermeture, entre la promesse d'un avenir et la brutalité du rejet.

Ainsi, au-delà de leur éloignement géographique, Leros et Ellis Island forment un archipel symbolique, un réseau de lieux où l'île fonctionne non pas comme un paradis isolé, mais comme un dispositif socio-politique, oscillant sans cesse entre l'hospitalité et l'exclusion, entre l'asile et l'assignation.



Entre l'île de Leros et Ellis Island, la distance géographique s'efface devant une convergence fonctionnelle et symbolique. Ces îles deviennent des marges actives, où la société déplace – pour ne pas dire cache – ce qu'elle ne peut intégrer : les « fous », les déviants politiques, les migrants, les pauvres, les enfants des vaincus. Elles deviennent des zones d'attente ou de stase, où le temps est suspendu, où l'identité est mise entre parenthèses, parfois dissoute.

Ce n'est pas un hasard si l'imaginaire collectif associe souvent l'île à la folie, à l'exil, à la perte de soi. Comme dans la Nef des fous de Sébastien Brant ou dans les analyses de Michel Foucault sur la naissance de l'internement, l'eau autour de l'île ne protège pas, elle isole. Elle devient la barrière naturelle d'un espace socialement construit comme hors-norme.



Ce que nous révèlent ces deux îles évoquées, c'est que l'île n'est pas seulement un lieu : elle est une condition, une manière de désigner un état de marginalité imposée. Elles nous invitent à repenser notre imaginaire de l'île – non plus seulement comme terre de refuge ou d'utopie, mais aussi comme espace de tri, d'oubli, d'enfermement. Elles sont, à l'instar de ce que disait Michel Foucault à propos des hôpitaux, des prisons ou des asiles, des hétérotopies¹² : des lieux concrets qui incarnent des utopies inversées, où les marges de la société sont littéralement projetées dans l'espace.

Finalement, l'île de Leros et Ellis Island dessinent une géopolitique de l'exclusion : une cartographie du refus, une cartographie des seuils. Leur étude nous amène à poser une question essentielle pour notre époque : sommes-nous encore en mesure d'imaginer ces îles autrement que comme un espace de relégation, d'isolement ou de contrôle ? Peut-elle encore être pensée comme un lieu d'accueil, de refuge, voire d'utopie – ou bien a-t-elle définitivement glissé dans l'imaginaire carcéral des sociétés contemporaines ?

Notes

¹ Thomas More, *Utopia*, Habsbourg, 1516.

² Dictionnaire étymologique du grec ancien, Mantoulidis, 2009, Thessalonique, 2009, p. 147-149

³ *Op. cit.*, p. 149.

⁴ « A person or group is insulated from the rest of society or from outside influences », Collins cobuid advanced dictionary, Heinle Cengage Learning, Boston, Etats-Unis, 2009, p. 822.

⁵ Michel Foucault, *L'histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1972, p. 22.

⁶ Sébastien Brant, *La Nef des fous*, corti, 4ème édition, Paris, 1997.

⁷ Frédéric Barbier, *Histoire d'un livre, la Nef des fous de Sébastien Brant*, Cendres, 2018, p. 55.

⁸ Der Narre = le fou. Le suffixe gonía fait problème : nous suivons volontiers l'hypothèse de La Monnoye (Bibliothèque de Du Verdier, t. II, p. 149), selon laquelle il s'agit d'un dérivé du grec γονή (γονεύω), donc la « famille » ou le « peuple des fous ».

⁹ Érasme, *Éloge de la folie*, VIII.

¹⁰ Michel Foucault, *L'histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1972, p. 23.

¹¹ Marc Augé, *Non-lieux*, Seuil, Paris, 1992.

¹² Michel Foucault, *Le corps utopiques, les hétérotopies*, Lignes, Paris, 2009.

Bibliographie – Sources

Augé Marc, *Non-lieux*, Seuil, Paris, 1992.

Barbier Frédéric, *Histoire d'un livre, la Nef des fous de Sébastien Brant*, Cendres, 2018.

Brant Sébastien, *La Nef des fous*, corti, 4ème édition, Paris, 1997.

Érasme, *Éloge de la folie*, VIII.

Kroll Naomi, *Ellis Island Seawall, Historic Structure Report*, (Avery AA 735 N4 ZEL589), Architectural Preservation Division Northeast Region, National Park Service U.S. Department of the Interior, New York, New York, juillet 2003.

Sir More Thomas, *Utopia*, 1516.

Foucault Michel, *Le Corps Utopique - Suivi de Les Hétérotopies*, Nouvelles Éd. Lignes, Paris, 2009.

Foucault Michel, *L'histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1972.

Oikonomopoulos Dionysios, *Λερισκά ήτοι Χωρογραφία της Νήσου Λέρου*, Athènes, 1888.

Panourgia Neni, *Leros ; la Gramaire du Confinement*, Nefeli, Athènes, 2019.

Archives Nationales de Leros.

Archive d'Ellis Island, Statue de la Liberté National Monument / National Park Service.

Dictionnaire étymologique du grec ancien, Mantoulidis, 2009, Thessalonique, 2009.

Collins cobuid advanced dictionary, Heinle Cengage Learning, Boston, Etats-Unis, 2009.

© 2025

M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

Projet éditorial : Osservatorio dei Processi Comunicativi

Direction scientifique : Orazio Maria Valastro

Îles englouties, îles retrouvées

Vol.23 n.02 Mai Août 2025

Sous la direction de Christian Gatard

eBook en format Pdf

Édition non commerciale en accès libre

ISSN 1721-9809

En couverture : détail stylisé des représentations murales gravées dans les grottes d'Addaura au pied du mont Pellegrino à Palerme.

Œuvre diffusée sous licence internationale Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 DEED

Attribution - Non commerciale - Pas de travaux dérivés 4.0 International

Osservatorio dei Processi Comunicativi

Association scientifique et culturelle à but non lucratif - Catania (Italy)

Nous vous prions de nous apporter votre soutien en faisant un don en ligne, afin de continuer à promouvoir notre politique de libre accès aux publications scientifiques en sciences humaines et sociales.

PayPal email : info@analisiqualitativa.com.

Osservatorio dei Processi Comunicativi

magma@analisiqualitativa.com | www.analisiqualitativa.com

Via Pietro Mascagni n.20 - 95131 Catane - Italie